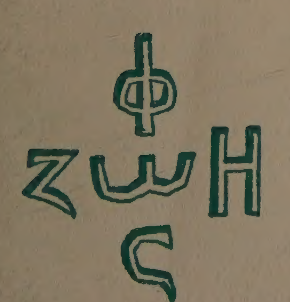
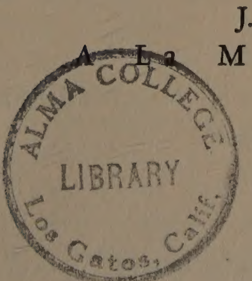
LVMIERE ET VIE

Le pèlerinage





79

Sommaire complet à l'intérieur

SOMMAIRE

LVMIERE ET VIE

Tome XV Septembre-Octobre 1966 N° 79

Croisades ? Croisières ?

« *Des prélats orthodoxes, crosse d'argent en main, sillonnent l'Europe... pour prêcher la première croisade orthodoxe mondiale sur le thème :* Tous ensemble à Jérusalem, les lieux saints nous appellent.

« *Jérusalem, c'est loin. C'est cher pour le russe blanc, chauffeur de taxi à Paris ou portier à Londres. Une agence de voyages, russe et orthodoxe elle aussi, a prévu pour cette catégorie de « croisés » un voyage simple et abordable.*

« *Mais il y a, aux Etats-Unis, quatre millions d'orthodoxes, d'origine grecque ou russe en général, et dont l'exil est souvent plus doré. Leurs sentiments religieux n'en sont pas moins intenses. Et ils répondront avec empressement à l'appel de leurs popes respectifs... Quand ils quittent leur continent, les Américains, à quelque religion qu'ils appartiennent, veulent en avoir pour leur traversée d'océan. Une fois à Jérusalem, comment ne pas faire un tour dans ce fabuleux Moyen Orient ? Sur le chemin du retour, pourquoi ne pas se poser sur cette Europe qu'on survole ? L'organisateur envisage un circuit ponctué d'églises orthodoxes pour sauvegarder l'esprit de l'affaire. Mais le* Paris by night *sera difficilement exclu.*

« Il n'est pas nécessaire d'être américain d'origine grecque ou russe pour en arriver là. Chaque année, des milliers de touristes européens partent eux aussi pour des croisades qui deviennent vite des croisières » (L'Express, *n°* 749).

Sans prendre à notre compte ces affirmations d'un hebdomadaire, acceptons la question : croisade ? croisière ? Est-il vrai que le pèlerinage soit condamné à perdre sa signification religieuse et à devenir, sinon une expédition guerrière, du moins une fuite paresseuse hors de la vie quotidienne vers les pays de mystère et de soleil ou vers les « curiosités » des grandes métropoles ?

Mais les plus « pieux » des pèlerinages sont-ils eux-mêmes à l'abri de la critique ? Ne reproche-t-on pas couramment à la plupart d'entre eux d'être l'occasion d'un mercantilisme éhonté, d'une exploitation de la crédulité populaire et, au mieux, de constituer une entreprise puérile de « sécurisation » à bon compte de demi croyants ?

Or cet objet de scandale qu'est le pèlerinage prolifère sous nos yeux : à côté de ceux qui se sont maintenus depuis fort longtemps, d'autre sont nés à l'époque moderne ; les étudiants, les membres des mouvements de jeunesse, les « Compagnons de saint François » et tant d'autres — groupés ou solitaires — se mettent en route vers Chartres, vers Taizé, vers les sanctuaires mariaux... Nous assistons aussi à un extraordinaire engouement pour le plus ancien des pèlerinages chrétiens : celui de Jérusalem.

L'existence de fait ne supprime pas les questions. On pourrait certes épurer les formes actuelles de pèlerinages, chasser les marchands du temple, exiger le respect des règles élémentaires de l'art pour la construction des sanctuaires, œuvrer patiemment à la purification de la foi des chrétiens qui viennent y prier. Mais ceci fait, le problème subsiste : phénomène commun à la plupart des religions, le pèlerinage a-t-il une spécificité chrétienne ? Laquelle ? La venue du Christ en chair et

la constitution de l'Eglise qui est son Corps n'ont-elles pas mis fin à toute forme de pèlerinage ? Vers qui, vers quoi les chrétiens se mettraient-ils en marche ? Quel point du globe serait pour eux le lieu privilégié de la rencontre avec un Dieu qui habite au plus intime du cœur de chacun d'eux ?

A ces questions les différents articles de ce numéro tentent de répondre. Ce qui en ressort finalement, c'est qu'en cheminant au long des routes, les chrétiens « établis » du XXe siècle redécouvrent qu'ils ne sont sur la terre que des voyageurs, sans demeure permanente, et que leur cité est cette Jérusalem d'en-haut vers laquelle il leur faut se hâter, du pas alerte du pèlerin.

LE PÈLERINAGE DANS LA BIBLE

L'importance du pèlerinage dans l'Ancien Testament et son absence dans le Nouveau constituent les deux termes du problème qui nous occupera dans cet article. Nous étudierons en premier lieu la signification primitive du pèlerinage en Israël et l'évolution de cette institution ancienne à travers l'histoire mouvementée du peuple de Dieu. Puis nous nous attacherons plus particulièrement au pèlerinage de Jérusalem, ses origines, ses développements et sa destinée jusqu'à l'époque du Christ. Enfin nous aborderons le Nouveau Testament par le thème du pèlerinage eschatologique[1].

I. SIGNIFICATION DES PÈLERINAGES ANCIENS

Lieux de pèlerinage

Les renseignements fournis par la Bible sur les lieux de pèlerinage se rencontrent dans un genre particulier de récits étiologiques, les histoires de localités. Ces récits répondent aux questions posées par les voyageurs à propos d'un village, d'un puits ou d'une autre particularité du paysage : les autochtones refusent rarement de donner à leurs hôtes les explications sollicitées. Celles-ci se rattachent souvent au sens étymologique du toponyme ayant suscité la curiosité.

---

1. On trouvera la bibliographie du sujet dans le *Supplément* au *Dictionnaire de la Bible, art.* « *Pèlerinages* » (J. HENNINGER, H. CAZELLES, M. JOIN-LAMBERT, VII, col. 567-589), dans les « Théologies de l'Ancien Testament » de G. VON RAD, E. JACOB et P. VAN IMSCHOOT, et dans les *Institutions de l'Ancien Testament* du Père R. DE VAUX.

L'histoire de Samson contient de nombreuses allusions de ce genre. On montrait dans la vallée de Soreq un rocher dédié à « Yahvé-faiseur de merveilles », où avait eu lieu le sacrifice de Manoah son père, avant sa naissance merveilleuse (*Juges*, 13, 19). Près de là se trouvaient la colline de Ramat Lehi, « colline de la mâchoire », à propos de laquelle on contait l'histoire de la mâchoire d'âne (*Juges*, 15, 9-17), et la source de En-haq-Qoré, « source de la perdrix », mais aussi « source de celui qui invoque » (*Juges*, 15, 18-19). On expliquait qu'après la bataille Samson dévoré de soif invoqua Yahvé. Celui-ci fendit « le bassin qui est à Lehi », et en fit sortir de l'eau. « C'est pourquoi on a donné le nom de En-haq-Qoré à cette source, qui existe encore à Lehi » (*Juges*, 15, 19). Comme celui de nombreux autres personnages célèbres, dont la Bible a retenu ou non les exploits, son tombeau était visité entre Tsoréa et Eshtaol (*Juges*, 16, 31 ; cf. 2, 9 ; 8, 32 ; 10, 2 ; *Jos.*, 24, 32-33 ; *Gen.*, 23, 17-20 ; 35, 19-20, etc.). La mention fréquente « qui existe encore aujourd'hui » (*Jos.*, 5, 9 ; *Juges*, 6, 24 ; 10, 4 ; *1 Sam.*, 5, 5 ; 6, 18 ; *2 Sam.*, 6, 8) atteste l'intention étiologique des histoires de localités.

Les histoires de sanctuaires satisfont un besoin plus précis. Pour un Sémite, la localisation et l'érection d'un sanctuaire ne peuvent être laissées à l'arbitraire de l'homme : le choix doit provenir de la divinité, sous la forme d'une « théophanie », manifestation divine. Prenons comme exemple l'étiologie de Béthel (*Gen.*, 28, 10-22). Jacob « arrive d'aventure en un certain lieu » à la tombée de la nuit ; il s'y couche sans s'apercevoir qu'il profane une enceinte sacrée. Dans son sommeil, un songe lui révèle que ce lieu est en communication avec le ciel par une échelle sur laquelle montent et descendent les anges de Dieu. Au matin, Jacob en se réveillant est pris d'une terreur sacrée : « Que ce lieu est redoutable ! Ce n'est rien de moins que... la porte du ciel ! ». Alors il élève une stèle qu'il oint d'huile en faisant le vœu de revenir en ce lieu : « Si Dieu est avec moi et me garde en la route par où je vais, ... cette pierre que j'ai dressée comme une stèle sera une maison de Dieu, et de tout ce que tu me donneras je te paierai fidèlement la dîme ».

Nous rencontrons dans cet épisode un échange de préoccupations, celles du pèlerin et celles du prêtre : *a*) la pierre levée (*maççèbâh*) est une « maison de Dieu », ce qui explique le nom de Béthel ; *b*) cette pierre est aussi un ex-voto, témoin de la reconnaissance de Jacob et de sa descendance : si la divinité de ce lieu le protège sur sa route, il reviendra prier et sacrifier ici, et ses fils après lui. Le pèlerinage est une commémoraison (*Gen.*, 35, 1-8) ; *c*) ici s'est manifestée la présence divine : ce lieu est donc sacré. La vision de l'échelle montre que les anges de Dieu y sont les médiateurs puissants de la prière des pèlerins ; *d*) Jacob n'a pas été foudroyé par la présence terrifiante habitant ce lieu qu'il a sans le savoir profané : c'est qu'elle lui est favorable, à lui et à sa postérité ; *e*) notons enfin la « signature » des prêtres du sanctuaire : Jacob (et Israël qu'il personnifie) a promis de verser la dîme de tout ce qu'il recevra de Dieu.

On notera la « relecture » d'une tradition orale sans doute préisraélite (localisant la divinité dans la pierre sacrée) retravaillée par le clergé yahviste de Béthel (cette pierre est un ex-voto, entraînant la promesse de venir en pèlerinage et de verser la dîme) et par le rédacteur élohiste (ce lieu n'est que la porte du ciel où Dieu réside et d'où il communique avec la terre par des médiateurs, qui se manifestent dans des songes, non par une vision directe).

La théophanie, toujours requise, est souvent une apparition, comme au chêne de Mambré (*Gen.*, 18, 1-5) ou sur l'aire d'Arauna (2 *Sam.*, 24, 15-25), allant même jusqu'à une lutte avec Dieu (*Gen.*, 32, 25-31 ; *Ex.*, 4, 24-26) pour l'obtention de la bienveillance divine. Le souvenir de l'événement merveilleux se concrétise ordinairement par l'érection d'une stèle (*Juges*, 24, 26), d'un autel (*Juges*, 6, 24), ou la plantation d'un arbre sacré (*Gen.*, 21, 33), ou la fabrication d'un symbole culturel, comme le serpent d'airain (*Nombres*, 21, 6-9), ou l'imposition du nom de lieu (*Gen.*, 21, 31 ; 32, 3 ; 32, 31 ; 33, 20 ; 35, 7 ; *Juges*, 6, 24, etc.). La Bible nous conserve parfois des détails sur les rites particuliers du pèlerinage : ainsi le rite d'ensevelissement des dieux étrangers au pied de

l'arbre sacré de Sichem (*Gen.*, 35, 4) ou le rite annuel de lamentation des jeunes filles à Miçpa de Galaad, en souvenir de la fille de Jephté (*Juges*, 11, 40).

Le grand nombre de ces récits souvent anciens atteste l'importance attachée par les hommes de la Bible aux lieux de pèlerinage antérieurement au mouvement prophétique. Ils manifestent un essai original d'assimilation du passé par la foi yahviste, en rattachant les sanctuaires préisraélites à l'histoire d'Israël, notamment à celle des patriarches.

Fêtes de pèlerinage

En hébreu biblique, une fête de pèlerinage se dit *hâg* : « La racine signifie *danser, tourner en rond* (*Ps.* 107, 27), et le mot fait allusion aux processions et aux danses qui étaient anciennement des rites de pèlerinage ; les Musulmans appellent *hadj* le pèlerinage de La Mekke »[2]. Un terme parallèle, *mo'ed,* signifie d'abord le temps fixé pour un rendez-vous (la Tente du désert est appelée *ohel mo'ed,* « Tente du Rendez-vous », *Ex.*, 29, 42 ; 30, 36), puis plus généralement un rassemblement quelconque, et enfin plus précisément une assemblée de fête (*Lév.*, 23, 37-38 ; *Ez.*, 46, 11 ; *Os.*, 9, 5). A l'époque royale, le mot *hâg* désigne les trois grandes fêtes annuelles des Azymes, des Semaines et des Tentes (*Ex.*, 23, 14-17, etc.), et même une quelconque réjouissance (*1 Sam.*, 30, 16). Mais il semble que primitivement il visait un pèlerinage proprement dit, le *hâg Yahweh,* et que ce pèlerinage était annuel. C'est en tout cas la situation au temple de Silo, à la fin de la période des Juges : des rondes de jeunes filles y dansaient dans les vignes (*Juges*, 21, 19 ss) et le père de Samuel y montait une fois l'an (*1 Sam.*, 1, 3). Ce pèlerinage portera par la suite le nom de « fête des Huttes » (ou des Tentes), qui restera la plus populaire, « la Fête » par excellence (*1 Rois*, 8, 3-65 ; 12, 32-33 ; *Ps.* 81, 4 ; 118, 27).

Le caractère « historique » de la religion d'Israël l'inclinait à considérer les pèlerinages comme des rites commémo-

---

2. R. DE VAUX, *Institutions de l'Ancien Testament*, II, p. 366.

ratifs (*zikkârôn*), dont le but était triple : le souvenir du croyant portait d'abord sur un événement célèbre du passé, une prouesse de Dieu pour laquelle le peuple devait rendre grâces, célébrer une fête solennelle et se convertir (*Deut.*, 6, 20 ss ; 26, 5 ss ; *Ex.*, 12, 14 ss ; *Ps.*, 111, 4, etc.) ; puis le fidèle commémorait la présence actuelle de Yahvé au milieu de son peuple, et l'exigence de sainteté qu'elle implique ; enfin et surtout, il rappelait Israël au souvenir de son Dieu, pour que celui-ci renouvelle en sa faveur les hauts faits commémorés (*Nombres*, 10, 9 ss ; 31, 54 ; *Ps.*, 20, 2-6, etc.). Les étiologies de lieux saints n'avaient donc pas seulement pour intention d'en légitimer théologiquement l'existence : elles fondaient historiquement l'acte de commémoraison et justifiaient ainsi la convocation des foules à dates fixes.

Notre documentation sur les pèlerinages préislamiques dans la péninsule arabe permet d'en reconnaître le caractère essentiel : c'étaient avant tout des rassemblements populaires, où la fête religieuse permettait des négociations de paix entre tribus rivales, des contrats commerciaux ou matrimoniaux, des concours de poésie, etc. Chez les sédentaires, un déplacement, même limité, en dehors de la vie quotidienne vers un lieu où l'on recevrait l'hospitalité à titre d'étrangers, retrouvant ainsi la condition nomade, permettait à la faveur du dépaysement une prise de conscience de l'appartenance à une fraternité plus vaste, née de la foi au même Dieu. La seule croyance à la présence divine en un lieu saint ne suffirait pas à rendre compte du déplacement, à l'époque des grands travaux agricoles, de ruraux disposant déjà dans leur village d'un lieu de culte.

La prédominance accordée aux lieux sacrés a pour effet inévitable une certaine localisation de la divinité, surtout quand celle-ci est censée demeurer dans le sanctuaire : le culte qui s'y trouve célébré tend à s'attribuer une efficacité automatique, et à diminuer en proportion la part de l'engagement personnel du croyant. La foi yahviste a senti ce danger en permanence : les écrits bibliques donnent toujours l'impression d'une tension entre la tendance à concrétiser la présence

vivante de Dieu en la situant dans une demeure stable, et la certitude que la nature de Yahvé est incompatible avec une limitation quelconque à un lieu particulier.

Les traditions anciennes du Pentateuque concernant les sanctuaires patriarcaux donnent à penser qu'on ne concevait pas ceux-ci comme des résidences où Dieu demeure, mais comme des lieux où, par une théophanie, il a « donné lieu de commémorer son Nom » (*Ex.*, 20, 24). Ainsi Yahvé était « descendu » sur la montagne du Sinaï pour faire connaître ses commandements : son vrai domicile est au ciel (*Ex.*, 19, 11. 18. 20). Dans la tradition élohiste, la Tente de Réunion n'était qu'un lieu de réception, où Yahvé donnait parfois rendez-vous à Moïse, son lieutenant. La nuée descendait devant l'entrée de la Tente, où Moïse pénétrait avec son interlocuteur céleste, et conversait avec lui « face à face comme un ami parle avec son ami » (*Ex.*, 33, 7-11 ; *Nombres*, 11, 16. 24-26), écoutant les ordres de son Seigneur pour les transmettre ensuite au peuple (*Deut.*, 31, 14-15). Il semble que nous nous trouvions devant une « théologie de l'apparition », proprement lévitique, mise en œuvre dans les récits des apparitions aux patriarches, et cohérente avec la conception de la résidence céleste de Yahvé (*Gen.*, 11, 5 ; 18, 21 ; 21, 17 ; 22, 11 ; *Ex.*, 20, 22 ; *Deut.*, 26, 15, etc.) : la recension élohiste du songe de Jacob à Béthel insiste précisément sur le fait que le toponyme « maison de Dieu » devait être interprété comme « porte du ciel » (*Gen.*, 28, 17).

Il n'en va pas de même en ce qui concerne l'arche : celle-ci se rattachait peut-être du point de vue archéologique aux trônes vides de la divinité, comme on en trouve en Syrie et ailleurs. Où l'arche se trouve, Yahvé est là : il s'agit donc d'une présence permanente de Yahvé à la tête de son peuple, et non d'apparitions transitoires comme au temps des patriarches (*Nombres*, 10, 35 ss ; *1 Sam.*, 4, 4-7 ; *2 Rois*, 19, 14-15 ; *Is.*, 6, 1). L'expression « Yahvé Sabaoth qui trône sur les chérubins » est étroitement liée à l'arche (*1 Sam.*, 4, 4 ; *2 Sam.*, 6, 2), dont l'ostension provoquait des danses joyeuses qui sont peut-être les premières manifestations de la liturgie

israélite (*1 Sam.*, 4, 4 ss ; *2 Sam.*, 6, 5.14 ; *Ps.* 47, 6 ; *Nombres*, 10, 5 ss, etc.). Cette « théologie de la présence » supposait la relation étroite entre Yahvé et son peuple ressentie dans les guerres de la conquête : Yahvé marchait au secours de son peuple (*Juges*, 5, 4 ss), et les « champions de Dieu » marchaient au secours de Yahvé (*Juges*, 5, 13.23). Cette théologie dynamique d'un Dieu accompagnant son peuple dans ses périples à travers le désert (*Ex.*, 33, 12-17) et partageant ses infortunes comme ses triomphes s'accommodait mal d'une conception du sanctuaire comme demeure. On trouve l'écho de ce malaise dans la forme primitive de l'oracle de Nathan, où Yahvé refuse d'habiter une maison, n'en ayant pas eu besoin au temps où il marchait à la tête des armées victorieuses d'Israël (*2 Sam.*, 7, 5-7).

Dans ces conditions, le pèlerinage au sanctuaire où se trouvait l'arche (Sichem, puis Béthel, Silo, et enfin Jérusalem) possédait une signification propre du fait qu'il avait lieu « devant Yahvé » (comparer *Juges*, 20, 26 et 27). Rappelons que la ligue des douze tribus s'était constituée au début de la période des Juges comme une association sacrale groupée autour de l'arche d'alliance. Le récit du « pacte de Sichem » (*Jos.*, 24) rapporte que Josué avait réuni toutes les tribus d'Israël à Sichem, « devant Dieu ». Là, il leur avait rappelé les merveilles de l'Exode et de la conquête, leur demandant en conclusion de choisir entre le culte de Yahvé et celui des dieux étrangers. Leur décision prise en faveur de Yahvé, il leur enjoignit d'accomplir l'antique rite d'exécration des dieux étrangers (cf. *Gen.*, 35, 4), puis proclama l'Alliance au nom du peuple, fixa « un statut et un droit », enfin éleva comme témoin une stèle commémorative, « sous le chêne qui est dans le sanctuaire de Yahvé » (*Jos.*, 24, 25-27).

Un tel rite d'abjuration périodiquement renouvelé lors du pèlerinage était un moyen puissant de forger l'unité religieuse d'un peuple profondément « animiste » : c'était, écrit von Rad, « une preuve impressionnante de l'actualisation permanente du premier commandement »[3]. Le pèlerinage au sanc-

---

3. G. von Rad, *Théologie de l'Ancien Testament*, I, p. 185.

tuaire de l'arche était littéralement le « rendez-vous » de la fidélité (*mo' ed*) : c'était une sainte convocation (*qahal*) où, comme au désert, Yahvé rassemblait son peuple pour exiger de lui un service exclusif. « Toute la communauté des enfants d'Israël » réunie devant l'arche (*Jos.*, 18, 1 ; *Juges*, 20, 1 s.) revivait liturgiquement le rassemblement de l'armée de Yahvé, « au Jour de l'Assemblée », c'est-à-dire à l'Horeb, lors de la promulgation de la Loi (*Deut.*, 9, 10 ; 10, 4 ; 18, 16). Ce thème du peuple comme « assemblée de Yahvé » (le grec traduit *qahal* par *ekklesia*) sous-tend la théologie du pèlerinage aussi bien dans l'histoire deutéronomiste (*Deut.*, 23, 2-4 ; 33, 4-5 ; *1 Rois*, 8, 14) que dans le code sacerdotal (*Lév.*, 4, 13 s. ; *Nombres*, 16, 3 ; 20, 4) et les Psaumes (22, 26 ; 35, 18, etc.).

Il semble que cette assemblée générale de la ligue des douze tribus d'Israël devant l'arche de Yahvé était annuelle pendant la période des Juges. Chaque tribu y déléguait un représentant (*nasi*) pour y légiférer[4]. La guerre contre Benjamin fut décidée « devant Dieu » par une assemblée de ce genre (*Juges*, 20, 1 ss). On peut déduire de certains textes deutéronomistes qu'un élément important du pèlerinage au sanctuaire de l'arche était la lecture solennelle du « Livre de l'Alliance » par les lévites, après quoi « tout Israël » renouvelait « devant Yahvé » son serment d'allégeance (*Deut.*, 31, 9 ss). Les traditions panisraélites du Sinaï constituaient sans doute la « légende » liturgique de cette fête annuelle de la fédération israélite, comme le récit de la sortie d'Egypte fournit aujourd'hui encore la « légende » de la Pâque. Le but du pèlerinage était ainsi la découverte communautaire de « l'actualité permanente intégralement valable pour tous les temps de l'événement du Sinaï, qui se renouvelait pour chaque génération et était pour chacune un fait contemporain »[5].

La grande épreuve de la période philistine, culminant dans la capture de l'arche, invraisemblable pour ceux des Israélites

---

4. M. Noth, *Histoire d'Israël*, p. 108-117.
5. G. von Rad, *op. cit.*, p. 171.

qui voyaient en elle un garant de la protection inconditionnelle de Yahvé (*1 Sam.*, 4, 19-22), semble avoir provoqué une éclipse de ces rassemblements panisraélites. A l'époque de David et de Salomon, le souvenir s'en était obscurci, et l'on se trouve devant trois fêtes annuelles, toutes trois d'origine agraire, où le roi officiait personnellement (*1 Rois*, 9, 25). L'éloignement de Jérusalem entraînait la célébration de ces fêtes dans les sanctuaires locaux. Le *Deutéronome* marquera un retour au principe du pèlerinage au sanctuaire central, mais dans un tout autre contexte (*Deut.*, 12, 4, ss). Appliquée au temps de Josias, après la déportation de Samarie et la destruction des hauts lieux, cette réforme restaurait en fait la fonction panisraélite du pèlerinage, au bénéfice de la Cité de David.



Peut-on évoquer les préoccupations des pèlerins de la période des Juges, à un moment où le yahvisme fit preuve d'une vigueur et d'une originalité uniques dans l'histoire des religions ? Le vocabulaire biblique nous l'indique : on venait « voir la face de Yahvé », ou « chercher Yahvé ». La première expression est empruntée au style de cour : « Voir la face du roi » signifie « être reçu en audience » (*Gen.*, 43, 3 ; *2 Sam.*, 3, 13 ; 14, 28. 32). C'est la démarche du serviteur venant rendre hommage à son maître, et « obtenir de lui un sourire », c'est-à-dire solliciter ses ordres et ses faveurs, car « dans la lumière du visage royal est la vie ; telle un pluie printanière, sa bienveillance » (*Pr.*, 16, 15). Les traités prévoyaient que le vassal, « année après année », rendrait visite à son suzerain pour lui apporter le tribut : de même on ne se présentait pas devant Yahvé « les mains vides » (*Ex.*, 23, 15 ; 34, 20 ; *Deut.*, 21, 11). En échange le fidèle attendait une « parole de vie », à la fois réponse à ses problèmes concrets et bénédiction abondante sur sa maison (*Ex.*, 34, 24). Ainsi se renouvelaient pour chaque Israélite les merveilles de l'Exode (cf. *Ex.*, 24, 10-11), où la face de Yahvé accompagnait le peuple (*Ex.*, 33, 14 ; *Deut.*, 4, 37), jetant la terreur au milieu de ses ennemis (*Ex.*, 14, 24) comme l'apparition de la face du roi sur le champ de bataille (*2 Sam.*, 17, 11). Le désir du pieux pèlerin pouvait

ainsi liturgiquement s'exprimer en des termes qui, spiritualisés au cours des temps, préparaient la révélation chrétienne :

« Comme languit une biche après l'eau vive,
Ainsi languit mon âme vers toi, mon Dieu.
Mon âme a soif de Dieu, du Dieu de vie ;
Quand pourrai-je aller voir la face de Dieu ? » (*Ps.* 42, 2-3).

Le pèlerin venait aussi « chercher Dieu », c'est-à-dire l'interroger. Arrivant préoccupé de ses problèmes de famille ou de clan, deux voies s'ouvraient à lui pour ne pas s'en retourner, à son tour, les mains vides : ou bien prier Yahvé, afin qu'il modifie favorablement une situation critique, maladie, calomnies, misère matérielle par exemple (ainsi Anne stérile, *1 Sam.*, 1, 9), ou bien le consulter, pour qu'il apporte une réponse aux questions posées. Tel malheur n'est-il pas tombé sur la famille parce qu'un de ses membres a enfreint quelque interdit ? N'ai-je pas commis quelque faute rituelle rendant mes sacrifices désagréables à la majesté divine ? Comment faire pour me purifier de cette faute et retrouver la paix ?

Concrètement les pèlerins ainsi préoccupés s'adressaient aux lévites en leur qualité de devins. Ceux-ci pratiquaient deux types de divination reconnus comme légitimes par la foi yahviste, les sorts sacrés et l'interprétation des songes (*Nombres*, 27, 21 ; *Deut.*, 33, 8). Un épisode comme l'enquête de Saül après la bataille de Mikmas (*1 Sam.*, 14, 36-42) permet d'imaginer la première méthode (cf. *1 Sam.*, 14, 18 ; 28, 6 ; 30, 7). On jetait les sorts sacrés, Urim et Tummim, qui d'après leur signification conventionnelle (« pile » ou « face ») donnaient une réponse par oui ou par non (*1 Sam.*, 23, 9-12). On attribuait de même une valeur révélatrice aux songes advenus pendant le pèlerinage, dont on demandait l'interprétation aux lévites (*Gen.*, 20, 3 ; 28, 12 ; 31, 11.24 ; 46, 2 ; *Nombres*, 22, 20 ; cf. *1 Rois*, 3, 5).

Les lévites qui voyaient ainsi affluer les pèlerins se considéraient moins comme des gardiens de sanctuaires que comme les membres d'une sorte de « garde d'honneur » de Yahvé, chargée de défendre l'Alliance de l'Horeb (*Ex.*, 32, 25-30). Accueillant des fidèles hantés par des tabous, ils se donnaient

pour tâche de les élever au niveau de la foi yahviste. Certains « psaumes d'entrée » reflètent cet état d'esprit (*Ps.* 15 et 24, repris dans *Is.*, 33, 14-16 et *Mi.*, 6, 6-8). A la question rituelle : « Qui montera sur la montagne de Yahvé ? qui se tiendra dans son lieu saint ? », le prêtre répondait en énumérant les conditions que devait remplir l'adorateur : « Voici la race de ceux qui le cherchent, qui poursuivent ta face, Dieu de Jacob » (*Ps.* 24, 6). Le psaume 15 énumère dix conditions, dont on notera le caractère uniquement éthique (cf. *Lév.*, 18, 7-18 ; 19, 13-18 ; *Deut.*, 27, 15-26 ; *Ez.*, 18, 5-9 ; 22, 6-12). Cette forme littéraire est si proche du Décalogue qu'on rattacherait volontiers celui-ci à un contexte semblable[6].

La tendance de ces liturgies de l'entrée est caractéristique du lévitisme ancien : à des foules volontiers ritualistes, les prêtres enseignaient la primauté des exigences morales de l'Alliance, notamment par rapport aux sacrifices (*1 Sam.*, 15, 22 ; *Ps.* 50, 5-15 ; *Mi.*, 6, 6-8). La liaison étroite qui existe entre ces adresses parénétiques et l'énoncé du « Credo historique » d'Israël, rappelé parfois d'un mot : « Je suis Yahvé, ton Dieu, qui t'ai fait sortir du pays d'Egypte » (*Ex.*, 20, 2 ; *Deut.*, 29, 1-12 ; *Ps.* 50, 7 ; 81, 11 ; 95, 7 ; *Mi.*, 6, 3-5) montre que, dans l'enseignement dispensé pendant les célébrations liturgiques, une référence permanente était faite au caractère propre du yahvisme, fondé sur l'Exode. A l'occasion des pèlerinages, les lévites pouvaient ainsi modeler l'âme d'Israël : dépositaires des instructions divines qu'ils avaient pour charge de transmettre au peuple (*torah*), ils devinrent « des maîtres de morale et de religion », enseignant « une science (*da'at*), qui vient sans doute de Dieu, mais dans une révélation passée, transmise par les canaux humains de la tradition et de la pratique »[7].

Cependant la réalité n'atteignait que rarement l'idéal, et le clergé lévitique connut une décadence rapide, comme celui de Silo (*1 Sam.*, 2, 12 ss ; *Jér.*, 7, 12). Dès l'époque de Samuel,

6. S. MOWINCKEL, *Le Décalogue*, p. 114 ss.
7. R. DE VAUX, *op. cit.*, p. 207.

leur rôle de « conseillers spirituels » avait été repris par les prophètes (cf. *1 Sam.*, 9, 9), non certes que ceux-ci se soient opposés au sacerdoce comme tel, mais en raison des défaillances qu'à partir d'Amos le mouvement prophétique dénoncera violemment.

Mouvement prophétique et réforme deutéronomiste

L'altercation du prophète Amos avec le prêtre de Béthel met en lumière un malentendu radical : le nom du lieu saint signifie « maison de Dieu », et voilà que le prêtre renvoie le prophète en affirmant : « C'est ici un sanctuaire royal, un temple du royaume » (*Am.*, 7, 13) ! Le contexte religieux explique cette opposition criante. La révolution de Jéhu avait extirpé le culte officiel des Ba'als et imposé le yahvisme comme religion d'Etat. Les grands sanctuaires, Béthel, Dan, Gilgal, Béershéva, étaient fréquentés par une clientèle nombreuse et assidue (*Am.*, 4, 4-5 ; 5, 4-6. 21-23 ; 13-14). Mais en dehors des honneurs rendus au dieu national, la vie se déroulait sans référence à l'Alliance, et les pauvres étaient écrasés (*Am.*, 2, 6-8 ; 4, 1-3 ; 8, 4-8). Au lieu de chercher Dieu en n'attendant que de lui la bénédiction, Israël se confiait en lui-même (*Am.*, 6, 1-7). Pour être plus tranquilles, on avait fermé la bouche aux messagers de Dieu (*Am.*, 2, 11-12). Quant aux prêtres, depuis longtemps serviteurs soumis du pouvoir temporel, ils se contentaient de maintenir un culte digne et même somptueux dans les lieux de pèlerinage, tombant dans les contradictions inévitables relevées plus haut. C'est donc au nom du yahvisme primitif qu'Amos prononce ses condamnations :

> « Allez à Béthel, et péchez !
> A Gilgal, et péchez de plus belle ! » (4, 4).
> « Ne cherchez pas Béthel,
> n'allez pas à Gilgal,
> ne passez pas à Béershéva !...
> Cherchez Yahvé, et vous vivrez !
> Sinon il fondra comme le feu sur la maison de Joseph,
> et personne à Béthel pour éteindre ! » (5, 5-6).
> « Je hais, je méprise vos pèlerinages,
> pour vos solennités, je n'ai que dégoût...
> Mais que le droit coule comme de l'eau,
> et la justice, comme un torrent intarissable » (5, 21-24).

Osée cristallisera la campagne contre les « hauts lieux » autour de la lutte contre l'idolâtrie : désormais tous les sanctuaires anciens sont considérés comme cananéens ; sous les apparences d'un culte yahviste, ce sont en réalité les Ba'als qu'on adore. Car Yahvé s'est retiré d'eux : « Avec leurs brebis et leurs bœufs, ils s'en vont chercher Yahvé ! Ils ne le trouvent pas, il s'est retiré d'eux ! » (*Os.*, 5, 6).

> « Galaad n'est qu'iniquité, ils ne sont que mensonge.
> A Gilgal ils sacrifient aux taureaux :
> c'est pourquoi leurs autels seront comme des tas de pierres
> dans les sillons des champs ! » (*Os.*, 12, 12).

Il se confirme de plus en plus que les prophètes n'attaquent pas le culte légitime, mais ses contrefaçons[8]. A quoi bon partir en pèlerinage si l'on ne marche pas quotidiennement sur le chemin de Dieu ? L'idéal primitif d'un peuple en marche devant la face de Yahvé présent sur l'Arche doit se vérifier dans la vie réelle, sinon les commémoraisons liturgiques sont dépourvues de sens. Or au lieu d'imiter David qui « marchait à la suite de Yahvé, ne faisant que ce qui est droit à ses yeux » (*1 Rois*, 14, 8), eux et leurs rois, que Yahvé n'a pas choisis (*Os.*, 7, 3 ss ; 8, 4), courent après leurs amants, les Ba'als, pour se prostituer en leur compagnie (*Os.*, 2, 15).

Le réquisitoire des prophètes peut se résumer ainsi : les lieux de pèlerinage ont favorisé une méconnaissance radicale des exigences morales de l'Alliance qu'ils étaient censés défendre, en faveur d'un conformisme rituel. A l'adoration unique de Yahvé s'est associé le culte des Ba'als, qui a manifesté au grand jour l'ambiguïté naturelle des lieux sacrés : on attend de la pratique régulière des rites la garantie d'un avenir heureux. Or la paix (*shâlôm*) ne peut provenir que d'un abandon absolu à Yahvé, signifié dans la vie ordinaire par des œuvres de justice et de fraternité. Dans ces conditions, celui qui « cherche Yahvé » ne le trouvera pas sur les hauts lieux : qu'il cherche le bien et non le mal, et il vivra (*Am.*, 5, 14-15). Le passage du rituel au réel se vérifie ainsi dans le vocabulaire

---

8. R. VUILLEUMIER, *La tradition cultuelle d'Israël*, p. 39.

de la recherche de Dieu : la marche au désert, renouvelée liturgiquement dans le déplacement du pèlerinage, devient une route spirituelle[9].

Ce jugement était-il sans appel ? Le *Deutéronome*, imprégné de la prédication prophétique, tenta un moyen terme. Puisque les sanctuaires traditionnels sont perdus pour la cause yahviste, ne pourrait-on canaliser la dévotion des pèlerins vers un seul lieu, où la validité du culte serait garantie ? Certes, le Temple de Jérusalem n'était pas plus exempt que les autres d'infiltrations cananéennes : n'est-ce pas Ezéchias qui détruira le serpent d'airain dont on attendait la guérison (*2 Rois*, 18, 4) ? Au temps de Jérémie encore, on y réinstallera des « Horreurs » (*Jér.*, 7, 30 ; 32, 34). Mais il était normal d'attendre du sanctuaire de l'Arche, où se concentraient les souvenirs glorieux de la conquête et de l'ascension de David, une grande réforme religieuse, tirant les leçons de la chute du Royaume du Nord, qu'avaient prédite Amos et Osée. D'où la célèbre loi de centralisation du culte : « Vous ne pourrez chercher Yahvé, votre Dieu, qu'au lieu choisi par lui, entre toutes vos tribus, pour y placer son Nom et l'y faire habiter » (*Deut.*, 12, 5).

II. LE PÈLERINAGE DE JÉRUSALEM

Sion, la cité de David

A la différence de Sichem ou de Samarie, rien ne prédisposait Jérusalem, comme centre stratégique ou comme ville de caravanes, à jouer un rôle prépondérant. « Groupée autour de son sanctuaire, dans l'horizon étroit de ses montagnes, Jérusalem semblait séparée du monde »[10]. En transférant solennellement l'Arche dans sa capitale nouvellement conquise et en l'installant non dans un temple mais sous une tente rappelant celle du désert, David donnait une nouvelle

9. A. Gros, *Je suis la route*, p. 63.
10. A. Causse, « Le mythe de la nouvelle Jérusalem du Deutéro-Isaïe à la IIIe Sibylle », dans *R. H. P. R.*, XVIII (1938), p. 387.

preuve de son génie politico-religieux, déjà manifesté lorsqu'il transforma le charisme des chefs temporaires de la ligue des douze tribus en pouvoir royal, sacralisé par l'onction et légitimé par l'oracle dynastique (*2 Sam.*, 7, 1-17). L'épopée de l'arche (*1 Sam.*, 4-6 ; *2 Sam.*, 6) et le *Psaume* 132 célèbrent le sens religieux de l'événement, qu'on fêtait sans doute chaque année par une grande procession de l'arche, sous-jacente également dans les *Psaumes* 24, 47, 68 et 89.

Peut-être cette «fête de l'Arche » prenait-elle la relève de l'ancien pèlerinage panisraélite et se célébrait-elle dans le cadre de la fête des Tentes ? En tout cas, l'inauguration du temple de Salomon, fixée précisément à cette date (*1 Rois*, 8, 2) ratifiait des transformations profondes, dont on comprend qu'elles aient répugné aux tribus du Nord. En premier lieu, l'Alliance de l'Horeb, commémorée dans le pèlerinage, devenait subrepticement une alliance avec le roi, « oint de Yahvé » (*Ps.* 132, 10-12 ; *1 Rois*, 8, 15 ss). L'abandon du sanctuaire de Silo, les désastres des guerres philistines, la capture de l'Arche sainte étaient la conséquence ultime des infidélités d'Israël commencées dès le temps de l'Exode ; désormais Yahvé allait repartir à neuf : en choisissant un roi selon son cœur, il pourrait enfin se reposer (*Ps.* 78). Sur la montagne de Sion qu'il aime, Yahvé siégerait sur son trône de gloire, l'Arche sainte : là il ferait germer pour toujours la force de David et apprêterait une lampe pour son Oint (*Ps.* 132, 13-18). Ainsi « les trônes de Yahvé et de David n'étaient pas séparés l'un de l'autre ; et même si l'on songe au *Psaume* 110, 1, ils ne faisaient qu'un »[11].

Une seconde transformation menaçait plus gravement la tradition yahviste : la théologie de l'Arche, dynamique et spécifiquement israélite, risquait de s'affadir en une théologie de la demeure, empruntée aux sanctuaires païens. La version deutéronomiste de l'inauguration du Temple porte la trace de ce souci. L'oracle primitif de Salomon comportait l'affirmation simple :

11. G. von Rad, *op. cit.*, p. 49.

« Yahvé a décidé d'habiter la nuée obscure.
Oui, je t'ai construit une demeure,
une demeure où tu résides à jamais ! » (*1 Rois*, 8, 12-13).

Les parties rédactionnelles qui suivent corrigent en fonction du *Deutéronome :* la centralisation du culte permettait d'admettre une certaine habitation en un seul lieu du Dieu unique, mais à condition que ce soit seulement son Nom qui y réside (*1 Rois*, 8, 16-21.29 ; 9, 3 ; cf. *Deut.*, 12, 5.11 ; 14, 23, etc.), car Yahvé lui-même reste au ciel (*1 Rois*, 8, 39). « Dieu habiterait-il vraiment avec les hommes sur la terre ? Voici que les cieux et les cieux des cieux ne le peuvent contenir, moins encore cette maison que j'ai construite ! » (*1 Rois*, 8, 27 ; *Is.*, 66, 1 ; *Actes*, 7, 49-50). Le document sacerdotal tiendra compte de la même difficulté : c'est la gloire de Yahvé qui habite le Temple, et encore est-elle enveloppée dans la nuée obscure (*Ex.*, 24, 17 ; 40, 34-35 ; *Ez.*, 9, 3).

Le thème de Sion comme montagne de Yahvé (*Ps.* 24, 3), destinée à supplanter même le Sinaï malgré sa petitesse (*Ps.* 68, 16-19), est peut-être une tradition préisraélite du temple d'El Elyon, créateur du ciel et de la terre (*Gen.*, 14, 18): mais elle sera désormais liée au fait que le Dieu de l'Exode y a planté sa tente (*Ex.*, 15, 17 ; *Ps.* 74, 2 ; 76, 3). Des psaumes difficiles à dater célébreront la montagne sainte, où Yahvé en personne a sacré son Oint (*Ps.* 2, 6), « le mont sacré, superbe d'élan, joie de toute la terre, le Mont Sion, cœur de l'Aquilon, cité du Grand Roi » (*Ps.* 48, 2-3), qui reste inébranlable alors même que les autres montagnes basculeraient au fond des mers (*Ps.* 46, 3-8 ; 125, 1), parce que « depuis Sion, beauté parfaite, Yahvé resplendit » (*Ps.* 49, 2).

Le prophète Isaïe développera magnifiquement ce thème liturgique, à la lumière de sa vision inaugurale (*Is.*, 6, 1-3) et peut-être de l'expérience historique de la délivrance merveilleuse de la ville assiégée en 701 par Sennachérib (*Is.*, 36-37). Certes la « fille de Sion », comme les autres villes saintes, est déchue par rapport au temps de David, où elle était la cité fidèle (*Is.*, 1, 21-28) et Yahvé déteste ses sacrifices et ses pèlerinages (*Is.*, 1, 11-20) ; mais elle retrouvera sa justice

passée, car en elle se regroupera le Reste saint (*Is.*, 4, 2-3), et elle sera fondée sur la foi (*Is.*, 28, 16-17). En vain la horde des envahisseurs assiège Ariel, la ville où campa David : ils s'envoleront comme des fétus de paille (*Is.*, 29, 1-10). Comme autrefois, Yahvé dirigera les opérations militaires, et Sion sera son quartier général (*Is.*, 31, 4-9) : pour s'être attaqué au Saint d'Israël, Assur sera châtié (*Is.*, 37, 22-29). Alors le Reste d'Israël poussera de nouvelles racines à Jérusalem, et sur le Mont Sion s'épanouira un bel arbre chargé de fruits (37, 31-32).

Ces prophéties reprises inlassablement dans les *Psaumes* auront plus d'influence sur la spiritualité des pèlerins que les terribles oracles de Jérémie contre le Temple, aux pires temps de la monarchie judéenne (*Jér.*, 7, 2-15 ; 26, 1-19 ; *Mi.*, 3, 9-12). Le Dieu saint exige un peuple saint, sinon le Temple de Yahvé n'empêchera pas le châtiment qui approche, et la gloire de Yahvé quittera la Demeure profanée par les envahisseurs (*Ez.*, 11, 23). Ezéchiel, le père du judaïsme, qui pour ces circonstances se souvient des origines cananéennes de Jérusalem (*Ez.*, 16, 1-5), ne manquera pas de prédire une nouvelle Alliance et le retour de la gloire de Yahvé dans le Temple reconstruit (*Ez.*, 16, 59-63 ; 43, 4-12). Pendant leur exil, les Juifs nourris des prophéties d'Ezéchiel et du Second Isaïe soupireront après Sion :

> « Que ma langue s'attache à mon palais
> si je perds ton souvenir,
> si je ne mets Jérusalem
> au plus haut de ma joie ! » (*Ps.* 137, 6).
>
> « Yahvé, tu te lèveras, attendri pour Sion,
> car il est temps de la prendre en pitié ;
> car tes serviteurs en chérissent les pierres,
> pris de pitié pour sa poussière » (*Ps.* 102, 14-15).

La réforme rêvée par le *Deutéronome* ne prendra vraiment effet qu'à l'époque du Second Temple, à partir d'Esdras et de Néhémie : alors la ville sainte pourra jouer pleinement, vis-à-vis des Juifs de la Dispersion, son rôle de métropole religieuse. Ceux-ci arrivaient en caravanes des « confins de la terre » pour accomplir un acte religieux peut-être unique dans toute

leur vie, et dont ils avaient longuement médité le sens dans les lectures synagogales. Le lieu où le Dieu d'Israël avait établi sa demeure était leur unique point de ralliement : dans l'accomplissement de rites sacrificiels nouveaux pour eux, ils prenaient conscience de leur appartenance à une même communion spirituelle avec leurs frères du passé, du présent et de l'avenir messianique.

En échange, ils apportaient à la « grande assemblée » du pèlerinage l'ambiance « intimiste » de leurs cercles fervents (*sôd*), où s'épanouissait dans la prière et la méditation de la Loi un dialogue confiant entre Dieu et ses pieux serviteurs (*Ps.* 111, 1).

« Voyez ! Qu'il est bon, qu'il est doux
d'habiter en frères tous ensemble !...
C'est une rosée d'Hermon qui descendrait
sur les hauteurs de Sion :
là Yahvé a voulu la bénédiction,
la vie à jamais ! » (*Ps.* 133, 1. 3).

Leurs plaintes d'étrangers exposés aux injustices sociales rejoignaient celles des lévites, dépossédés de leurs revenus par la réforme deutéronomiste, qui trouvaient péniblement leur place au soleil comme chantres du Temple (*Néh.*, 12, 44-47 ; 13, 10-11 ; *Ps.* 5, 8-13 ; 27, 4-6 ; 120, 5-7). Ils cherchaient les uns et les autres la joie et la paix dans un abandon confiant au Dieu des pauvres (*Ps.* 35, 7-10 ; 86, 1-4 ; 140, 13-14) et, retrouvant l'ancienne spiritualité lévitique, ils exprimaient dans leurs chants plus que dans leurs sacrifices leur recherche de Dieu (*Ps.* 69, 31-34).

Leur rêves d'avenir s'incarnaient dans le personnage idéalisé de David, « le doux chantre d'Israël », et l'attribution qui sera faite à celui-ci de certains psaumes atteste peut-être sa qualité de « héros éponyme des pauvres de Yahvé »[12]. L'attente d'un messie « humble et monté sur un âne », qui proclamerait la paix pour toutes les nations (*Za.*, 9, 9-10) porte leur marque. L'œuvre du Chroniste reflète sur ce point la piété des chantres lévites du Second Temple, qui créaient l'am-

12. A. GELIN, *Les pauvres de Yahvé*, p. 78.

biance des pèlerinages. Pour lui, David est plus que Moïse le personnage central de l'histoire du salut, en sa qualité de créateur du chant sacré (*1 Ch.*, 6, 16 ; 16, 4 ss ; 22, 2 ss ; 25, 1 ss ; 28, 11 ss). Extasiés comme lui par les fêtes solennelles, célébrées au chant des psaumes accompagnés de lyres et de cithares, de trompettes et de cymbales (*1 Ch.*, 15, 16 ; *2 Ch.*, 5, 12 s ; 7, 6 ; 20, 21 ; 29, 25 s., etc.), les pèlerins de Jérusalem reconnaissaient en celui que les prophéties désignaient pour siéger sur le trône de Yahvé (*1 Ch.*, 29, 23 ; *2 Ch.*, 9, 8 ; 13, 8) le chef spirituel de l'Israël qualitatif, « Royaume de Yahvé » (*1 Ch.*, 28, 5).

Le pèlerinage eschatologique

La dispersion des Juifs exilés au milieu des nations ne pouvait manquer de leur faire poser la question de la mission d'Israël à leur égard. La réponse fournie par le Second Isaïe et les textes postérieurs n'envisage pas d'activité « missionnaire » proprement dite, visant une conversion des païens et leur entrée dans le peuple de Dieu[13]. Mais elle annonce une vision « centripète » de l'avenir : la fin des temps sera marquée par le rassemblement des païens dans un grand pèlerinage à Jérusalem.

Ce rassemblement débuterait par une épiphanie glorieuse de Jérusalem : « Il arrivera dans la suite des temps que la montagne de Yahvé sera établie au sommet des montagnes, et s'élèvera plus haut que les collines. Les nations y afflueront » (*Is.*, 2, 2). La gloire de Yahvé éclaterait à la vue des nations païennes par le retour glorieux des dispersés d'Israël, dans un nouvel Exode où Yahvé marcherait à la tête de son peuple (*Is.*, 40, 9 ss ; 43, 16 ss ; 48, 20 ss ; 52, 10). Après un terrible jugement contre les nations (*Is.*, 41, 11 ss ; 47, 1 ss ; *Za.*, 14, 3 ss, etc.), Yahvé entrerait en triomphe dans la Cité Sainte, au milieu des acclamations de son peuple (*Is.*, 52, 7 ss ;

13. Pour tout ce qui suit, cf. J. JEREMIAS, *Jésus et les païens*, trad. J. CARRÈRE, 1956, et R. MARTIN-ACHARD, *Israël et les nations*, 1959.

60, 1 ss ; *So.*, 3, 14 ss). Alors il convoquerait les nations « de toutes langues » (*Is.*, 45, 20 ss ; 66, 18), peut-être sous l'influence du mystérieux Serviteur, « alliance du peuple et lumière des nations » (*Is.*, 42, 6 ; 49, 6) ou du Messie, qui relèverait la tente de David (*Actes*, 15, 14-18) : « Je conclurai avec vous une alliance éternelle, faite des grâces à David promises : voici, j'ai fait de lui un témoin pour les peuples, un chef et un maître pour les nations » (*Is.*, 55, 3 ; *Za.*, 9, 10).

En réponse à cette convocation sacrée, les païens se mettront en marche vers la montagne de Yahvé (*Is.*, 2, 3 ; *Tobie*, 13, 11). La grand'route menant d'Egypte en Assyrie passera par Jérusalem, et Yahvé dira : Bénis soient mon peuple d'Egypte, Assur l'œuvre de mes mains et Israël mon héritage » (*Is.*, 19, 20-25 ; 45, 14 ; 56, 3-8). Si un Juif de la Dispersion se prépare à partir en pèlerinage, alors dix hommes « de toutes les langues des nations » le saisiront par le vêtement en disant : « Nous allons avec vous, car nous avons appris que Dieu est avec vous » (*Za.*, 8, 20-23). Jérusalem verra affluer vers elle à pleines cargaisons les offrandes des païens, et par de longues caravanes leurs richesses (*Mi.*, 7, 12 ; *Is.*, 60, 5-17).

Le but de ce pèlerinage œcuménique sera le Temple de Yahvé, où se prosterneront tous ceux qui autrefois méprisaient la ville du Saint d'Israël (*Is.*, 60, 14 s ; 49, 22 s.). Chaque année, les survivants des nations monteront célébrer la fête des Tentes. Jusqu'aux clochettes de leurs chevaux seront inscrites « sainte propriété de Yahvé », et leurs ustensiles ordinaires seront consacrés, de telle sorte qu'il n'y aura plus besoin de marchands dans le Temple de Yahvé, en ce Jour-là (*Za.*, 14, 16-21). Un fleuve d'eau vive coulera du Temple (*Ez.*, 47, 1-12 ; *Za.*, 14, 8), et toute la création sera renouvelée. Les cieux seront nouveaux et la terre nouvelle, et les serviteurs de Dieu recevront un nom nouveau (*Is.*, 65, 15 ss ; 66, 22).

Alors Yahvé préparera sur sa montagne un grand festin où les païens et les enfants d'Israël mangeront à la même table. La mort disparaîtra et Dieu essuiera les larmes de tous les visages (*Is.*, 25, 6-9). La paix messianique sera inaugurée par le nouveau David (*Za.*, 9, 3-4), dont Yahvé lui-même sera

la lampe éternelle (*Ps.* 18, 29 ; *2 Sam.*, 22, 29), et les armes de guerre seront brisées jusqu'au bout du monde (*Ps.* 46, 9-11 ; 72, 7 ss ; 76, 2-4 ; 85, 9-14). Sion deviendra la métropole religieuse de l'univers (*Ps.* 87, 4-5), le trône de Yahvé (*Jér.*, 3, 16-17) et la tente du Rendez-vous, dont les piquets ne seront plus jamais arrachés ni les cordes rompues, et où s'abriteront toutes les nations (*Is.*, 33, 20 ; 54, 1-3 ; cf. 4, 4-6).

Dans cette vision de rêve se mêlent aux formules cosmiques des hymnes de l'antique Sion (*Ps.* 9, 12 ; 47, 2 ; 49, 2 ; 67, 4 ; 117, etc.), l'expérience historique de la participation des prosélytes au culte du second Temple : « Les fils d'étrangers qui se sont attachés à Yahvé pour le servir et pour aimer le Nom de Yahvé... et qui se tiennent fermement à mon Alliance, je les conduirai à ma montagne sainte. Je les réjouirai dans ma maison de prière. Leurs holocaustes et leurs sacrifices seront acceptés sur mon autel, car ma maison s'appellera maison de prière pour tous les peuples » (*Is.*, 56, 6-7). La vieille image de Jérusalem comme « nombril de la terre » (*Ez.*, 38, 12 ; 5, 5) reçoit ainsi son horizon eschatologique dans une vision « centripète » du salut : « Le salut vient des Juifs » (*Jean*, 4, 22). Le culte rendu au Dieu unique par les païens n'est légitime que si, recevant le témoignage d'Israël (*Is.*, 43, 10 ; 52, 13-15 ; 53, 11-12), ils acceptent la médiation sacerdotale du peuple élu, « royaume de prêtres et nation consacrée » (*Ex.*, 19, 6 ; *Is.*, 61, 6).

Le message de Jésus

Dans quelle mesure Jésus a-t-il partagé cet universalisme « centripète », thématisé autour de l'idée du pèlerinage eschatologique ? Il est difficile de répondre à cette question pourtant décisive, et les études récentes sont loin d'avoir fait l'unanimité. Il est certain que Jésus a observé fidèlement la Loi, et notamment les rites de pèlerinage prescrits aux Juifs de son temps. Certes les évangiles synoptiques ne mentionnent, sans doute pour des raisons à la fois théologiques et littéraires, qu'une seule « montée » de Jésus à Jérusalem, mais, sans compter l'épisode rapporté par Luc dans l'évangile de l'enfance

(2, 41 ss), le quatrième évangile suppose une participation régulière du Maître aux fêtes de pèlerinage (trois Pâques, *Jean*, 2, 13 ; 6, 4 ; 11, 55 ; une fête non précisée, 5, 1 ; une fête des Tentes, 7, 2 et une fête de la Dédicace, 10, 22). On voit de même Paul monter à Jérusalem pour la Pentecôte (*Actes*, 20, 16.26) par un long itinéraire qui ne manque pas de rappeler celui de Jésus dans Luc.

Celui-ci a fait de la grande montée de Jésus à Jérusalem pour sa Pâque la trame de la longue section du troisième évangile qui lui est propre (*Luc*, 9, 51-19, 27) : par d'habiles procédés littéraires, il veut montrer que Jérusalem est le centre géographique et chronologique de l'histoire du salut. Jésus y monte en pleine conscience de ce qui doit advenir, au temps fixé pour son « ascension » (*Luc*, 9, 51 ; cf. *Marc*, 10, 32-34). Les prophéties situaient à Jérusalem la délivrance d'Israël : Jésus va l'accomplir par son « exode » (*Luc*, 9, 31). Déjà la présentation de l'enfant au Temple annonçait la venue du Libérateur (*Luc*, 2, 25.38 ; cf. 1, 68), sa première montée préfigurait sa mission d'enseignement (*Luc*, 2, 46 ; cf. *Is*., 2,3) et c'est sur le faîte du Temple qu'il avait couronné sa première victoire contre le Tentateur (*Luc*, 4, 9-12). Dans cet ultime pèlerinage, Jésus poursuit sa route résolument, et de grandes foules font route avec lui (*Luc*, 14, 25) : il faut qu'à Jérusalem tout soit accompli (*Luc*, 13, 22.33 ; 17, 11 ; 18, 31 ; 19, 11.41-44). Son entrée dans le Temple au soir des Rameaux (*Luc*, 19, 45) est en vérité l'aboutissement du mouvement « centripète » de l'histoire du salut : comme il convenait selon les Ecritures, c'est au Temple que débute l'événement qui pour Luc est le « milieu du temps », le mystère pascal (*Luc*, 13, 33).

L'événement pascal introduit un changement radical dans l'économie du salut : avant, pendant le temps d'Israël, il ne convenait pas que l'Evangile fût reçu par les Samaritains (*Luc*, 9, 53). La Bonne Nouvelle était destinée d'abord aux Juifs (cf. *Actes*, 3, 26 ; 13, 44-47, etc.) et les disciples devaient demeurer dans la Ville pendant le déroulement de l'événement pascal, jusqu'au moment où ils recevraient le Saint-Esprit (*Luc*, 24, 49). Après, pendant le temps de l'Eglise, l'envoi de l'Esprit

amorcera un mouvement « centrifuge », qui partira de Jérusalem et portera le salut « jusqu'aux extrémités de la terre » (*Is.*, 49, 6 ; *Actes*, 13, 47 ; *Luc*, 2, 32 ; 24, 47). Ce mouvement proprement « missionnaire » de la prédication chrétienne fournit le plan du livre des *Actes*, depuis la première Pentecôte, où le pèlerinage permet une annonce symbolique de la Bonne Nouvelle à « toutes les nations qui sont sous le ciel » (*Actes*, 2, 5 ss), jusqu'à la dernière où l'arrestation de Paul et son départ pour la capitale de l'Empire réaliseront la parole du Seigneur ressuscité : « Vous serez mes témoins à Jérusalem, dans toute la Judée et la Samarie, et jusqu'aux extrémités de la terre » (*Actes*, 1, 8 ; 28, 31 ; *Rom.*, 15, 19). L'ultime pèlerinage de Jésus consacrait donc le destin eschatologique de Jérusalem comme métropole religieuse de l'univers, et en même temps y mettait fin : désormais la mission chrétienne porterait au monde entier la Parole annoncée et le Salut réalisé dans la cité du grand Roi (*Ps.* 48, 3 ; *Matth.*, 5, 35).

Dans quelle mesure cette théologie de Luc reflète-t-elle la communauté pascale ? Les quatre évangiles s'accordent pour présenter les événements du jour des Rameaux dans une perspective messianique, comme l'accomplissement de la prophétie de Zacharie : en choisissant un ânon comme monture, Jésus se présentait comme le nouveau David venant dans sa Ville inaugurer la paix messianique (*Marc*, 11, 10 ; *Luc*, 19, 38 ; *Matth.*, 21, 5. 9 ; *Jean*, 12, 13-15). Le quatrième évangile précise d'ailleurs que le sens de ce geste du Maître n'apparut aux disciples qu'après sa résurrection (*Jean*, 12, 16).

La tradition primitive reliait-elle à cette « joyeuse entrée » messianique l'épisode des vendeurs chassés du Temple, que seuls Luc et Matthieu situent le jour même (*Luc*, 19, 45-46 ; *Matth.*, 21, 12 ss ; cf. *Marc*, 11, 11.15-18 ; *Jean*, 2, 14 ss) ? Faut-il y reconnaître la purification du Temple annoncée par Malachie (3, 1-3) ? Dans cette hypothèse, la scène prendrait de l'importance du fait qu'elle a lieu sur le parvis des païens, où les changeurs dressaient leurs tables trois jours avant la Pâque.

Les paroles de Jésus citent deux passages de l'Ancien

Testament (*Is.*, 56, 7 ; *Jér.*, 7, 11) et ses actes en évoquent un troisième (*Za.*, 14, 21). Le texte de Jérémie (« Est-ce une caverne de voleurs, ce Temple qui porte mon Nom ? ») annonçait la destruction du Temple : le quatrième évangile thématise en ce sens le geste de Jésus en rapportant à cet endroit la parole sur la destruction du Temple, avec cette conclusion qu'il parlait « du Temple de son Corps » (*Jean*, 2, 21). Là encore l'évangéliste précise l'origine postpascale de cette interprétation (*Jean*, 2, 22).

Le contexte immédiat de la citation d'Isaïe explicitée par Marc (« Ma maison sera appelée maison de prière pour toutes les nations », *Marc*, 11, 17) permet de considérer le geste de Jésus en fonction des païens : « Oracle du Seigneur Yahvé qui rassemble les dispersés d'Israël : j'en rassemblerai encore d'autres avec ceux qui sont déjà rassemblés » (*Is.*, 56, 8). Ce texte utilisé dans la tradition johannique (*Jean*, 10, 16 ; 11, 52) ne vise-t-il pas en la personne de Jésus le Roi Messie, qui devait être un étendard et une lumière pour les nations (*Is.*, 11, 10-12 ; 49, 6.22 ; 55, 4 ; cf. *Luc*, 2, 32 ; *Actes*, 13, 34.47) ? Il est peut-être significatif que le quatrième évangile situe précisément au soir des Rameaux, dans le Temple, la demande des prosélytes grecs désireux de « voir Jésus » (*Jean*, 12, 20 ss ; cf. *Za.*, 12, 10 ; *Jean*, 19, 37).

Quant aux harmoniques bibliques de l'expulsion des marchands du Temple, elles étaient peut-être concrètement saisissables par la foule des pèlerins étrangers. Flavius Josèphe évalue l'affluence pour la fête des Azymes en 67 à dix fois le chiffre des victimes immolées au Temple (255 000), ce qui fait plus de deux millions (*B.J.* VI, 9, 3). Les pèlerins ne pouvaient apporter leurs offrandes en nature selon les prescriptions de la Loi. Ils en transportaient avec eux le prix en argent, qu'ils devaient ensuite transformer sur place, au milieu d'une cohue indescriptible, en nourriture, en monnaie du Temple et en victimes « pures ». Les marchands profitaient largement de cet échange inévitable.

Mais aux jours du Roi-Messie, il n'en serait plus de même ; les pèlerins n'auraient plus besoin, comme avant, d'acheter

même leur eau : ils auraient à boire et à manger gratuitement (*Is.*, 55, 1-2). Les païens prendraient part au banquet du Royaume à côté des Juifs, que leur contact ne souillerait plus (*Matth.*, 8, 11-12 ; cf. *Actes*, 10, 28 ; 11, 3 ; 15, 9 ; *Gal.*, 2, 11-14), puisqu'en ces jours-là les marmites dans les cuisines seraient aussi saintes que les vases sacrés. Ainsi rendus inutiles, « les marchands disparaîtront du Temple, en ce Jour-là (*Za.*, 14, 20-21).

Il semble donc possible d'admettre, au moins en filigrane, la présence du thème du pèlerinage eschatologique dans les événements du jour des Rameaux, sans qu'on puisse avec certitude l'attribuer à Jésus. Nous rejoignons ainsi les thèmes majeurs de l'eschatologie réalisée. Jean rappelle fréquemment que le Temple véritable est le Corps du Christ : c'est en lui que se réalise la médiation sacerdotale unique évoquée par la vision de l'échelle de Jacob (*Jean*, 1, 51 ; 2, 21, etc.) Le culte véritable, « dans l'Esprit et la vérité », remplace les pèlerinages anciens (*Jean*, 4, 21-24). La source qui devait couler du Temple aux derniers temps est sortie du côté transpercé de Jésus (*Jean*, 7, 37-39; 19, 34) comme la mort de Jésus. immolé au jour et à l'heure où les agneaux étaient égorgés dans le Temple (*Jean*, 13, 1 ; 18, 28.39, etc.), montre en lui l'Agneau véritable, qui s'est offert en sacrifice pour le péché du monde (*Jean*, 1, 29 ; *Is.*, 53, 7.10-12). De même l'*Epître aux Hébreux* considère que Jésus, Grand-Prêtre de la Nouvelle Alliance, a purifié par son sang une fois pour toutes la Tente céleste, dont le sanctuaire « fait de main d'homme » n'était que la figure, afin d'y donner accès au grand nombre par la foi (*Hébr.*, 9, 11-14.21-28 ; 10, 19-22).

Telles semblent être les raisons pour lesquelles le Nouveau Testament abolit en fait le pèlerinage à Jérusalem : « accompli » une fois pour toutes en Jésus-Christ, il appartenait à une période révolue de l'histoire du salut. Désormais subsiste un seul « lieu sacré », le Corps du Christ, en qui la mission réalise la convocation de l'humanité rachetée, l'*ekklesia* que préfiguraient l'assemblée du désert et les grands rassemblements panisraélites au sanctuaire de l'arche. Désormais les païens n'ont

plus à se déplacer : c'est le salut qui vient à eux avec la Parole de Vie annoncée en tous lieux par les Apôtres.

Vers la Nouvelle Jérusalem

Le thème du pèlerinage eschatologique n'est pas épuisé par ces perspectives de l'eschatologie réalisée : deux autres courants doivent être évoqués pour terminer, dont l'un en voit peut-être la réalité dans le monde présent, et l'autre dans le monde à venir.

En premier lieu, peut-on caractériser dans le Nouveau Testament les disciples du Christ comme des pèlerins ? Ce serait une coloration particulière d'un thème beaucoup plus général, celui qui assimile la condition chrétienne à celle des patriarches nomades. Notons tout d'abord que les Israélites sédentaires avaient quelque peine à comprendre la vie nomade : il leur fallait chercher une explication de cet état d'errance, presque de vagabondage... C'est peut-être la conséquence d'un péché, comme celui de Caïn, le premier éleveur de troupeaux (*Gen.*, 4, 12). Ainsi le peuple de Dieu devait errer quarante années dans le désert à cause de sa nuque raide (*Deut.*, 1, 35 ss ; *Nombres*, 14, 32 ss). Ou bien le désert est un temps d'épreuve (*Deut.*, 8, 2 ss). Ou bien la vie nomade est le résultat d'un appel de Dieu, et ce ne peut être qu'une marche vers un lieu déterminé, inconnu du voyageur, mais connu de Dieu (*Gen.*, 12, 1 ss ; *Hébr.*, 11, 8-10). Ainsi Jacob devient un « Araméen errant » (*Deut.*, 26, 5) pour fuir son frère Esaü (*Gen.*, 27, 42-45) ou poussé par la famine (*Gen.*, 46, 1 ss).

Les pérégrinations des patriarches en Palestine ont aussi une explication juridique : elles fondent le droit de leurs descendants à posséder la terre (*Gen.*, 13, 17). Enfin une migration peut être comprise comme un pèlerinage : ainsi la montée de Sichem à Béthel (*Gen.*, 35, 2-7) et la sortie d'Egypte elle-même, présentée avec insistance au Pharaon comme un *hâg* (*Ex.*, 3, 18 ; 5, 1 ; 10, 9 etc.). De toute façon le voyage n'intéresse pas pour lui-même : seul importe le terme, la terre où coulent lait et miel, le lieu du repos de Dieu (*Deut.*, 12, 9 ; *Ps.* 95, 11 ; 132, 8.14).

L'idée selon laquelle l'existence chrétienne est un exil fut à tel point le bien commun des premières générations chrétiennes que le mot grec qui dans le Nouveau Testament désigne la condition d'étrangers en résidence (*paroikia*) finit par désigner, en vertu d'un paradoxe qui n'est pas sans enseignement, la cellule territoriale de l'Eglise, la paroisse. Les chrétiens sont donc des voyageurs et des étrangers qui n'ont pas ici-bas de cité permanente (*1 Pierre,* 1, 1.17 ; 2, 11 ; *Hébr.,* 13, 14 ; cf. *Gen.,* 23, 4 ; *Ps.* 39, 13 ; 119, 19 ; *Actes,* 7, 6.29 ; 13, 17). Leur vraie cité est céleste : là ils ne sont plus des étrangers accueillis comme des hôtes, mais des citoyens (*Eph.,* 2, 19 ; *Ph.,* 3, 20 ; *Col.,* 3, 1-4) ; aussi aspirent-ils à leur demeure véritable, qui n'est pas faite de main d'homme (*2 Cor.,* 5, 1-2), sachant que leur vie loin du Seigneur n'est qu'un exil où, comme les patriarches, nous cheminons dans la foi, non dans la claire vision (*2 Cor.,* 5, 6-8 ; *Hébr.,* 11, 13-16 ; *1 Pierre,* 1, 17).

Les riches harmoniques de ces thème sont liées à la typologie de l'Exode, qui voit dans le Christ un nouveau Moïse, nourrissant ses disciples du pain de Dieu, figuré par la manne (*Jean,* 6, 31 ss) pour les faire passer de ce monde au Père (*Jean,* 13, 1 ; 14, 2-6). La leçon morale est développée sous le signe de l'épreuve eschatologique, à laquelle le chrétien ne doit pas succomber s'il veut entrer dans le repos de Dieu (*1 Cor.,* 10, 1-13 ; *Hébr.,* 3, 7-4.11 ; cf. *Gal.,* 2, 2 ; *1 Cor.,* 9, 24-26 ; *Ph.,* 3, 12-14). Il lui faut au contraire suivre et imiter le Christ en portant sa croix après lui[14].

L'image du pèlerinage n'apparaît somme toute qu'indirectement, dans la mesure où les fidèles, désormais unis en un seul peuple et formant un seul corps, ont accès au sanctuaire céleste par le chemin de la foi au Christ ressuscité : mais pour les épîtres pauliniennes, ce pèlerinage a déjà eu lieu une fois pour toutes en Jésus-Christ (*Rom.,* 5, 1-2 ; *Col.,* 1, 21-22 ; *Eph.,* 2, 12-18 ; 3, 12). Justifiés par la foi, nous avons dès maintenant accès auprès du Père : ressuscités avec le Christ dans

14. Cf. A. SCHULZ, *Suivre et imiter le Christ,* trad. J. L. KLEIN, 1966.

le baptême, déjà nous siégeons avec lui dans les cieux (*Eph.*, 2, 6 ; *Col.*, 2, 12). De même pour l'*Epître aux Hébreux,* nous avons pu déjà nous approcher de la sainte montagne de Sion pour l'assemblée du pèlerinage, où Jésus est le médiateur d'une Alliance Nouvelle en son sang (*Hébr.*, 12, 18-24). Pourtant cet effet de la justification dure encore, et c'est en permanence qu'est ouvert le chemin de la tente céleste, que Jésus a frayé une fois pour toutes, portant le sang de son sacrifice (*Hébr.*, 4, 16 ; 6, 19-20 ; 7, 25 ; 9, 8 ; 10, 20-22). Il s'agit moins d'un pèlerinage lointain que de l'accès quotidien des habitants de Jérusalem au temple de Yahvé : la nouveauté apportée par le Christ consiste précisément dans le fait que, grâce à la mission chrétienne, les païens comme les Juifs ont dans leur vie ordinaire un accès direct au salut, sans autre médiation que celle de Jésus-Christ, chemin de lumière et de vérité (*Ps.* 43, 3 ; *1 Tim.*, 2, 4-8 ; *1 Jean*, 1, 5-7).

Dans l'*Apocalypse* enfin, les motifs du pèlerinage eschatologique sont thématisés sur deux registres différents. Le premier est céleste, comme dans l'*Epître aux Hébreux* (*Apoc.*, 3, 12 ; 7, 15 ; 11, 19 ; 15, 5.8). Le temple d'en haut, réplique ou plutôt modèle de celui d'en bas (*Hébr.*, 8, 2-5 ; cf. *Ex.*, 25, 40), abrite le trône de Dieu (*Apoc.*, 4, 1, etc.) et l'Agneau immolé (*Apoc.*, 5, 6), l'autel des holocaustes (6, 9) et l'autel des parfums (8, 3), l'Arche d'Alliance (11, 19) et la Tente de Réunion (15, 5). Devant le trône et l'Agneau se tient, en compagnie des Anges, la foule « impossible à dénombrer » (7, 9) de ceux qui, par leur martyre, ont achevé leur pèlerinage terrestre (6, 9-11 ; 15, 2-4). Vêtus de robes blanches, ils appartiennent à « toute nation, race, peuple et langue » (7, 9 ; cf. *Is.*, 66, 18). Ils viennent de la grande épreuve eschatologique dans une sorte de « procession continue »[15] et servent Dieu nuit et jour dans le temple céleste (*Apoc.*, 7, 15). La vie présente est donc une « montée » liturgique de ce monde où luttent, en nombre limité, les fidèles du Christ (14, 1-5), au ciel où ils reçoivent, innombrables, la robe

15. E.-B. ALLO, *L'Apocalypse*, p. 97.

blanche de leur victoire (12, 11 ; 3, 5). « Quand tout sera consommé, il n'y aura plus lieu à intercession, plus d'autel, plus de sacrifice, plus d'alternance de lumière et d'ombre, tandis que dans l'état présent de la vie sanctifiée, que figurent cette procession et cette liturgie, la prière des Anges et des bienheureux déjà couronnés se fond, pour ainsi dire, avec celles de la terre, où le jour et la nuit se combattent »[16].

Autre sera donc la Jérusalem à venir : celle-ci descendra du ciel sur la Terre Nouvelle à la fin des temps, « belle comme une épouse parée pour son époux » (*Apoc.*, 3, 12 ; 21, 2.10 ; cf. *Is.*, 61, 10 ; 62, 4-5). Bien que les images apocalyptiques soient difficiles à cerner, il apparaît bien que le mouvement est inverse, et que cette différence est voulue : Celui qui possède « la clé de David » a ouvert pour tous les peuples une porte que personne jamais plus ne refermera. Ceux qui sont restés fidèles pendant l'épreuve eschatologique portent sur leur front le nom qui les désignera dans la Jérusalem nouvelle (*Apoc.*, 3, 7-12 ; 7, 3 ss ; 14, 1 ss ; *Is.*, 4, 2-3) : dans la ligne des spéculations juives sur la Jérusalem préexistante, celle-ci reste cachée près de Dieu tant que dure le monde présent, mais elle sera révélée dans le monde à venir.

Certes il ne faut pas prendre à la lettre les « signes cosmiques » précédant la descente de la Jérusalem Nouvelle : dans la tradition prophétique du « Jour de Yahvé », ceux-ci pourraient simplement désigner une intervention éclatante de Dieu dans l'histoire humaine, non le terme de cette histoire (cf. *Actes*, 2, 16-20 ; *Apoc.*, 6, 12-17). « De toute façon, on aurait tort de prendre argument de ce texte pour affirmer que la *fin du monde* se fera sous forme d'un bouleversement cosmique, entendu dans le sens le plus matériel »[17]. Mais les emprunts au livre de *Daniel* (7, 9 ss ; 12, 1 ss) suggèrent que le voyant a en vue le terme de l'histoire actuelle, quand le dernier ennemi, la Mort, sera détruit par la résurrection des morts (*Apoc.*, 20, 11-15 ; cf. *1 Cor.*, 15, 26) et que

16. Id., *ibid.*, p. 99.

17. M.-E. Boismard, dans *Introduction à la Bible*, d'A. Robert et A. Feuillet, II, p. 731.

seront apparus un ciel nouveau et une terre nouvelle (*Apoc.*, 21, 1.4-5 ; cf. *Is.*, 65, 17 ; 66, 12).

Dans la Jérusalem à venir, l'Agneau réalisera pour toutes les nations son nom d'Emmanuel, « Dieu avec nous » (*Apoc.*, 21, 3 ; cf. *Is.*, 7, 14 ; 8, 8). Il n'y aura plus de temple (*Apoc.*, 21, 22) et il n'y aura plus de nuit (*Apoc.*, 21, 23 ; cf. *Za.*, 14, 6), car la gloire de Dieu l'illuminera et c'est l'Agneau qui sera sa lampe (*Apoc.*, 21, 23-26). Il n'y aura pas davantage de Tente ni d'Arche : la nouvelle Jérusalem sera elle-même la Tente du Rendez-vous, où Dieu habitera parmi les hommes (*Apoc.*, 21, 3 ; *Za.*, 2, 14-15) et l'Arche de l'Alliance nouvelle, trône de Dieu et de l'Agneau (*Apoc.*, 7, 15-17 ; 22, 1 ; *Jér.*, 3, 16-17). Cette description correspond point pour point aux descriptions isaïennes de la Fête eschatologique[18], sauf le détail de la lampe. Celui-ci a sans doute pour but de donner au tableau une coloration christologique, s'il doit s'expliquer, d'après J. Jeremias[19], en liaison avec la lampe messianique promise à David (*2 Sam.*, 21, 17 ; *1 Rois*, 11, 36 ; 15, 4 ; *2 Rois*, 8, 19 ; *Ps.* 132, 17), dont Jésus dit qu'elle ne doit pas se mettre sous le boisseau pour l'éteindre, mais sur le lampadaire, pour qu'elle soit la lumière du monde (*Matth.*, 5, 14-16 ; *Marc*, 4, 21-22 ; *Luc*, 8, 16-17 ; 11, 33).

Dans cette ultime perspective qui termine notre enquête, le terme définitif du pèlerinage eschatologique ne sera atteint qu'à la fin des temps. Alors seulement, toute l'humanité rachetée pourra chanter le psaume des pèlerins :

> « O ma joie, quand on m'a dit :
> Allons à la maison du Seigneur !
> Nous y sommes, nos pas ont fait halte
> dans tes portes, Jérusalem ! » (*Ps.* 122, 1-2).

Louis-Marie ORRIEUX, o. p.

---

18. Cf. J. COMBLIN, « La liturgie de la Nouvelle Jérusalem », dans *E.T.L.*, XXIX (1953), p. 20-38.
19. J. JEREMIAS, *Jésus et les païens*, p. 59.

LE PÈLERINAGE A JÉRUSALEM

Ce fut dans un immense élan de foi que l'Eglise du IVe siècle fit la découverte des Lieux Saints. Jusqu'alors les chrétiens avaient peu répondu à l'appel de la Terre Sainte. Les Apôtres eux-mêmes ne s'étaient pas attardés à Jérusalem. Ils étaient partis à travers le monde « enseigner toutes les nations ». En quelques années Antioche, l'Asie Mineure, la Grèce, Rome reçurent la Bonne Nouvelle. Quand une circonstance exceptionnelle ramenait saint Paul à Jérusalem, c'était, pour lui, une occasion de rappeler aux convertis du Judaïsme l'urgence de l'apostolat auprès des païens. Ce fut seulement à la fin des grandes persécutions, quand le christianisme eut réussi à s'implanter jusqu'aux extrémités du monde romain, que se dessina un mouvement de retour vers Jérusalem, aux sources historiques de la foi. Parfois, les peuples les plus lointains donnaient l'exemple du départ. Ils voulaient enfin connaître par eux-mêmes ces villes de Judée dont il était si souvent question dans la Bible et dont on disait tant de merveilles.

Le premier pèlerin qui ait relaté son itinéraire quitta Bordeaux en 333. Une cinquantaine d'années plus tard, une espagnole, Ethérie, raconte à son tour la grande aventure qui lui fit traverser les pays bibliques de l'Egypte à la Mésopotamie, en passant bien entendu par la Terre Sainte. Entre temps, saint Jérôme et un groupe de dames romaines se retrouvent à Bethléem. L'enthousiasme des pèlerins grandit : on les voit arriver par mer, ou suivre depuis Byzance les itinéraires de Syrie. La plupart ne passaient que peu de jours en Terre Sainte. Il en était cependant qui renonçaient pour tou-

jours à revenir dans leur pays d'origine : ils établirent leur retraite à proximité de Jérusalem, dans le désert de Juda ou dans la vallée du Jourdain, et furent à l'origine du monachisme palestinien.

Le principal attrait du séjour en Terre Sainte consistait à y rechercher la présence de Jésus et des apôtres. On évoquait à Bethléem l'Evangile de l'Enfance, au Jourdain le Baptême et le jeûne de quarante jours. Les événements de la Passion, la Résurrection, l'Ascension marquaient les phases d'un itinéraire qui partait de Jérusalem et s'achevait au faîte du Mont des Oliviers. La Galilée fut d'un accès plus difficile, mais bientôt Nazareth sortit de l'oubli et au bord du Lac de Tibériade, la multiplication des pains, les promesses de Jésus à saint Pierre comptèrent parmi les souvenirs les plus populaires. Les récits évangéliques ne prennent pourtant toute leur plénitude que dans la mesure où ils sont situés par rapport à la Révélation de l'Ancienne Alliance et à nous-mêmes.

A la fin du ve siècle, les voyageurs allaient admirer sur les hauts plateaux de Transjordanie, à Madaba, une curieuse mosaïque dont on voit encore des fragments. L'artiste avait représenté une carte panoramique des pays bibliques. On y suivait les itinéraires de l'Exode et de la Conquête de Canaan, mais sur le fond constitué par l'histoire du Peuple élu se détachaient des plans nouveaux. Galgala où passèrent les Hébreux après avoir franchi le Jourdain voisinait avec le gué de saint Jean-Baptiste, au-dessous de Siloh où demeurait l'Arche d'Alliance, les petits cubes de pierre multicolores signalaient la ville d'Ephrem où Jésus se retira avant sa Passion. Jérusalem contenait non seulement le Temple, mais le Saint-Sépulcre. On remarquait encore la Basilique de Bethléem, les sanctuaires de saint Elisée, de saint Lot, de saint Zacharie. On s'acheminait de l'Ancien Testament à l'Evangile et de l'Evangile à l'Eglise. Le pèlerin d'aujourd'hui suit encore les étapes de cet itinéraire spirituel à travers le temps. En Judée, en Samarie, en Galilée, il revit par la liturgie les interventions de Dieu dans le monde: c'est le seul moyen de s'orienter sur cette Terre Promise et d'en saisir le relief.

Bethléem fut la plus ancienne ville de pèlerinage de Palestine. « Quelqu'un veut-il s'assurer que Jésus y est né ? », écrit Origène, «on peut lui montrer la grotte où il vit le jour et dans cette grotte la crèche où il fut emmailloté. Tout le monde le sait dans le pays et les païens redisent à qui veut l'entendre que dans la dite caverne est né un certain Jésus que les chrétiens adorent et admirent »[1]. La basilique construite par Constantin en 326 est encore intacte. De la nef centrale on descend, comme dans une sorte de Martyrion, à la grotte de la Nativité. On y prie en communion avec tous les pèlerins du passé et l'on s'y retrouve en même temps au cœur de l'Histoire Sainte, car si Jésus est né à Bethléem, c'est parce qu'il appartenait à la famille de David. « Joseph monta vers la Judée, vers la ville de David qui s'appelait Bethléem, parce qu'il était de la maison et de la famille de David » (*Luc*, 2, 3-4). La messe reprend ici même chaque jour dans le Credo l'ancienne prophétie de Nathan et l'applique au Messie, le nouveau David, dont le règne n'aura pas de fin (*2 Sam.*, 7, 16).

A Jérusalem, la vie liturgique prit une telle ampleur qu'Ethérie partage son temps entre processions et offices qui se prolongent parfois toute la nuit. Les églises ne se comptent plus, une journée entière ne suffit pas à les parcourir. Ce fut à Nicée en 325, tandis que le Concile rappelait dans son Symbole la croyance à la Mort et à la Résurrection de Jésus, que Constantin eut l'idée de rechercher à Jérusalem l'emplacement du Calvaire et de la Grotte du Saint-Sépulcre. L'entreprise était d'autant plus hardie que sous l'occupation romaine la ville avait été bouleversée de fond en comble. Une église à cinq nefs, semblable à celle de Bethléem, fut dédiée à la Croix et aux instruments de la Passion. Une immense coupole recouvrit la grotte du Saint-Sépulcre. Quant à la colline du Calvaire, elle fut surmontée d'une croix et laissée en plein air. Elle devint pour les chrétiens ce que le Mont Moriah avait été pour les Juifs, c'est-à-dire le véritable Saint des Saints.

---

1. *Contre Celse,* I, 51.

D'après Cyrille de Jérusalem, la Terre étant à l'univers ce que le moyeu est au cercle d'une roue, le Calvaire apparaît comme le point central de tout le système cosmique[2].

Sur la rive droite du Jourdain, en face de Jéricho, un monastère grec nouvellement reconstruit fut fondé par les Byzantins. Son nom arabe, *Qasr el-Yehoud,* le château des juifs, rappelle le passage des Hébreux dans la région. On lui donne aussi le nom de couvent du *Prodromos* parce qu'il est dédié au Précurseur. Entre l'Ancien et le Nouveau Testament s'établissent encore ici d'étroites concordances. Le Jourdain devient comme un signe des interventions de Dieu dans le monde, le symbole de la grâce qui est dispensée aux hommes. Le thème de la traversée du Jourdain par les Hébreux et celui du baptême de Jésus par Jean-Baptiste ont été d'ailleurs étroitement associés par la mystique chrétienne. Evoquant un texte de la première *Epître aux Corinthiens*[3] qui concerne le passage de la Mer Rouge, Origène estime que saint Paul aurait pu dire avec autant de vérité que « tous nos pères ont traversé le Jourdain et qu'ils ont tous reçu le baptême en Josué, dans l'esprit et dans le fleuve ». Il met en parallèle la pénétration d'Israël en Terre Promise et l'accès du chrétien à Dieu par Jésus. Il voit dans le passage des Hébreux à travers les eaux du Jourdain une esquisse ou plutôt une véritable préfiguration du baptême.

Dès leur début, les itinéraires en Terre Sainte aidèrent donc à saisir l'unité des manifestations du Dieu Vivant dans l'Histoire. Ils fournissaient aux pèlerins l'occasion de confronter sur place les Psaumes ou les Prophètes aux Evangiles, aux Actes des Apôtres ou aux Epîtres. Du rapprochement de ces textes, adaptés au jour et au lieu, jaillissait la lumière, car « rien ne s'était produit qui n'ait été prédit, rien n'avait été dit qui ne soit entièrement accompli ». La commémoraison du mystère à l'endroit même où il avait été révélé donnait à la liturgie un relief et un caractère historique qui s'imposa par la

---

2. *Catéchèses,* VI, 3.
3. *1 Cor.,* 10, 1-2 ; *Homélie* 5 sur *Josué* et *Commentaire* sur *Jean,* 6, 44.

suite à toute la chrétienté. Les usages de Jérusalem, à cause du prestige dont jouissait cette église et de la multiplicité des pèlerinages en Palestine, exercèrent leur influence non seulement en Orient mais aussi jusqu'en Occident[4].

En dehors des réunions de l'Assemblée chrétienne, le paysage représente un élément permanent qui restitue à sa manière l'atmosphère de l'Ancien Testament et de l'Evangile. « On comprend mieux la Sainte Ecriture, rappelle saint Jérôme, quand on a vu de ses yeux la Judée et contemplé les vestiges de ses anciennes cités »[5]. Depuis le sommet du Mont Nébo, c'est toujours la même vision de la Terre Promise. A l'horizon se détachent le Mont des Oliviers et les faubourgs de Jérusalem. Au sud, la chaîne de Juda se prolonge jusqu'à Bethléem et Hébron. Au bord de la Mer Morte, voici l'oasis d'Engaddi et les falaises de Qumran. On reconnaît les méandres du Jourdain, Jéricho et les vallées que prirent les Hébreux pour pénétrer dans le pays de Canaan. Vers le nord apparaissent, par temps clair, l'Ebal, le Garizim et même le sommet de l'Hermon.

Si l'on prend la route qui conduit de Jéricho à Jérusalem, on atteint, à la limite des anciennes tribus de Juda et de Benjamin, des pentes dénudées dont les roches et le sol lui-même prennent d'étranges reflets rougeâtres. « C'est la montée du sang », dit la Bible et l'Evangile donne ce sinistre paysage comme cadre à la parabole du bon Samaritain (*Josué*, 15, 16 ; *Luc*, 10, 30). Aux approches de Jérusalem quelques oliviers et des vignes qui rampent sur le sol pour mieux lutter contre la chaleur, signalent la présence de ces terres arides qu'on nomme avec raison « la triste Judée ». Par contre, les campagnes de Samarie déploient une richesse qu'envièrent toujours les habitants de Jérusalem. Les sources sont nombreuses. Les nomades s'y rendent encore en été avec leurs troupeaux, comme il arriva à Joseph quand il fut vendu par ses frères (*Gen.*, 37, 12-20). La délimination des frontières oblige

---

4. A. BAUMSTARK, *Liturgies comparées*, p. 174-186.
5. *Préface* au Livre des *Paralipomènes*, *P. L.*, 29, 401.

aujourd'hui à faire un détour par le sud pour pénétrer en Galilée. La région remise en valeur par les israéliens se couvre de cultures florissantes, comme elle était au temps de Jésus. Enfin quand le voyageur gravit les hauteurs qui dominent Tibériade ou, plus au nord, les collines où Jésus annonça « les Béatitudes », alors on ne contemple plus que le Lac. On est saisi par la pureté de ses lignes, la variété de ses tons, le calme de ses eaux. Dans le lointain, on entend les exclamations des pêcheurs : leurs barques, comme jadis, prennent le large pour aller lancer les filets.

Pour peu qu'ils demeurent loin des grand'routes les gens vivent encore au rythme d'un très lointain passé. L'an dernier, comme je quittais Bethléem, j'aperçus des lueurs dans la campagne. A l'entrée de grottes percées au flanc des collines se déplaçaient des silhouettes indécises. Des familles s'étaient regroupées dans ces abris de fortune : les femmes avaient dressé un foyer entre des pierres et préparaient vaille que vaille le repas. Taillées dans le rocher pour les animaux, des auges auraient pu être utilisées comme crèches. Au dehors, des brebis étaient blotties les unes contre les autres. Dans toute la Judée, à l'écart des villages on trouve ces installations sommaires. Beaucoup de réfugiés s'en contentent. Il est certain que l'Evangile de l'Enfance a situé la naissance de Jésus dans ce cadre.

Chaque année, au sommet du mont Garizim, les samaritains célèbrent la Pâque, comme jadis les Hébreux dans le désert. A la tombée de la nuit, les agneaux sont rassemblés près des tentes et ils subissent une dernière vérification, car la victime doit être « sans tares » (*Ex.*, 12, 5). Tandis que les prêtres et les lévites en robes blanches s'assemblent sur une esplanade rectangulaire qui joue le rôle d'enceinte sacrée, le sacrificateur immole la victime et l'on s'empresse d'y tremper une branche d'hysope pour marquer l'entrée de chaque tente (*Ex.*, 12, 7). Une fois mortes, les bêtes sont arrosées d'eau bouillante, on arrache leur laine et elles sont roties au feu (*Ex.*, 12, 9). Au repas, chacun se groupe par famille, bâton en main, près des plats remplis de viande rôtie, d'herbes amères,

de pains azymes. Puis hommes, femmes, enfants, se précipitent sur les mets avec avidité, car la Pâque doit être effectuée « à la hâte » (*Ex.*, 12, 11). Des invités peuvent assister à ces rites, mais aucun ne participe au repas, car : « Nul étranger n'en mangera » (*Ex.*, 12, 43).

Un autre soir, je fus invité par des arabes chrétiens de Galilée à la célébration d'un mariage. Un jeune homme qui faisait partie de la famille s'occupait des préparatifs de la table et je pensais à « l'organisateur du repas » présent aux Noces de Cana. Il était responsable de la fête et on l'appelait « l'ami de l'époux » (*Jean*, 2, 8 ; 3, 28-29). Les invités patientèrent longtemps avant que les réjouissances ne commencent. Le cortège n'en finissait pas de parcourir le village. Comme jadis quand les dix vierges s'étaient endormies, la nuit était déjà venue lors du retour de l'époux. Il arriva enfin et pénétra dans une pièce brillamment illuminée. Les hommes se succédèrent les uns aux autres et l'on apportait leur repas. Les femmes de la parenté aidaient à préparer la nourriture et les boissons. C'est sans doute pendant qu'elle se livrait à ce travail que Marie intervint et avertit que le vin était épuisé (*Jean*, 2, 3).

Dans une scène comme celle-ci, il ne s'agit pas d'un folklore créé ou reconstitué pour la diversion des touristes, mais au contraire de coutumes qui se sont maintenues, à leur insu, et qui auraient été condamnées à disparaître à bref délai, s'ils en avaient eu connaissance. Cette vie quotidienne toujours intacte découvre aux hasards de la route la dimension humaine de Jésus, qui pendant trente ans se plia à de tels usages dans l'une des bourgades les plus obscures de Galilée. C'est un affrontement de la foi à l'Incarnation de l'Evangile.

Au cours de ces allées et venues dans la campagne palestinienne, il arrive qu'un paysan vous présente de menus objets qu'il a trouvés en creusant son champ. Ils proviennent le plus souvent d'une tombe ou d'une ancienne habitation qui fut ensevelie pendant des siècles. Il s'agit, par exemple, d'ustensiles en céramique ; certains façonnés à la main, avant

même l'invention du tour de potier, remontent à l'aube de l'histoire. On recueille aussi des monnaies. Il en est qui sont frappées au nom de Tibère, de Titus, ou même par un prince juif comme Hérode. Parfois une découverte fortuite est au point de départ de recherches méthodiques. L'exploration de Césarée, la capitale administrative de la Judée sous l'occupation romaine, commença le jour où l'on décida de construire à son emplacement une exploitation rurale. Quand on creusa les fondations des maisons, le chantier prit soudain l'aspect d'un champ de fouilles. A quelques mètres à peine de profondeur, les pavements de mosaïques, les débris de portiques, les bijoux, les bibelots épars, permettaient de pénétrer brusquement dans l'intimité d'une ville dans toute sa splendeur au temps de Jésus. Sur une plaque de marbre, le nom de Nazareth avait été gravé au moins un siècle avant notre ère : c'est la première fois que cette ville est mentionnée dans l'histoire avant les récits évangéliques. Un autre texte présentait non moins d'importance, c'était une inscription au nom de Ponce-Pilate, antérieure au procès de Jésus à Jérusalem.

Dans la vallée du Jourdain, les fouilles ont jeté une lumière tout aussi inattendue sur le nouveau Testament. A la sortie du Wadi el-Qelt, près de Jéricho elles ont permis de dégager les palais d'hiver construits pour le roi Hérode et son fils Archélaüs. La demeure royale était agrémentée d'un belvédère, elle possédait des fontaines, des thermes. Une terrasse longue de deux cents mètres était soutenue par des galeries ornées de niches et de colonnettes. De là, on contemplait les fameuses plantations de baumiers et de palmiers qui faisaient la richesse de la ville. On venait ici pour se distraire, pour faire la cour aux souverains, pour les affaires. On croisait aussi les caravanes de pèlerins venus de Pérée ou de Galilée qui, après une halte, poursuivaient leur route vers Jérusalem. C'est dans cette foule que Jésus guérit deux aveugles et qu'il rencontra Zachée, le publicain (*Matth.*, 20, 29-34 ; *Marc*, 10, 46-52 ; *Luc*, 19, 1-10).

A la même époque vivaient non loin de là, sur les rives

de la Mer Morte, les solitaires de Qumran, dont la bibliothèque fut retrouvée dans des grottes en 1947. Ces découvertes sont trop connues pour en rappeler le détail. Leur principal intérêt tient à ce qu'elles ont permis de mieux connaître l'existence de grands courants de vie ou de pensée qui ont préparé la voie à l'Eglise. Elles apprennent qu'à la veille du christianisme, on vivait dans l'attente fiévreuse d'une Nouvelle Alliance, réservée à ceux qui représenteraient le véritable Israël. Malgré le réseau étroit des observances légales, on finissait par entrevoir une théologie de la grâce. On se rendait mieux compte que par lui-même l'homme est incapable d'accomplir une œuvre méritoire et que Dieu seul peut justifier le pécheur. Des âmes d'élite exprimaient par des pratiques baptismales leur désir de conversion et de repentance. Il existait des maîtres spirituels qu'on prenait pour guides dans le cadre de la vie commune. En leur présence, les riches faisaient abandon de leurs biens. Le célibat prenait une valeur religieuse. Les repas eux-mêmes revêtaient un caractère sacré. Chacun était hanté par l'imminence de la fin des temps. Tandis que le pèlerin vénère à Bethléem l'endroit où naquit Jésus, un nouvel horizon se dégage sur le milieu et sur l'époque qui reçut, pour la première fois, la Bonne Nouvelle.

Jérusalem fut si souvent détruite et reconstruite que les recherches s'y sont avérées difficiles. On connaît cependant la topographie de la ville et il arrive même que tel détail de l'Evangile soit confirmé d'une façon saisissante. Saint Jean rapporte l'histoire d'un infirme qui se tenait sous les portiques de la Piscine de Bézétha et qui attendait en vain sa guérison (*Jean*, 5, 2-9). Nombreux étaient les malades qui venaient y faire des cures. L'idée s'était accréditée dans le peuple qu'au moment où l'eau s'agitait celui qui s'y précipitait le premier était infailliblement guéri. Jésus opposa à cette misérable thérapeutique une guérison authentique. On ignorait jusqu'à ces derniers temps l'endroit où s'était opéré le miracle. On désignait en général deux immenses réservoirs qui s'accordaient mal à la description de l'Evangile et l'on sait aujourd'hui que leurs eaux étaient uniquement utilisées pour le service du

Temple. En réalité existait dans le même quartier un sanctuaire d'Esculape, en partie souterrain. On en a retrouvé les ex-voto et les bassins dans lesquels venaient se plonger les malades. Les portiques dont parle saint Jean devaient appartenir à ces thermes païens. La découverte éclaire le récit évangélique et elle fait comprendre aussi quelle était l'ambiance de Jérusalem au moment où Jésus y annonçait la Bonne Nouvelle. Malgré leur formalisme les juifs avaient fini par s'accommoder de toutes sortes de superstitions, même à l'intérieur de la Ville Sainte.

L'archéologie a encore permis de constater que la localisation traditionnelle du Calvaire est rigoureusement conforme aux données de l'Evangile. Pour le visiteur qui ne connaît pas encore la Terre Sainte, la disposition actuelle de Jérusalem pose une véritable énigme. Le Calvaire, qu'il se représentait de loin comme une colline, disparaît aujourd'hui à l'intérieur d'une église et l'on s'y rend à travers les bazars par un labyrinthe de ruelles. Or, on sait maintenant que la Passion eut un tout autre cadre. A cette époque, Jérusalem devait ressembler à Djérash ou à tant de cités hellénistiques dont on voit les ruines dans la campagne. Le Calvaire, le Saint-Sépulcre se trouvaient à l'extérieur des remparts. C'est seulement après la mort de Jésus que la ville prit l'extension que nous lui connaissons aujourd'hui.

Pour se représenter concrètement l'ensevelissement de Jésus, il faut s'éloigner des monuments constantiniens et de la ville moderne. Dans la banlieue, de nombreux tombeaux juifs sont parfaitement bien conservés. Taillés à même le roc, on les reconnaît aisément à ces motifs géométriques ou à ces guirlandes qui en alourdissent la façade et relèvent de l'architecture funéraire utilisée en Palestine au commencement de l'ère chrétienne. Ils sont parfois précédés d'une cour destinée aux ablutions rituelles ou d'une antichambre. L'énorme disque de pierre, qui jadis en interdisait l'entrée, est rejeté dans sa rainure. A l'intérieur, le long de salles monolithes on distingue des niches ou des banquettes où l'on allait déposer les corps. Leurs restes étaient plus tard recueillis dans des petits cof-

frets de calcaire. Sur leurs parois des inscriptions apprennent que les défunts s'étaient appelés Jaïre, Salomé, Marthe, Marie, ou encore Simon, fils de Jona. Il ne s'agit pas des personnages évangéliques, mais de gens qui furent eux aussi des contemporains de Jésus. Ils portaient les mêmes noms que les disciples ou les apôtres, qui le suivirent en Galilée ou qu'il rencontra à Jérusalem.

Il fut un temps où les Lieux Saints paraissaient limités à quelques sites privilégiés. Dès qu'un endroit présentait tant soit peu de rapports avec les événements de l'Ancien ou du Nouveau Testament, on regardait comme une pieuse obligation de le recouvrir d'une église. Aujourd'hui le nouveau venu est frappé par le caractère laïque de l'investigation archéologique. Le savant s'applique à conserver tels quels les monuments qu'il a découverts et cependant ces vestiges abandonnés à eux-mêmes ont dans leur dépouillement une force d'évocation incomparable. Les Lieux Saints ne peuvent être enfermés entre des murs. Ils n'ont pas été choisis, non plus, une fois pour toutes au IVe siècle. A mesure que les recherches scientifiques se poursuivent, se produit une revalorisation de toute la Palestine, un élargissement du sacré. La défense des Lieux Saints ne consiste donc pas simplement à protéger les sanctuaires anciens ou à en construire de nouveaux, elle doit surtout donner libre accès aux sites bibliques, permettre de créer une atmosphère favorable à la communion avec le passé. Car, s'il y a des Lieux Saints, il existe surtout une Ville Sainte, une Terre Sainte où partout le pèlerin doit pouvoir se retrouver chez lui.

Aux portes de Jérusalem, les écoles d'archéologie ne manquent pas, qui, depuis la fin du siècle dernier, ont eu précisément pour but de replacer dans leur cadre historique les données de l'Ancien et du Nouveau Testament. L'Ecole Biblique, fondée par le Père Lagrange, a sans cesse étendu ses recherches. Il faut avoir visité sa bibliothèque, son musée, avoir conversé avec ses maîtres pour se rendre compte des progrès réalisés depuis cinquante ans. Une succession ininterrompue de découvertes permet maintenant de pénétrer dans la vie quoti-

dienne du peuple juif au premier siècle et d'y situer la prédication de l'Evangile. On pourrait tout aussi bien poursuivre ce pèlerinage aux sources en replaçant chez eux les prophètes ou les patriarches. Cette ascension dans le temps montrerait qu'Israël fut l'un des derniers venus parmi les anciens peuples de l'Orient. Les premières civilisations humaines commencèrent à s'épanouir dans le Neguev et dans la vallée du Jourdain. Au XIII[e] siècle avant notre ère, Jéricho était déjà au terme d'une très longue histoire : l'arrivée des Hébreux ne fit que précipiter son déclin.

La découverte de cet Orient millénaire ne peut faire oublier les problèmes d'actualité. Le poids d'une guerre récente pèse sur la terre sainte. Depuis l'armistice de 1948, le pays est divisé par un véritable rideau de fer : d'un côté Israël, de l'autre les pays arabes et l'Islam. A mesure qu'on se rapproche de Jérusalem, il faut donc côtoyer des camps où les réfugiés perdent peu à peu l'espoir de retrouver leurs demeures. Le pèlerin, à l'exemple de Paul VI, quand il vint en 1964 à Jérusalem, ne peut se désintéresser de leur sort. Les deux adversaires se réclament de la même ascendance spirituelle, qui est aussi la nôtre, celle d'Abraham. Découvrir Israël, c'est assister au rassemblement des juifs exilés, voir le désert qui refleurit, constater l'extraordinaire jeunesse de ce vieux peuple qui retrouve sa terre et sa langue, c'est-à-dire ce qui donne à la Bible son sens. Quant aux pays arabes, ils donnent devant vous libre cours à leur amertume. Ismaël se sent d'autant plus frustré par son frère que, sur le plan religieux, l'Islam prétend se substituer historiquement au judaïsme et être le seul bénéficiaire des Promesses.

Parmi ces peuples, qui ressuscitent de vieilles querelles, vous attendent les descendants des premiers chrétiens. Aussi bien en Israël qu'en Jordanie, il existe des villages arabes où ne fut jamais construite une mosquée. Ils sont habités par les autochtones qui représentent les plus vieilles populations sédentaires du pays et qui ne se sont jamais convertis à l'Islam. La plupart se rattachent à l'ancienne Eglise byzantine. On connaît ces chrétiens sous le nom de Grecs catholiques ou de

Grecs melkites suivant qu'ils sont ou ne sont pas rattachés à la juridiction de Rome. Mais tous ont conscience d'appartenir à la même famille et sont très unis entre eux. On aurait donc tort de juger de l'état de l'Eglise en Palestine par la multiplicité des religions ou des rites qui s'affrontent les uns aux autres, par exemple, au Saint-Sépulcre. L'occupation des sanctuaires ne traduit l'état réel du pays ni quant au nombre des chrétiens dans chaque communauté, ni quant à la nature des relations qui existent entre les différents clergés, placés aujourd'hui sous le signe de l'œcuménisme.

Dans les églises orientales russes ou grecques, s'est maintenue une liturgie du départ et, à son retour, une liturgie d'accueil, pour le pèlerin de Jérusalem. Celui qui s'en va en Terre Sainte est le représentant de son diocèse, la communauté lui confie ses intentions et ses aumônes. Il reçoit une mission de la part de ceux qui ne peuvent se rendre par eux-mêmes au tombeau du Christ. Chaque jour, on suivra de loin les étapes de son voyage, on essayera de se joindre à sa prière que l'on devine plus efficace et l'on attend surtout de lui un témoignage. Les chrétiens possèdent la conviction qu'un tel itinéraire transcende les autres pèlerinages et qu'il justifie leur valeur. Au IVe siècle, ceux qui se rendirent à Jérusalem pour inaugurer la basilique du Saint-Sépulcre avaient eu déjà maintes fois l'occasion dans leur pays de vénérer les tombeaux des Martyrs. Leur présence à Jérusalem revêtait cependant une signification nouvelle. Ils ne venaient pas seulement au plus illustre des « *martyria* », mais à celui qui donnait leur sens à tous les autres pèlerinages. La découverte par excellence de la Terre Sainte, c'est de constater au fil des jours et des visites que « Dieu a habité parmi nous ». Le pèlerin qui a parcouru la Palestine rapporte un témoignage de l'Incarnation. Or, parmi ceux qui prennent rang aux côtés du Christ, on compte les Prophètes de l'Ancien Testament et les Apôtres, mais aussi les chrétiens qui sont honorés dans l'Eglise pour avoir contribué à diffuser dans le monde le Message du Golgotha.

René LECONTE

L'ombilic de la terre

Vercors. Et maintenant, j'ai autre chose à te dire, la vieille ! Je pars.
La mère. Tu pars ? Et où c'est que tu vas ?
Vercors. Là-bas.
La mère. A Château ?
Vercors. Plus loin que Château.
La mère. A Bourges, chez l'autre Roi ?
Vercors. Chez le Roi des Rois, à Jérusalem.
La mère. Seigneur ! C'est-il que la France n'est plus assez bonne pour toi ?
Vercors. Il y a trop de peine en France.
La mère. Mais nous sommes ici bien à l'aise et personne ne touche à Reims.
Vercors. C'est cela.
La mère. C'est cela quoi ?
Vercors. C'est cela, nous sommes trop heureux.
Et les autres, pas assez.
La mère. Ce n'est pas de notre faute.
Vercors. Ce n'est pas de la leur, non plus.
. . . . . .
La mère. Jérusalem est si loin !
Vercors. Le paradis l'est davantage.
La mère. Dieu au tabernacle est avec nous ici même.
Vercors. Mais non point ce grand trou dans la terre.
La mère. Quel trou ?
Vercors. Qu'y fit la Croix lorsqu'elle fut plantée.
La voici qui tire tout à elle.
Là est le point qui ne peut être défait, le nœud qui ne peut être dissous.
Le patrimoine commun, la borne intérieure qui ne peut être arrachée.
Le centre et l'ombilic de la terre, le milieu de l'humanité en qui tout tient ensemble.
La mère. Que peut un seul pèlerin ?
Vercors. Je ne suis pas seul ! C'est un grand peuple qui se réjouit et qui part avec moi !...

Paul CLAUDEL, *L'annonce faite à Marie* (I, 1)

LES PÈLERINS DU MOYEN AGE

Le Moyen Age a été l'âge d'or des pèlerinages. A tel point que la silhouette du pèlerin, hirsute, pauvrement vêtu et bourdon en main, fait partie intégrante du paysage médiéval dans l'imagination de beaucoup. Bien entendu, la signification de l'image sera très différente : pour les uns, parfaite incarnation de l'obscurantisme superstitieux de ces « âges de fer » ; pour les autres, un des grands types du merveilleux humanisme chrétien qui florissait alors. Peut-être forçons-nous le trait ? Mais le côté caricatural de cette schématisation volontairement outrancière fera mieux sentir la nécessité, avant d'imaginer et de juger à partir de cette imagination, de connaître pour comprendre. Et mieux connaître l'âme du pèlerin médiéval, ne serait-ce pas une des meilleures introductions possibles à l'intelligence de ce phénomène religieux qu'est le pèlerinage, tout au moins le pèlerinage chrétien ?

Justement, grâce à Raymond Oursel, nous disposons d'un beau livre qui nous paraît remplir de façon particulièrement heureuse le programme annoncé par le titre de la collection dans laquelle il paraît : « Résurrection du passé ». Ambition difficile ! *Les pèlerins du Moyen Age. Les hommes, les chemins, les sanctuaires* n'y est pas inégal. Ouvrons-le donc pour parcourir ensemble quelques-unes de ses pages les plus évocatrices[1].

---

1. Raymond OURSEL, *Les Pèlerins du Moyen Age. Les hommes, les chemins, les sanctuaires* (Coll. « Résurrection du passé »), Fayard, Paris, 1963, 215 p. illustr. avec une bibliographie sommaire. Citant fréquemment et abondamment cet ouvrage, dont cet article livre pour ainsi dire un recueil de pages choisies, nous ne répéterons pas le titre à chaque nouvelle référence, limitant celle-ci à l'indication des pages utilisées.

Définition

Le pèlerinage apparaît tout d'abord comme « l'acte volontaire et désintéressé par lequel un homme abandonne ses lieux coutumiers, ses habitudes et même son entourage pour se rendre, dans un esprit religieux, jusqu'au sanctuaire qu'il s'est délibérément choisi ou qui lui a été imposé ; le pèlerin, au terme de son voyage, attend du contact avec le lieu saint, soit l'exaucement de quelque désir personnel légitime..., soit... un approfondissement de sa vie personnelle résultant de la décantation du chemin, puis, parvenu au but, de la prière commune et de la méditation que celle-ci alimente »[2].

Le fondement dogmatique du pèlerinage

Mais, puisque nous ne nous intéressons ici qu'au pèlerinage chrétien, notons tout de suite ce qui le caractérise. En premier lieu, c'est son inspiration « évangélique » : purification de « toute obligation légale ou geste stéréotypé ». Mais surtout compte, croyons-nous, son lien essentiel avec ce mystère central de la foi chrétienne : *l'Incarnation*, la personne historique concrète de Jésus[3].

Si en effet notre pèlerin du Moyen Age se met en route, c'est pour visiter et vénérer « les lieux palpables... où naquit, vécut et souffrit pour la rédemption du genre humain, puis ressuscita pour sa libération le Christ-Dieu fait chair »[4].

Arrêtons-nous une seconde, car nous touchons ici l'enracinement radical du pèlerinage dans le cœur du mystère chrétien. Si l'on ne croit pas à l'intervention de Dieu dans l'histoire des hommes, on pourra bien accomplir des gestes apparemment

---

2. Page 9.

3. Disant que l'Incarnation est mystère central de la foi chrétienne, nous ne suggérons aucune dévaluation du mystère de la Trinité : Dieu, le Père, et non le Christ, est le seul et radical « Alpha et Oméga » de tout, au témoignage de l'Apôtre (*1 Cor.*, 15, 28). Mais l'Incarnation, comme par définition, puisqu'incarnation du Fils, implique le mystère de la Trinité et en constitue la *seule* voie d'accès au sens plein.

4. Page 11.

tout semblables à celui du chrétien pèlerin : leur sens, c'est-à-dire leur réalité profonde, sera finalement tout autre. Dès l'Ancien Testament, si le prophète Elie, à une heure tragique de sa carrière, peut partir vers l'Horeb (le Sinaï), c'est parce que là, jadis, Dieu s'est manifesté à Moïse et lui a parlé face à face. Si l'Israélite pieux monte à Jérusalem, c'est parce que le Dieu de l'Alliance en a fait le lieu de son repos, et a juré par serment à ses serviteurs David et Salomon d'y être présent à son peuple. La logique de cette situation est évidemment bien plus forte encore à partir du moment où, parce que les hommes avaient en partage le sang et la chair, le Christ aussi y participa pareillement, pour leur salut ; si le Fils éternel s'est fait « chair », désormais, même après son exaltation à la seigneurie universelle, les lieux où il a vécu en condition d'esclave demeurent à jamais consacrés pour le croyant. A jamais, Jésus demeure par toute une part de lui-même « le fruit de notre terre »[5].

Parfaitement logique apparaît donc l'attirance singulière exercée sur la chrétienté par Jérusalem. « ... L'itinéraire sacré de la Terre Sainte : dès le IVe siècle, il est avéré que des pèlerins, profitant de la paix et de la sérénité relatives dont jouit encore l'Empire romain à l'intérieur de ses frontières, vont d'Occident vénérer le tombeau du Christ. Un document infiniment précieux, ancêtre de tous les guides de pèlerinage, retrace leurs étapes de Bordeaux jusqu'à Jérusalem... Les indications numériques et topographiques le cèdent alors à des descriptions plus vivantes et alertes qui, en quelques mots, caractérisent et campent chacun des sites consacrés que le pèlerin est appelé à traverser ou à fréquenter : qu'il s'agisse des souvenirs bibliques tels que le puits de Jacob ou les piscines rituelles d'Israël, ou des témoins de la vie du Christ, de Bethléem au Jourdain, au mont Thabor et à Jérusalem ». Six siècles plus tard, quand un reflux de l'histoire, l'invasion des Turcs seldjoucides, viendra couper la route du pèlerinage,

5. Cf. *Hébr.*, 2, 14-18 ; *Jean*, 1, 14 ; *Ph.*, 2, 6-7 ; *Ps* 85 (Vg 84), 12-13 ; ce dernier texte revient comme un refrain dans la liturgie de l'Avent.

la nostalgie de celui-ci jouera comme un moteur des Croisades. « Cet extraordinaire élan, dont l'inspiration religieuse ne doit pas être minimisée, quelles que puissent être les arrière-pensées qui l'accompagnent..., ce frisson prodigieux qui secoue, toutes races mêlées, la chrétienté d'Occident et la jette sur l'immense aventure, laissent toucher du doigt l'attachement quasi physique du chrétien du haut Moyen Age pour la terre natale de son Dieu, l'insoutenable souffrance qui le tenaille de la savoir profanée par l'infidèle »[6].

Sanguis martyrum

Mais n'y a-t-il pas là reconstruction arbitraire démentie par les faits ? Car le pèlerinage ne s'adresse pas qu'à la Terre sainte : si celui de Jérusalem tient la première place, il existe une foule d'autres sanctuaires qui attirent les chrétiens. Le Christ, comme chacun sait, n'a jamais vécu à Rome, à Saint-Jacques de Compostelle ni à Chartres ou au Puy. Les saints paraissent bien avoir plus de part que le Seigneur en cette dévotion des fidèles : « Ce croyant (du Moyen Age)... a besoin de signes sensibles pour entretenir et accroître sa foi. L'originalité, si l'on ose dire, du christianisme, est de multiplier ces supports ; son levain historique est le sang des martyrs, généreusement versé à l'exemple du Christ dans les grandes persécutions »[7]. Sans trop de témérité, on peut imaginer le scepticisme de certains à la lecture de cette phrase : cette multiplication de signes, de supports sensibles de la foi, est-ce originalité du christianisme, et non pas, plutôt, du catholicisme romain tel qu'il se forge alors ? Et ne serait-ce pas, de sa part, compromission avec des besoins fort suspects de la vieille religiosité païenne ?

Eh bien ! nous n'en sommes pas sûrs : c'est le moins que l'on puisse dire. Plus précisément, nous demandons que l'on situe attentivement cette vénération des saints par rapport à la dévotion au Christ : le pèlerinage à Rome, à Compostelle, au Puy, par rapport à celui de Jérusalem.

---

6. Pages 11-12.
7. Page 12.

Expliquons-nous. Que le pèlerin de Terre Sainte vénère au passage le puits de Jacob (même si le Seigneur ne s'était pas, un jour, assis fatigué sur sa margelle), qu'il visite la tombe des patriarches à Hébron, nous n'en sommes pas choqués, car l'hommage ainsi rendu aux pères se résout finalement en l'honneur dû à ce Jésus, « issu d'eux selon la chair »[8]. Visiter les lieux où se conserve le souvenir de tel haut fait de Dieu dans l'histoire du salut, c'est finalement aller à Jésus vers lequel sont tendues toutes les alliances antérieures, comme autant d'étapes et de préparations. Mais les saints du Nouveau Testament ? Une phrase ici donne à penser : « Dès les plus lointaines origines, commence en effet à se dessiner la future organisation ecclésiale, dont il n'est pas exagéré de reconnaître qu'elle est fondée sur les reliques des saints tombeaux ». Ceux d'abord des fondateurs d'églises, en tête desquels viennent les tombes des deux princes des Apôtres, à Rome : Pierre au Vatican, Paul sur la route d'Ostie. Est-ce un hasard si, avec le Calvaire de Jérusalem, ces lieux sont enchâssés dans de grandes et magnifiques églises, pratiquement dès la conversion de Constantin et de l'Empire à la foi du Christ ? En effet, « les chrétientés puisent leur réconfort dans le sentiment très profond de l'apostolicité, par laquelle elles se relient, évêques et prêtres en tête, au collège des Douze, le rite perpétué jusqu'à nos jours de l'imposition des mains (lors de l'ordination) scellant la chaîne ininterrompue »[9]. On sait la très vive conscience que, dès le début, les églises locales ont eu de la succession apostolique de leurs évêques : que l'on songe par exemple aux listes citées par un saint Irénée de Lyon dans son grand ouvrage *Contre les hérésies*, à la fin du IIe siècle[10]. D'où cette floraison de légendes qui font émigrer dans notre pays, pour y fonder ses divers évêchés, un nombre impressionnant de disciples du Christ ; sous sa naïveté aujourd'hui évidente, cet exode massif n'est pas dénué de sens profond.

---

8. Cf. *Rom.*, 1, 3 ; 9, 5.
9. Pages 12 et 15.
10. Irénée de Lyon, *Contre les Hérésies*, liv. III, 3, 1-4 ; éd. F. Sagnard, « Sources chrétiennes » 34, Paris, 1952, p. 100-115.

A côté des successeurs des Apôtres, ces gens auxquels il a été dit : « Qui vous écoute M'écoute »[11], il y a d'autres disciples en lesquels le Christ revit d'une manière toute spéciale : ce sont les martyrs. C'est là une des perceptions les plus primitives et les plus assurées de la foi chrétienne : est vraiment disciple du Christ, « chrétien », celui qui a la grâce de le suivre jusqu'au bout en imitant « son beau témoignage, rendu devant Ponce-Pilate »[12]. Au fond, de martyr, il n'y en a finalement qu'un seul, celui que l'*Apocalypse* appelle « le témoin fidèle »[13] : Jésus ; et c'est lui qui continue de vivre son mystère en ceux des siens affrontés, de la part des pécheurs, aux mêmes souffrances et contradictions que lui[14]. Ainsi, vénérer l'apôtre, le martyr, ou, un peu plus tardivement, tout fidèle qui aura saintement, par toute sa vie, « confessé » le Seigneur, c'est toujours finalement vénérer Jésus-Christ : en lui-même, ou en ses membres.

Cette très authentique intuition de la foi a été vécue par nos ancêtres avec un réalisme dont la vigoureuse ingénuité surprend les esprits plus raffinés, voire compliqués, que nous sommes devenus. D'autant que ce sens dru de l'Incarnation et du Corps mystique qui nourrit, par exemple, le culte des reliques, n'allait pas sans manifestation curieuse ni abus ! « A tout prix les églises cherchent à se procurer ces trésors, à en accroître le lot. Certains audacieux, en des équipées rapportées complaisamment par les chroniques, n'hésitent pas à les dérober pour en enrichir leur ville ou leur monastère. Tel est, par exemple, le cas des reliques de sainte Foy, volées par un moine de Conques et transportées par lui d'Agen jusqu'à l'abbaye rouergate, qui en sait aussitôt exploiter le profit.

---

11. *Luc*, 10, 16.

12. *1 Tim.*, 6, 13; cf. aussi: saint Ignace d'Antioche aux Romains (V, 3) : « C'est maintenant que je commence à être un disciple », en: IGNACE D'ANTIOCHE, *Lettres*, éd. P. Th. CAMELOT, « Sources chrétiennes », 10, 2me éd., Paris, 1951, p. 132-133 ; *Lettre des chrétiens de Lyon*, dans EUSÈBE DE CÉSARÉE, *Histoire ecclésiastique* V, II, 2-4, éd. G. BARDY, « Sources chrétiennes » 41, Paris, 1955, p. 23-24.

13. *Apoc.*, 1, 5.

14. *Hébr.*, 12, 1 ss, en particulier : 12, 3.

Celles de sainte Marie-Madeleine avaient été notoirement enfouies dans une crypte de Saint-Maximin de Provence, tout près de la « Baume » où la pécheresse repentie avait terminé ses jours, et la tradition s'en conservait en Provence. Cependant, l'abbaye de Vézelay, profitant de la nuit qui obscurcit l'histoire de Saint-Maximin à partir du VIIIe siècle, revendique avec assurance cet inestimable dépôt, et accrédite pour l'expliquer la version d'un transfert des reliques opéré, sur l'ordre du fameux Girard de Roussillon, par le moine vézelien Badilon, à la fin du IXe siècle... Deux pèlerins de la France du Nord volent à Palerme les reliques de la jeune martyre Christine et les rapportent en leur pays, où l'un d'eux, à l'article de la mort, confesse son pieux forfait, qui devient l'origine d'un culte local ». Comme bien l'on pense, « ces aventures cocasses, sinon scandaleuses parfois et fort peu édifiantes, engendrent des contestations et des chicanes interminables... Au vrai, l'écartèlement et le dépeçage, amiable ou frauduleux, auxquels sont soumises les dépouilles des saints, afin d'en mieux répartir les reliques, accréditent sans gêne les versions les plus contradictoires, et la conscience des pèlerins n'est, à ce propos, tourmentée d'aucun scrupule »[15].

Ce pittoresque drôlatique, trace pour nous des lourdeurs et faiblesses inhérentes à l'homme, peut bien nous amuser quelques instants ; il ne doit pas nous faire perdre de vue l'inspiration radicale de ces faits sociaux si intimement liés : culte des reliques et pèlerinages. Ces derniers, motivés par la visite d'un sanctuaire particulièrement insigne par les saints corps conservés là, sont parsemés tout au long de leur itinéraire, comme d'autant d'étapes, de haltes auprès d'églises abritant de moins illustres restes[16]. Or, ce qui sous-tend toutes ces manifestations de piété et s'y exprime, c'est finalement la foi au Dieu fait homme, à la réalité de cette condition humaine du Christ qui a contribué à faire de lui « le premier-né d'une multitude de frères »[17].

---

15. Pages 16-17.
16. Voir p. 114-116.
17. *Rom.*, 8, 29.

Du pèlerinage comme état d'âme

C'est de haut dans l'histoire de la chrétienté que vient le puissant élan qui, à travers bien des vicissitudes dues aux hasards des événements, va enfin exploser dès le haut Moyen Age pour se maintenir durant toute la durée de celui-ci. Observons-le à ce moment pour tâcher de cerner l'énergie spirituelle qui le suscite : « Combien, certes, cette religion reste encore primaire et formaliste ! Le Franc du XI[e] siècle, avec la fierté de sa race, en garde aussi l'empreinte barbare, et ses contrastes véhéments ; ... sa foi, traversée d'élans sauvages, demeure inquiète, peuplée de forces mauvaises à qui les théologiens ne donnent qu'un nom : celui de l'ennemi exécrable du genre humain, vaincu par le Nouvel Adam, mais virulent toujours. Partout présent, opiniâtre en ses embûches, le démon doit être forcé par des exorcismes. Il multiplie les crimes ici-bas, inspire les passions, la violence et le sang. Les repentirs, en ces âmes frustes, sont à la mesure des fautes ; le pécheur se donne à lui-même, ou réclame d'énormes pénitences, dont les confesseurs et prédicateurs sont prodigues. Parmi elles, tout naturellement, figure le pèlerinage où chacun sait bien qu'il va risquer sa vie : acte de foi qui tout de même n'est ni tellement banal, ni dénué de mérite et de désintéressement ».

L'homme médiéval, ou plus exactement l'homme roman, se caractérise donc par une forte émotivité : « Disposition à s'émouvoir, faculté de changer brusquement d'attitude..., sautes d'humeur, revirements soudains..., un comportement impulsif et violent » (Paul Rousset). « Vivant au contact de la nature, l'homme roman participe étroitement de ses drames et de ses inquiétudes, il y aiguise sa propre sensibilité. Cette familiarité est développée encore par un nomadisme hérité des proches ascendances barbares, et qui, chez certains, « représentait un besoin profond ». « Guerriers, pèlerins, marchands, jongleurs, clercs se déplaçaient constamment, franchissant des distances parfois considérables ».

Autant il serait injuste de réduire toute la riche et ardente vie de foi médiévale à ces prédispositions naturelles de l'hom-

me du temps comme à son unique cause, autant il serait faux de ne pas tenir compte du terrain ainsi préparé aux grands phénomènes religieux : pèlerinages, croisades. « Entraîneurs d'hommes, les saints... provoquent des conversions et des vœux que leur propre flamme allume alentour, déclenchent des mouvements de foule extraordinaires, où des communautés entières pleurent et gémissent ; ainsi en fut-il à Clermont, quand le pape Urbain II entraîna l'assistance aux larmes en pleurant sur la Terre Sainte. Ces élans décuplent la ferveur des manifestations collectives, qui est l'une des constantes du pèlerinage médiéval, avec ses rassemblements considérables qui nécessitent des églises très vastes ; le pèlerin, son vœu accompli, purge sa solitude en se mêlant à la foule et en priant avec elle, dans les chants et les cris »[18].

Mais il ne faut pas en rester aux trop vagues généralités : essayons de saisir sur le vif, à travers témoignages et confidences du temps, quels sentiments pouvaient bien habiter le cœur du pèlerin, «(cette) incarnation typique de l'homme que Dieu déracine et secoue pour le jeter à Lui dans l'épuisement de la longue course ». Car « ce vagabond qui chemine en sa robe de bure usée de toutes ronces et des ardeurs du soleil, maculée des boues du chemin, pourrie des eaux ruisselantes, tel qu'il traverse inchangé, comme un autre juif errant, toute la durée des siècles du Moyen Age, il faut, pour mieux l'observer, le saisir dans la réalisation quotidienne de son engagement, depuis l'éclosion du vœu jusqu'aux matins radieux du terme accompli ».

N'allons pas tout d'abord rabaisser trop facilement les motivations profondes d'une telle aventure : « Si le mouvement des pèlerinages médiévaux a vraiment pris l'ampleur, l'intensité, le caractère que tant de textes et de monuments suggèrent, s'il a réellement constitué, dans ses prémices et dans sa fin, l'un des éléments fondamentaux de la psychologie sociale et populaire, c'est bien que ses causes furent tout autres qu'accidentelles ». Lubie soudaine, incapacité de rester en place, satisfac-

---

18. Pages 23-25.

tion d'intérêts purement matériels ? Ce sont bien minces explications. « Inscrit au fond de pareils actes, c'est l'esprit de pénitence, bien plus que d'aventure tonique ou d'exutoire au débordement de vitalité, qui anime les grands engagements et en promeut la réalisation. Quelques-uns y subordonnent toute leur existence. Aux temps carolingiens déjà, saint Géraud d'Aurillac se rendait « très fréquemment » à Rome, selon son biographe saint Odon (abbé de Cluny) qui, lui-même, fit à plusieurs reprises le pèlerinage, en plein péril sarrasin. Durant la première moitié du XIe siècle, Guillaume le Grand, duc d'Aquitaine, visite pour sa part chaque année la Ville de Pierre ; si ce long parcours ne lui est pas possible, il se contente de Saint-Jacques... Les confesseurs, on l'a dit, enjoignent volontiers un pèlerinage en guise de pénitence sacramentelle, escomptant des périls de la route, des joies du matin et des fatigues vespérales, la décantation où une âme s'éprouve, puis s'apaise et s'ouvre à Dieu qui ne parle que dans le silence de l'abandon humain... L'arrière-pensée d'aventure routière, de vagabondage, de curiosité humaine, voire de simple rapine, ne résiste pas au harassement quotidien, et il est bien probable que les pèlerins partis sur ce programme ont dévié ou renoncé avant d'atteindre le terme. Dès le second matin, le vrai pèlerin, même grevé du fardeau des ambitions humaines, se réveille un autre homme, et chaque heure qui passe l'enfonce singulièrement au désert. S'il nourrit en chemin quelque arrière-pensée ou calcul, ce sont ceux qu'au cas où les fatigues de la route viendraient à le terrasser et qu'il mourût pérégrin, aux lisières d'un champ ou devant la porte d'une église inconnue, son âme d'emblée accéderait au séjour de Lumière que toute sa foi lui avait commandé d'atteindre ; dans l'éblouissement du dernier soir, à l'heure définitive, Notre-Dame et les Apôtres tant invoqués sur le chemin de détresse l'accueilleraient doucement aux parvis éternels »[19]. Un scepticisme trop systématique, ne l'oublions pas, peut autant induire en erreur que la crédulité, dont il pourrait, d'ailleurs, n'être qu'une forme détournée.

---

19. Pages 27-29.

Profil de la route

« Paulmier ou pèlerin de Terre Sainte (du nom des palmes qu'on s'en allait cueillir à Jéricho), romée ou romieux, soit pèlerin de Rome, jacquot, jacquet ou jacquaire, qui est celui de Compostelle, voici donc le futur vagabond assuré en son vœu et prêt à la route, déjà retranché des siens par l'élection volontaire. Le terme de *peregrinus,* qui le désigne, spécifie bien sa condition nouvelle. En latin classique, c'est à l'étranger qu'il s'applique, à l'homme ou à l'hôte en voyage, et qui n'a pas droit de cité... Le pèlerin a prévu le costume qui le consacrera, tel que l'iconographie médiévale en conserve plusieurs exemples ». Ainsi « deux croix routières, qui balisent l'itinéraire du Puy à Compostelle et datent de la fin du Moyen Age, montrent au pied de la croix le pèlerin debout, avec son harnachement complet d'alors... Le pieux chemineau y porte une tunique courte, serrée à la taille et arrêtée au-dessus du genou, sur laquelle il a jeté la longue cape (la « pèlerine »), largement ouverte par devant ; il a le bourdon à la main, l'écharpe (escharpe : une besace) en bandoulière. L'investiture de ces deux objets spécifiques donne lieu à une cérémonie intime, présidée par un clerc, et qui les consacre. « C'est l'abbé de Cheminon, écrit Joinville partant en pèlerinage, (qui) me donna m'escharpe et mon bourdon »... Quand se lève enfin le jour solennel du départ, le pèlerin s'arrache de ses proches, visite l'église de la paroisse, recommande à Dieu et aux saints tutélaires famille et intérêts. Certains, pour accroître leurs bonnes dispositions et les grâces de la route, confient ces intentions à quelques sanctuaires privilégiés de leur terroir. « Je me partis de Joinville, écrit toujours le bon sénéchal confident de saint Louis, à pied, deschaux et en langes ; et ainsi allai à Blécourt et à Saint-Urbain et autres corps saints qui là sont ». Le *Guide du pèlerin de Saint-Jacques* assigne au départ de chacune des quatre routes un sanctuaire de pèlerinage fameux, Saint-Martin de Tours, Vézelay, Le Puy ou Saint-Gilles, qui s'offre à la fois comme la première étape proprement dite et comme le point de rassemblement ou s'agrégeront les caravanes collectives.

Beaucoup de pèlerins, en effet, appréhendent à bon droit les périls d'un chemin solitaire ; ... ils redoutent, bien sûr, l'attaque des brigands et pillards qui hantent les défilés et, sans le moindre égard pour les pieux mobiles, détroussent, frappent et assassinent. Mais, tout autant peut-être, ils craignent le danger plus insidieux et constant d'une solitude morale éprouvante, qui décourage les énergies, aggrave la fatigue lancinante, incline à l'abandon ou, qui pis est, au blasphème de la révolte contre ce Dieu implacable qui leur inflige tant de labeurs. A plusieurs..., la route paraît moins longue ; on s'entretient, on plaisante, on s'esclaffe ensemble. Le pèlerin médiéval n'a rien du dévot larmoyant ou confit. C'est un gaillard, qui ne redoute ni les jurons sonores ni les grasses plaisanteries, plonge dans les étangs et les ruisseaux en des bains qui ne sont pas uniquement gestes rituels... La légende a trop volontiers paré ces cheminements de couleurs agrestes et folkloriques. Seuls, les familiers des longues randonnées peuvent réellement concevoir le poids et le dégoût de cette malpropreté graisseuse qui poisse les mains et résiste comme une gangue à tout nettoyage, de la sueur qui colle les vêtements à la peau, de l'odeur fétide et âcre qui émane des pauvres vêtements fripés, souillés et sordides du long usage. Le pèlerin, dans sa robe de bure tôt lavée, dégoûtante, se sent de jour en jour plus retranché de ce monde où il lui faut s'enfoncer.

Et l'acceptation médiévale du terme « *peregrinus* » rejoint ici le sens premier d'étranger, qui l'explique : ce vagabond, nulle part, ne sera plus chez lui. Son manteau, sans doute, et ses insignes lui épargneront les mépris trop ostensibles. Il se trouvera des hôtes francs et généreux pour l'accueillir d'un sourire, soigner, le soir venu, ses pieds enflés et douloureux, à l'exemple du Maître, réconforter son hébétude par l'une de ces attentions discrètes dont le souvenir, longtemps, assiégera sa mémoire. Mais rien n'empêchera l'intraduisible détresse de son dépaysement d'homme faible et livré à l'inconnu. Passé certaine marge de fatigue, la prière elle-même n'est plus que balbutiement informe, au-delà duquel n'existe que le vide d'un harassement total sans pensée ni recours ; le vaga-

bond ne sait plus pourquoi il marche, en vient à maudire son vœu, à s'affaler comme un homme ivre sur la pierre dure du chemin. Et c'est au suprême degré de cette faiblesse que Dieu, enfin, parlera »[20].

Spiritualité de la route

« Ainsi se forge une spiritualité routière véritable, faite à la fois de dénuement et de résignation, d'indifférence aux aléas du chemin, où le pèlerin cherche et retrouve l'itinéraire sacré de la Voie douloureuse et le portement de la Croix ; de solidarité aussi, qui associe au même fardeau et aux mêmes besoins tous les routiers des horizons sans mesure. Cette ascèse se fortifie des méditations que scande le pas de marche, et, plus encore, du sacrement de l'autel dont le pèlerin participe en plénitude : « Bois et mange, car longue est la route qu'il te reste à parcourir ! » (*1 Rois*, 19, 7). A un degré moins haut, mille incidences nouvelles, jour par jour, la viennent alimenter : quelque hasard, une éclaircie dans le ciel, la rencontre d'un passant jovial, un chant d'alouette, un son de cloche au loin raniment le courage pantelant. Alors, l'homme cassé se redresse, les plus valides autour de lui l'empoignent, le soutiennent, le réconfortent et l'on réentonnera bientôt le vieux cantique immémorial, dont le rythme si magnifiquement s'accorde au pas : *E ultreia* — et outre, *E sus eia* — et sus, *Deus äia nos* — Dieu nous aide ! »[21].

Le pèlerinage, fait économique et social

Encore que notre propos soit surtout d'essayer de ressaisir l'esprit, l'âme de ce phénomène typique de la civilisation médiévale, nous ne saurions totalement passer sous silence les retentissements si profonds qu'il a eus au plan le plus matériel. Car, comme toujours, cette âme s'est suscité un corps qu'elle n'a cessé de vivifier.

Le corps de l'âme pérégrinante du Moyen Age, c'est tout d'abord de la terre et des pierres : terre et cailloux de ces

20. Pages 41-45.
21. Page 47.

chemins battus par les pas de tant et tant de pèlerins, routes spécialisées comme ce « camino francès » de Compostelle dont on peut reconstituer les diverses branches ; pierres de ces ponts, de ces « montjoies » : cairns au sommet des cols, qui balisent nécessairement les longues routes ; pierres enfin de ces hospices, de ces sanctuaires qui vont de l'humble chapelle à la grandiose « église de pèlerinage » dont le plan s'ébauche à travers les recherches des architectes romans, puis gothiques.

La voirie médiévale

« Il serait hasardeux, comme on l'a tenté parfois, de calquer trop strictement les itinéraires de pèlerinage sur le réseau routier romain, tel qu'on le sait utilisé encore au Moyen Age, en dépit d'un entretien souvent défectueux. Les fonctions stratégiques et commerciales de la grande desserte impériale n'avaient pas à s'encombrer des menues préoccupations quotidiennes de ravitaillement, de gîte et d'humble oraison dans le recoin des églises, qui sont celles du pèlerinage. La route romaine cingle droit à travers les déserts, les champs et les forêts... Le pèlerin, lui, n'a que faire de ces grandes chaussées, d'ailleurs ravinées, creusées d'ornières où le pied trébuche, et dont les recharges empiriques aggravent encore l'incommodité ; il chemine petitement de paroisse en paroisse, appréhendant les longues solitudes propices à l'embuscade, et saluant avec un soulagement de tout l'être les frères qu'il rencontre, paysan au labeur, marchand colportant sa pacotille, ou bien le clocher qui brille dans la splendeur d'un matin, la porte du monastère qu'il sait ouverte à sa peine : besoins éternels d'une humanité pauvre et errante, avide d'aumônes et du moindre geste hospitalier ».

S'il est malaisé de retracer avec précision le réseau routier dont disposait chaque époque du Moyen Age, surtout si, des grandes percées, l'on veut descendre aux plus humbles chemins, le patient examen des chartes finit par laisser deviner « une desserte beaucoup plus étendue qu'on ne le pourrait supposer, un quadrillage serré et surprenant de *viae publicae*, dont beaucoup ne devaient guère être que des chemins de

terre... Les âges durent en compléter la trame au hasard des besoins »[22].

Et puis, sur le terrain, surtout en zones montagneuses, on retrouve, de nos jours encore, l'humble chemin. Ainsi, « entre Le Puy et le prieuré de Monistrol d'Allier, qui relevait de la grande abbaye livradoise de La Chaise-Dieu, et fut tête d'étape sur le chemin de Conques et de Compostelle, l'itinéraire médiéval est parfaitement connu par des textes explicites, et se laisse encore repérer en maint endroit. Du seuil stratégique de Montbonnet, à quelque trois lieues et demie au sud-ouest de la ville sainte, il délaisse brusquement la route moderne et ses contours savants, cingle droit sur le hameau du Chier, écart bien déchu aujourd'hui, mais dont la topographie dilatée, la place centrale trop vaste pour ses usages actuels, l'échelonnement des maisons le long des chemins en étoile, disent assez l'ancienne fonction de carrefour. De là jusqu'au nid d'aigle de Saint-Privat, où relayaient pareillement les jacquaires, l'évolution et le façonnement du trafic routier sur la permanence d'un axe séculaire s'inscrivent au sol en lignes très lisibles. A flanc de côte, la route d'aujourd'hui épouse les moindres inflexions de la topographie, contourne avec soin les gorges entaillées par le torrent du Rouchoux. En contrebas, la « vieille route », chemin charretier toujours bien entretenu, descend parallèlement jusqu'au hameau du Villard, puis rejoint la précédente au moulin de Saint-Privat. A gauche enfin de cette desserte, le chemin primitif, bordé de murets, solide et de ferme ossature, suit quelque temps la crête, puis va se perdre dans les bois et les taillis bordant le Rouchoux. Il est à présumer, sans trop de risque, que ce tracé oublié allait se raccorder ensuite à la voie romaine grimpant, de Monistrol, jusqu'au plateau de Beyssac et à la voie Regordane, qui reliait Clermont au Puy.

Aux abords du château d'Esplantas, la succession et la juxtaposition des trois voies sont plus apparentes encore. Cette forteresse à la silhouette imposante commande le bassin de Saugues et la route que, par le prieuré de Chanaleilles et

22. Pages 51-52.

le col de Saint-Roch, les jacquaires avaient à remonter pour traverser le môle de la Margeride... La chaussée moderne aborde avec précaution ce lieu épique, en cernant par la gauche un vallonnement secondaire ; dès que s'amorce la montée, une même route charretière s'en détache à droite. Carrossable et bien empierrée, elle répudie ces longs virages, rejoint la première à l'entrée du chef-lieu. A l'extrême-droite enfin, le « raccourci », qui n'est autre, selon l'apparence, que le vieux chemin médiéval, tout bossué, mais vaillant et chargé de galops sonores et de pas oubliés, gravit au plus court le tertre féodal, et aboutit à l'enceinte du château »[23].

Il faut saluer aussi au passage ces vieux ponts vénérables, survivants dont les pierres gardent le souvenir de tant et tant de pèlerins qui les franchirent : le fameux pont d'Avignon, celui de Valentré à Cahors, ceux d'Estaing, d'Orthez — tant d'autres, que nos modernes nationales ne dédaignent pas le cas échéant, comme celui de Pont-Saint-Esprit. Plus humbles témoins, voici les « montjoies » — sorte de balises de pierres brutes —, les vieilles croix des chemins, les chapelles et oratoires. Mais faisons une mention spéciale de ces hospices qui s'offrent charitablement aux pauvres pèlerins aux sites les plus sauvages du parcours : cols des Alpes ou des Pyrénées, solitudes plus farouches du Massif central. Ainsi cet hospice d'Aubrac, dont la fondation « plus vraie que toute Légende Dorée..., prend ici figure de symbole. Quand, parmi la cohorte de tant d'ascètes et d'ermites du XIIe siècle, assoiffés des sources solitaires, le vicomte de Flandre Adalard, pèlerin de Compostelle touché par la grâce, revient enfouir délibérément sa vie au carrefour le plus âpre, venteux, immense et désolé de l'itinéraire principal du Puy à Saint-Jacques, sur ces landes de granit où galopent en permanence d'étranges furies et que hantent les sortilèges des âges, c'est au réconfort immédiat des pèlerins ses frères et ses suivants que, sans doute, il songe en premier, pour tâcher d'épargner à autrui ce qu'il lui a fallu lui-même endurer. Mais, tout autant, ce

23. Pages 52-53. Lire également les ch. 5 (La route de Saint-Jacques) et 7 (Routes d'Espagne et de France).

pèlerin total, accompli à mi-chemin de sa route, implante la voix de l'Eternel au Sinaï de l'Exode, sur ce « séjour de l'horreur et des vastes solitudes » (*Deut.*, 32, 10), où, pour six siècles, la cloche qui rameute les égarés saura jubiler pour Dieu, chanter pour le peuple des clercs et mettre les démons en fuite ; où, dans la splendeur fauve des étés, elle résonne encore aujourd'hui sur l'étendue sans oiseaux. Le signe du désert ne put manquer de toucher et, paradoxalement, rafraîchir ceux qui, après lui, s'élanceraient sur la dure route, comme, sur ces horizons dilatés, il persiste inexplicablement à venir consoler et grandir ceux qui le cherchent d'un cœur libre »[24].

Ceci pour l'aspect mystique, qui n'est pas vaine fantasmagorie. Mais il ne saurait faire oublier le côté plus réaliste de ces établissements. Tel, de plus grande importance, devient une puissance qui rayonne, par tout un réseau de filiales, sur les plaines voisines, assure charitablement le gîte bien avant que ne se profile à l'horizon le mauvais passage auquel a remédié sa construction. Mais en même temps il draine vers lui le flot des pèlerins, concurrence et finit par supplanter une fondation rivale ; ainsi en alla-t-il de celle de Roncevaux, dont les chanoines portent de rudes coups à la prospérité de leurs confrères de Sainte-Christine des Ports d'Aspe[25]. Cependant que se fondent des ordres hospitaliers pour la desserte de ces lieux[26].

Pèlerinages, sociologie et histoire

Chemins et ponts, cols et hospices ; chapelles, vastes églises, et les colonnes de ces patientes fourmis, les pèlerins, allant, venant, serpentant sur ces longs chemins. On devine, et on l'a assez laissé pressentir, quelles incidences un si vaste mouvement, si continu, a pu avoir sur les relations sociales et économiques du temps. On le voit même, ici ou là, peser sur la grande histoire — si tant est qu'on puisse en séparer

24. Pages 30-31.
25. Pages 69-75.
26. Pages 81 ss.

l'humble vie quotidienne de tout un peuple. Mais, sacrifiant à la distinction habituelle, citons au moins le déclenchement des Croisades, dont un des motifs les plus dominants fut de rendre à nouveau accessibles Jérusalem et la Terre Sainte à la piété des dévots pèlerins. Très particulièrement intéressant aussi s'avère le cas de Compostelle.

La légende même de l'invention du saint corps unit étroitement la présence de l'apôtre en ce coin de Galice et la reconquête qui, dès l'effondrement de la monarchie wisigothique, puis de plus en plus au fil des siècles, avec des hauts et des bas, patiemment, chemine. « Premier du collège des Douze, Jacques le Boarnerge a subi la décapitation par ordre du roi Hérode. Les *Actes des Apôtres* se taisent ici, mais l'on sait bien, en chrétienté médiévale, que les disciples du fils de Zébédée, au nombre de sept, ont embarqué ses précieux restes dans une barque qui, voguant à travers la Méditerranée, a franchi les colonnes d'Hercule, longé l'ultime côte d'Occident, et abordé enfin au point extrême, sous le promontoire où la terre finit. Là précisément, saint Jacques de son vivant avait autrefois débarqué pour évangéliser l'Espagne qui avait toute sa sollicitude. Et l'on enfouit son corps à quelque distance de la côte. O merveille ! la paix de l'oubli s'étend sur le tombeau, parce que les temps n'étaient pas venus pour la terre hispanique que souillent les marées d'invasions. A peine si une hymne mozarabe célèbre ce haut souvenir qui s'attarde, comme une brume, sur le sol sanglant.

Mais voici que, résistant à tous les assauts, la chrétienté s'incruste à ces rivages. Alors, en récompense, Dieu parle. Quand s'ouvre le IX[e] siècle tout frémissant du fracas des expéditions franques, là-bas, sur le plateau désert de l'extrême Galice, une étoile nouvelle s'est levée ; et l'on assure qu'aucune bête de labour n'a osé fouler ces champs... Et le saint ermite Pélage apprend tout soudainement par une vision que Dieu s'apprête à révéler la sépulture de Son Apôtre ».

Vers le même temps, le Roi don Ramire voit saint Jacques « lui apparaître en songe... entre deux phases de la bataille mémorable de Clavijo, pour lui promettre la victoire.

Il fut, le lendemain, avec les guerriers chrétiens, qui le virent, monté sur un destrier éblouissant, fantastique et géant au-dessus de leurs têtes, encourager leur combat, et semer la déroute parmi les païens (844). La chaude vision du « Matamore » accompagne désormais et anime la geste espagnole ». Désormais, « pour les princes et les pays chrétiens d'Espagne..., le « chemin de Saint-Jacques », cette trouvaille géniale qui répond sur la terre à la nébuleuse inscrite de toute éternité dans la profondeur du firmament, est l'artère de vie par où les hommes et les échanges déferlent en vagues pressées. Il soutient comme une voie sacrée l'urgence nationale qu'une tâche primordiale accapare ; asseoir contre l'Islam, et avancer coûte que coûte le boulevard de la Chrétienté. Le pèlerin sait que, pour assurer sa route, des guerriers veillent aux créneaux des forteresses d'Aragon, de Navarre et de Castille, et refoulent le Sarrasin. Saint Jacques en personne conduit leur bras »[27]. On ne saurait mieux exprimer l'inextricable mélange d'ardeur mystique et d'intérêt politique, de détachement de ce monde et de récupération de la terre qui soutient le pèlerinage de Compostelle. Un temps, il se présente un peu comme l'âme dont la reconquête serait le corps. Il n'est pas étonnant dès lors de voir le souci que prennent du saint lieu les rois du Nord. Pas davantage ne sera-t-on surpris de voir la circulation des pèlerins exprimer sensiblement les liens profonds qui s'établissent entre chaque versant des Pyrénées et même la plus lointaine Bourgogne, d'où Cluny rayonne, qui a partie si liée, même si la grande abbaye n'a pas « fait » le pèlerinage de Saint Jacques, avec celui-ci, et avec les rois castillans ses protecteurs[28].

En guise de conclusion

Au moment de clore ce vagabondage à travers les pages délectables où revivent pour nous paysages et gens de jadis, la plume hésite entre plusieurs évocations qui serait chacune un digne « bouquet spirituel » de cette manière de pèlerinage que nous venons de faire.

---

27. Pages 105 ss.
28. Ch. 6, p. 121-134.

On aimerait évoquer l'enchantement de beauté, poésie et architecture, qu'a inspiré le pèlerinage médiéval. A défaut même d'une présentation sommaire de cette « théorie épique : les églises et routes de pèlerinage », ou de ces filiations de sanctuaires dont les amples absides s'expliquent par les nécessités du culte des corps saints qui y dorment, n'accordant qu'un rapide souvenir à ces chemins le long desquels naquirent épopées des chansons de gestes et prestiges de l'art roman[29], on évoquera l'instant où le pèlerin, enfin, franchit le seuil du sanctuaire tant désiré : notre homme, de goût instinctif, « se repaît, yeux écarquillés, tous sens tendus, de la splendeur du vaisseau qui l'accueille, des lumières étincelantes, des châsses et orfèvreries, des tentures chamarrées, de la couleur vive qui l'absorbe et le fascine ». Et déjà, au-delà des splendeurs visibles, se dévoilent aux yeux du cœur d'autres lumières : « De leurs yeux écarquillés par l'émerveillement, ils contemplent ce qu'aucun homme vivant n'a vu en plénitude et que la mort seule lui dévoile au soir de la dernière course : Sion, la ville sainte qui sera leur part et leur récompense, frémissante d'accents formidables, tabernacle de Dieu !... Alors le pèlerin de la route, prosterné sur les dalles qu'ont usées tant de marches et de genoux fléchis, ose mêler enfin sa pauvre voix aux chœurs innombrables des anges, des apôtres et des saints surgis des châsses d'or, pour chanter à jamais la gloire de l'Agneau »[30].

Marie-Bruno CARRA DE VAUX SAINT-CYR, o. p.

---

29. Ch. 8 et 9, p. 147-191.
30. Pages 25 et 205.

TÉMOIGNAGE D'UN PÈLERIN SOLITAIRE

Aller en pèlerinage est devenu pour moi depuis vingt-cinq ans une nécessité spirituelle. J'ai toujours éprouvé une profonde admiration pour ceux qui s'en vont indéfiniment sur les routes, de sanctuaire en sanctuaire, comme faisaient les *perpetue peregrinantes* du moyen âge, ou bien les « fous pour le Christ » de la Russie d'hier, et même peut-être encore d'aujourd'hui. C'est là une manière comme une autre, aussi noble que d'autres, de renoncer au monde, d'embrasser la pauvreté et de témoigner pour le Seigneur. Beaucoup plus modestement, j'ai pu de temps à autre entreprendre un voyage limité, parfois simple déplacement d'un ou deux jours (Paris - Liesse, Grenoble -La Salette, Québec - Sainte-Anne), parfois véritable périple s'étalant sur une semaine ou bien davantage (Poitiers - Pontmain, Lourdes - Padoue - Lorette - Rome). L'expérience que j'ai désormais acquise en de tels exercices, et que je veux considérer encore — si le Seigneur me prête vie — comme incomplète, me met dans l'obligation morale d'essayer de préciser comment je les entends et ce que, selon moi, on en peut retirer comme bienfait spirituel.

Et tout d'abord, il est évident que ce saint voyage ne doit pas être entrepris au hasard, sans motif important ni par pur caprice. Le premier de ceux que j'ai accomplis le fut en actions de grâces pour la naissance de mon fils ; celui de Paris à Chartres, en septembre 1944, pour remercier Dieu de la libération ; un autre après la guérison d'un ami en danger de mort ; le plus long le fut en 1957, pour remercier Dieu du maintien de la paix mondiale depuis la guerre de Corée, et pour implorer l'éloignement du péril atomique. Chacun de ces dépla-

cements a donc un objet déterminé, mais il est très certain qu'en même temps il constitue une occasion de chercher le « désert », c'est-à-dire une solitude favorable à prière et pénitence, une pause dans la vie active en vue de s'essayer à la vie contemplative, qui seule peut alimenter l'autre. C'est à cause de cela que je n'ai jamais envisagé le pèlerinage autrement qu'à deux conditions : être seul, être à pied.

Etre seul, parce que, dès que l'on se trouve deux ou davantage, inévitablement on cause, en tout cas la discipline de méditation et de prière est bien plus difficile à assurer, surtout sur un long trajet. Et le fait d'aller à pied rendrait, en tout état de cause, très délicat le choix d'un compagnon, à plus forte raison de plusieurs : la cadence de marche est un facteur tout à fait individuel, parfois capricieux, et il est sage de n'avoir, en une telle aventure, à gouverner que soi-même, ce qui n'est déjà pas facile.

Mais pourquoi donc mon insistance à parler de marche à pied ? Parce que, dès lors que le pèlerin emploie un moyen de transport, il diminue singulièrement son effort ; or, « on n'a rien sans peine », dit la sagesse populaire, et atteindre au sanctuaire où l'on a décidé de se rendre est une joie qui doit se laisser longuement acheter et désirer. Le pèlerinage, étant image de la vie du chrétien — c'est là rappeler une évidence, — constitue un long, lent, rude acheminement ; le concevoir en autocar ou en wagon, fût-il d'humble classe, n'est admissible que pour qui ne peut agir autrement, pour des motifs de temps ou de santé. Je ne fais ici que rappeler des vérités largement commentées à toute époque, mais non moins largement oubliées en notre temps, si l'on met à part l'admirable exception des marches d'étudiants vers Chartres. Les religions non chrétiennes ont souvent, au reste, des principes tout à fait semblables. Dans un ouvrage hindou il est écrit : « Se faire tirer par un cheval, c'est n'obtenir aucun fruit ; se faire porter par des hommes, c'est n'obtenir que la moitié du fruit ; aller à pied, c'est obtenir un fruit quadruple ».

Ainsi, posséder le silence, se maintenir dans la solitude (toute relative, hélas : les routes, de nos jours, sont fort peu-

plées et bruyantes), prier aussi longtemps ou aussi souvent qu'on le désire, notamment pour les païens rencontrés à chaque instant, et surtout, en tout cela, faire pénitence, voilà, jour après jour, pour le pèlerin, ce qui est sa manne, et l'eau jaillie de son rocher. L'un des aspects essentiels de cette pénitence, c'est le fait de rompre, pour un temps plus ou moins long, avec la vie normale, la famille, le métier, les amis, les travaux en cours ; on sait notamment qu'au retour on aura à faire face à des problèmes simplement différés, à des retards accumulés, à des tâches imprévues au moment du départ, et la seule pensée de tout cela, lorsqu'elle s'impose à certains moments de la randonnée, est comme une brûlure. Mais il est bien clair que le Seigneur a voulu pour vous cette coupure, afin de vous purifier, d'opérer en vous de manière plus impérieuse cette *conversio* qui est votre premier — et constant — devoir.

Envisager ces difficultés avant de partir pourrait vite vous décourager ; sans compter que, si le pèlerin est un peu tendre de nature, rompre les amarres du côté de la famille durant des semaines est une perspective douloureuse. Mais c'est cela précisément qui est requis de lui par son engagement. Et, que l'on en croie ici l'expérience d'un vieux chemineau, si l'on a évité la pusillanimité des hésitations initiales, on est payé au centuple, la route une fois commencée, tant la Providence a pour vous d'attentions, tant elle daigne même parfois vous accorder de grâces sensibles. Je ne pourrai jamais oublier ce jour où, à Lourdes, à la veille de partir le long d'un ruban de route qui allait se déployer sur 1 900 kilomètres, et en proie à des malaises physiques qui me faisaient vraiment mettre en doute l'aspect raisonnable du voyage (au point que j'étais sur le point de reprendre le train pour rentrer chez moi), j'entendis résonner en moi, comme un carillon joyeux, le mot qui est dans saint Paul : « Ma grâce te suffit ». Je partis le lendemain, et en trois jours toute angoisse s'évanouit.

Joie de certains départs matinaux, après un sommeil réparateur, dans la limpidité du premier jour ; joie de certains morceaux de route, sous des érables ou des marronniers bienfaisants ; joies, combien diverses, à la vue de tels spectacles

grandioses de la nature ou de l'art, que le pèlerin n'a pas cherchés et qui se présentent à point nommé pour le réconforter ; enfin, si du moins on se maintient dans l'attention pour les percevoir et les recevoir, prévenances innombrables du Père à l'égard de celui qui marche en Son nom. Sur ce dernier point j'aimerais donner quelques exemples, qui me paraissent bien éclairants : au cours de la longue marche que j'évoquais plus haut, la première charité qui me fut faite par un véhicule proposant de me charger le fut le jour de la saint Louis, patron des tertiaires franciscains ; or, l'homme qui me la fit me révéla en me quittant qu'il était tertiaire, sur quoi je répondis que je ne l'étais pas moins. Le 4 octobre suivant, jour de la fête de saint François d'Assise, ce fut un prêtre qui me fit gagner 19 kilomètres de manière analogue, alors que j'avais pris un sérieux retard. Je me souviens de journées commencées sans avoir pu assister à la messe ; au bout d'une heure ou deux, une église rencontrée au caprice de sa route, le pèlerin y entre à tout hasard et constate qu'une messe est exactement sur le point de commencer ; il fait là sa halte, communie et repart tout rasséréné, tandis que le début de sa marche avait été comme endeuillé de sa déconvenue. Hasard que tout cela, déclareront les sceptiques ; mais le pèlerin s'est senti, à chaque fois, trop directement concerné pour n'y pas voir bien autre chose.

Parmi les éléments de la confiance que son voyage lui fait éprouver, il ne faut pas non plus compter pour rien les fréquentes petites haltes, parfois d'une ou deux minutes seulement, auxquelles le convie la rencontre, sur le bord de la route, d'un oratoire, d'un calvaire, d'une tombe de partisan de la dernière guerre, du monument commémoratif d'un accident, d'une statue de Notre-Dame. Que de *Consolatrix afflictorum*, de *Posuit me desolatam*, d'*Ave regina coelorum*, ici une colonnette de l'Enfant-Jésus de Prague, là d'humbles édicules ruraux, dédiés à Thérèse de Lisieux ou Antoine de Padoue, m'auront ainsi tour à tour sollicité pour un *Ave*, une oraison jaculatoire ! Que de tombes plus ou moins anonymes mendiant un *De profundis* ! Toutes choses qu'aucun usager de la route

ne perçoit plus dès lors qu'il est sur quatre, voire deux roues. Au rythme du pas humain, et sans la hantise d'avoir à tout prix à « tenir la moyenne », on garde ainsi le contact aisément avec ceux qui ont fait avant vous le « pèlerinage de vie humaine », on réalise, bien mieux qu'on n'a jamais pu le faire, ce qu'est la communion des saints ; à vrai dire, on se sent en marche vers ce royaume des cieux qui est « déjà parmi nous ». Et cette expérience, le harcèlement de la vie quotidienne, avec ses troubles et son vacarme, ne vous permettait guère de vraiment la faire.

Ce n'est pas à dire, toutefois, que les jours du pèlerin pédestre soient toujours roses, tissus de joies surnaturelles, baignant dans une contemplation qui le fasse voler d'étape en étape. Qui voudrait faire l'ange ferait vite la bête. Il est sensible que « frère âne » (comme aimait à dire saint François) joue un rôle considérable, et qu'il faut beaucoup s'occuper de lui. Marcher sur une route de pèlerinage, c'est en vérité prier avec les pieds. Le rythme métronomique du pas régulier devient comme une respiration spirituelle : tout au moins, si le piéton veut n'être pas complètement dévoré par les soucis matériels qui dérivent de son aventure, il lui faut sans relâche essayer de les transposer de la sorte.

Soucis matériels? Les pieds, l'état des pieds, leur congestion ou leur engourdissement, les ampoules, les meurtrissures dues aux chaussures défectueuses ; le sac, le poids du sac (même si l'on en a prévu l'agencement et le contenu en réduisant au minimum les *impedimenta,* en ne choisissant que des objets légers, il pèse toujours trop), les bretelles du sac qui endolorissent telle ou telle épaule ; le soleil, l'absence d'ombrage sur la route (« pourquoi les Ponts et Chaussées font-ils disparaître tant de platanes » ?), les coups de soleil, brûlures, gerçures des lèvres qui sèchent et craquent ; la pluie, qui a tôt fait de vous transpercer, si bien garanti que vous vous croyiez ; les perpétuels changements de temps obligeant à modifier l'équipement, en l'allégeant ou le compliquant, avec des pauses imprévues qui augmentent le retard ; la circulation sur la route (pour ne pas s'allonger, on est bien obligé de prendre au moins en

partie des « nationales »), avec son vacarme, ses odeurs, la pestilence des gaz que certains poids lourds vous crachent en pleine figure ; les voitures qui venant derrière vous se doublent, vous obligeant à vous rejeter brusquement dans la contre-allée... s'il y en a une ; les marches de nuit lorsque, en fin de journée, on n'a pas atteint l'étape prévue, ou qu'on n'y a pas trouvé de gîte, marches de nuit agrémentées des phares aveuglants de toutes les voitures qui foncent en face de vous ; les difficultés pour se loger le soir, alors qu'on est fourbu et qu'on n'a qu'une idée : dormir, dormir ; certaines nuits passées, faute de mieux, sur un banc d'avenue ou dans le maquis en pleine montagne, avec la rosée pour soigner les rhumatismes ; le ridicule de l'accoutrement auquel on se trouve parfois contraint, et la saleté de la peau en fin de journée ; ... On pourrait à loisir allonger la liste. Voilà bien des petites épreuves, anodine chacune en soi, peu de chose au total si l'on songe à la misère du monde, mais qui peuvent tout de même être présentées à Jésus en même temps que la prière. Le piéton ne manquera pas de penser souvent à cela : offrir.

A côté des épreuves, les tentations. Le même mot latin désigne au reste les unes et les autres. Ces tentations souvent seront subtiles, insinuantes, fatigantes et pour cela même périlleuses. La plus fréquente est bien celle de se faire charger ; je m'explique.

L'engagement que l'on prend au départ — appelons-le, pour faire bref, le « vœu », même si juridiquement il n'en présente pas toujours le caractère — doit impliquer que, allant à pied, on ne fera jamais d'auto-stop. Que si cependant une voiture s'arrête et que ses occupants vous fassent des propositions, il n'y a pas lieu de décliner celles-ci : le faire équivaudrait d'abord à une attitude orgueilleuse, présomptueuse, et d'autre part ce serait refuser l'aumône, donc refuser de se considérer comme pauvre. Ce point est important, et nous y reviendrons, dans un instant. Ainsi donc, le pèlerin pédestre s'engagera à accepter les offres de « piéton-stop ». Dans le livre remarquable, aussi pénétré d'humour britanni-

que que de vigoureuse foi chrétienne, de John Gibbons (*Tramping to Lourdes*), tout cela est parfaitement défini.

Mais justement le témoignage de Gibbons, si sainement authentique, montre jusqu'où peut aller la pensée lancinante du « chargeur » pour celui qui ne veut pas enfreindre sa promesse. Je l'ai à mon tour éprouvée le long de centaines de kilomètres. Une voiture ralentit-elle derrière vous au moment de vous atteindre, votre cœur se met à battre, vous vous imaginez tout de suite que c'est à cause de vous, alors que c'est tout bonnement parce que son propriétaire souhaite s'informer — auprès de vous, c'est un comble — de sa propre route ! Une autre ralentit-elle *après* vous avoir dépassé ? Clignotant d'un air complice, elle s'arrête, attend que vous, avec de grands gestes, couriez après elle sur les 200 mètres qui vous séparent d'elle ; là, cela devient cornélien, car vous avez promis de ne pas demander le premier, et ses occupants n'ont pas l'idée de reculer jusqu'à vous pour vous adresser la parole ; de guerre lasse, ils repartent, et vous vous retrouvez plus piéton que jamais.

La tentation serait simplement plaisante si vous n'étiez, la plupart du temps, il faut bien le dire, en retard sur l'horaire que vous vous étiez fixé, en sorte qu'une proposition qui se produirait vous permettrait de regagner 30 ou 40 kilomètres au moment où vous en avez le plus besoin. Mais elle ne vient pas et, comme vous n'êtes pas un saint, vous constatez que vous êtes en train d'adopter des comportements revendicateurs, comme de quelqu'un qui se sent frustré. Si vous n'y prenez garde, votre moral risque fort de tourner à l'aigre... et vous perdriez tout le fruit à attendre de votre pèlerinage.

Là n'est pas la seule tentation, cela va sans dire, dont le pèlerin se puisse voir assailli. Car qui ne sait que le démon excelle à brouiller les cartes chaque fois que l'on essaie, si peu que ce soit, de contrarier ses vues ? Il y a la nostalgie de la famille ou du milieu habituel, le *home sickness* ; il y a l'impatience devant l'immensité parfois de ce qui demeure à faire, voire le découragement lorsque les jambes n'en peuvent plus certains soirs, et que le corps tout entier demande grâce.

Il y a, à l'inverse, les tentations déjà dénoncées par les Pères de l'Eglise, savoir les séductions de la route, et je ne veux parler ici que des moins charnelles : paysages enchanteurs, verdure saine et dense du plein été, qui apaise le regard, bruit complice des eaux courantes invitant à la détente, fraîcheur des fontaines et des arbres dans un bourg traversé entre deux étapes de route dénudée et fâcheusement ensoleillée, monuments d'un autre âge qui surgissent, inattendus, à un détour de la route, en conviant au tourisme. Tout pèlerin entendra chanter ces sirènes ; et que Dieu lui donne de n'en pas écouter mainte autre encore !

Ainsi, rien ne sera facile pour lui au cours de son voyage ; il lui faut, avant de se mettre en chemin, bien prendre conscience de cela et implorer en conséquence une grâce toute spéciale. Qu'il me soit permis, pourtant, d'affirmer que l'engagement préalable (le « vœu » de pèlerinage), contracté en pleine lucidité et prévision des conséquences, entraînera inévitablement cette aide divine, s'il a été sincère. Il ne faut pas se faire un monde, avant le départ, des difficultés au devant desquelles on va ; pour une bonne part elles s'aplaniront d'elles-mêmes. Je crois en avoir donné plus haut quelques indices fort probants.

Jusqu'ici le pèlerin nous est apparu surtout dans sa solitude, ou plutôt seul avec Dieu, avec les épreuves que Dieu permet et la grâce qu'Il lui envoie afin d'en triompher. Mais le plus grand péché de sa part consisterait — par désir du « désert », par une crainte pusillanime de la tentation, par besoin de silence — à s'abstraire de son prochain au cours de son voyage, à fuir les rencontres. « Celui qui n'aime pas son frère qu'il voit ne saurait aimer Dieu qu'il ne voit pas » (*1 Jean*, 4, 20). Le pèlerinage est au contraire pour lui une occasion de rencontres multiples ; loin de les fuir, il doit s'en réjouir.

« Son frère qu'il voit... » Le premier de ces frères, ce sera bien souvent le gendarme. Par définition, aux yeux du gendarme, le piéton est un être suspect. Il lui demande donc ses papiers, mais surtout veut connaître où il va et pourquoi. La réponse lui fera souvent écarquiller les yeux, et il deviendra

de plus en plus perplexe. Mais l'essentiel est que certains mots, devant lui, aient été prononcés : « vœu, Rome, Notre-Dame », qui seront peut-être pour lui une invitation à penser à autre chose qu'au matériel et — qui sait ? — à évoquer sa première communion. Autrement dit, la rencontre avec le gendarme doit poser problème, c'est une manière de scandale. La rareté du phénomène frappera d'autant plus l'intéressé. Si le regard du suspect a été direct, clair (et si ses papiers, cela va sans dire, sont en règle), il aura peut-être été, ne fût-ce que deux minutes, témoin du Christ. Sans faire un grand sermon. Sa prédication, ce sera de continuer sa route du même pas égal : le gendarme, même s'il était goguenard au début ou légèrement protecteur, le regardera quelques instants s'éloigner. Souhaitons qu'il reste rêveur.

Ce qui vient d'être dit des représentants de la force publique peut, *mutatis mutandis,* s'appliquer à d'autres catégories sociales : aux gouvernantes de presbytères, qui par définition protègent M. le curé contre les escrocs ou détraqués de toute espèce, et n'entrouvrent d'abord leur porte (pardon, sa porte) qu'avec circonspection ; aux « piéton-stoppeurs » évidemment, dont il est bien normal qu'ils s'informent, auprès de celui qu'ils viennent de charger, du but de sa promenade ; aux logeurs plus ou moins bénévoles de l'étape vespérale ; au buraliste, à l'épicière, à la postière de village chez qui l'entrée en son domaine, sac au dos, d'un chemineau suant et poudreux provoque toujours des mouvements divers ; enfin et surtout aux autres piétons que ce dernier rencontre : il en est peu, mais enfin il en existe.

Parlons un peu de ces gens-là. De pèlerins pédestres, sur plus de 3 000 kilomètres, j'en ai salué en tout et pour tout un, qui avançait d'un pas allègre vers Lourdes. Mais parmi tous les autres qu'il m'a été donné de rencontrer, la plupart étaient des chômeurs qui s'en allaient chercher du travail, en fort petit équipage ; un autre sortait de prison ; aucun ne marchait pour son plaisir. Chacun d'eux attendait en quelque manière l'aumône, mais non pas tellement celle d'un paquet de cigarettes ou de quelque monnaie assurant son dîner du

soir ; ce qu'ils quêtaient, ce que leur regard parfois implorait, c'était l'amitié. A chaque fois, même si la conversation n'avait duré que quelques minutes, je repartais étrangement réconforté ; peut-être aussi l'autre, tout au moins je l'espère.

Restaurer chez le chrétien le sens de l'aumône est certainement un fruit majeur du pèlerinage. Et cela de deux manières ; je veux dire restituer chez lui la notion suivante : il lui faut savoir aussi bien recevoir de ses frères que leur donner, l'un comme l'autre dans la pleine simplicité du cœur. Savoir accepter est sans aucun doute plus ardu que le contraire, car l'amour-propre, attisé par le démon, se regimbe aisément chez celui à qui l'on donne. C'est bien pour cela que saint François, en pèlerinage au tombeau des Apôtres en sa jeunesse, échangea ses habits de bourgeois avec ceux d'un pauvre hère, et se mit à mendier durant toute une journée, afin de se faire une âme de pauvre. A un échelon beaucoup plus ordinaire, j'ai pu éprouver certaines fois la joie que l'on éprouve à accepter l'aumône.

Un jour, c'était dans la région de Ferrare, un homme en cyclomoteur me doubla, puis, au bout de quelques centaines de mètres, fit demi-tour, revint jusqu'à ma hauteur, m'interpella et me contraignit presque à monter en croupe sur son engin, pourtant bien léger et peu rassurant ; dans le plus grand inconfort, mais à une vitesse fort appréciable, il me fit ainsi gagner près de 20 kilomètres. Et comme ensuite je prenais un verre avec lui sous quelque ombrage, je demandai à ce garçon (c'était un petit ouvrier assez souvent sans travail) quel motif avait bien pu l'inciter à rebrousser chemin ; il me répondit ces mots savoureux, pleins — comme malgré lui, peut-être — de résonance chrétienne : « Parce que vous m'avez fait pitié... ».

Et je ne saurais non plus évoquer sans émotion cette chaude après-midi de juillet où je traversais la forêt de Villers-Cotterets. A un endroit, non loin de la chaussée, un petit groupe de touristes scandinaves en tenue légère, dans une ombre moelleuse et propice, déjeunaient. En voyant passer l'étrange individu que j'étais, traînant peut-être un peu la jambe sous un sac assez lourd, l'un d'eux, un immense viking tout blond

et rose, se précipita sur la route et avec force mimiques, car il paraissait ne pas savoir un traître mot de notre langage, il me mit dans les mains un énorme quartier d'un melon succulent, souriant de tout son cœur. Cher Sven (ou Olav), jamais je n'oublierai devant le Seigneur votre charité spontanée pour un de ses pauvres.

Grande occasion, et leçon aussi, de charité, le pèlerinage pédestre solitaire est donc avant tout cela, en même temps qu'il est leçon de patience, d'abandon à la Providence, et de foi.

Un jour, sur la côte adriatique, j'ai déjeuné complètement seul, dans un petit hôtel déserté déjà par la clientèle d'été. Le patron du lieu, qui n'avait rien à faire, engagea la conversation et, après tant d'autres, m'amena à définir mon entreprise. Nous causâmes de bonne amitié ; à un détour de l'entretien, il m'annonça, comme une chose toute naturelle, qu'un miracle s'était produit à Lorette quelques jours plus tôt. Puis, revenant à mon pèlerinage, il hocha la tête en disant : « Pour faire cela, il faut joliment avoir la foi ! » L'homme avait, en parlant ainsi, atteint l'essentiel. On dit, par manière de dicton, que l'appétit vient en mangeant. J'oserai presque dire qu'au pèlerin la foi vient en marchant. Ou plutôt, disons que sa marche accroît progressivement en lui, et rend plus vigoureuse, la foi — vacillante peut-être, en tout cas souvent tiède — qu'il avait au départ.

ERL

ROLE ET IMPORTANCE DU PÈLERINAGE EN ISLAM

La première décade d'avril 1966 a été, à Jérusalem, l'occasion d'un concours de foule comme on n'en avait encore jamais vu et comme on n'en verra peut-être pas d'ici longtemps. Jérusalem, au XXe siècle, avait déjà été le siège de rassemblements plus nombreux ; elle ne l'avait pas été d'un rassemblement aussi significatif. Les dates de Pâques coïncidaient cette année pour les catholiques, les orthodoxes et nos frères chrétiens des Eglises réformées. Mais en outre le pèlerinage musulman à la Mekke avait eu lieu peu de jours auparavant[1] si bien que de nombreux cars de pèlerins musulmans revenant d'Arabie déversèrent à cette même époque des masses de fidèles. Et l'on croisait dans la ville des Turcs, des Albanais, des Irakiens, des Pakistanais, des Marocains, des Nigériens et bien d'autres qui venaient faire leurs dévotions à la mosquée al-Aqsa, sur l'emplacement de l'esplanade de l'ancien temple. Un tel spectacle a frappé ceux qui réfléchissent aux desseins de Dieu sur l'ensemble des religions.

Par contraste le caractère propre du pèlerinage des musulmans à la Mekke apparaissait plus nettement. Le pèlerinage à Jérusalem, pour les chrétiens comme pour les musulmans, est

1. La station à Arafat est tombée en 1966 le 31 mars. Elle tombera l'an prochain onze jours plus tôt ; l'année lunaire étant plus courte que la solaire d'à peu près cet intervalle de temps « avance » chaque année par rapport à notre calendrier occidental. Sur le pèlerinage musulman, voir les ouvrages d'initiation à l'Islam qui en parlent tous ou dans l'*Encyclopédie de l'Islam* (Leyde, Paris), 2e édition, l'article *Hadjdj*, avec la bibliographie qu'il comporte.

un pèlerinage de dévotion. Par contre, celui de la Mekke pour les musulmans est un acte essentiel de l'Islam, un des cinq « piliers » de la foi. Il oblige tout musulman ou musulmane adulte, libre, ayant la santé et les ressources voulues (ressources pour faire face aux frais du voyage aussi bien qu'à l'entretien, durant son absence, des personnes qui sont à la charge du pèlerin). A condition encore que la voie soit libre, qu'il n'y ait ni guerre, ni brigandage, ni épidémie sur la route, un tel musulman a le devoir d'aller une fois dans sa vie à la Mekke à l'époque du pèlerinage annuel et d'y accomplir les cérémonies traditionnelles. Pour la femme musulmane, une condition supplémentaire s'ajoute aux autres : il faut qu'elle soit accompagnée, disent les juristes médiévaux, par un homme de sa famille (père, mari, frère, etc.). Le pèlerinage musulman à la Mekke a lieu chaque année à la même date de l'année lunaire, au cours d'un mois nommé Dhu'l Hidjdja ou mois de pèlerinage. Cette date correspondra à des moments variés de l'année solaire, tombant successivement sous toutes les saisons de l'année. Outre certains rites à accomplir à la Mekke même, le pèlerinage comporte une station durant l'après-midi du 9 Dhu'l Hidjdja dans la plaine de 'Arafat à vingt-cinq kilomètres à l'Est de la Mekke, le retour vers l'Ouest durant la nuit suivante avec arrêt à la station de Mozdalifa et l'arrivée à Mina (prononcé aussi Mouna dans certains dialectes arabes, à six ou huit kilomètres de la Mekke) le matin du 10. C'est à Mina qu'a lieu l'immolation des moutons et des bêtes, ainsi que diverses cérémonies complétées par d'autres que l'on va accomplir à la Mekke. C'est à Mina que l'on séjourne jusqu'au 12 ou 13 de Dhu'l Hidjdja, moment auquel se termine la partie commune du pèlerinage. Quant aux rites pratiqués individuellement ils ont été en général accomplis avant le 9 du mois. Il est inutile d'insister ici sur l'aspect rituel car bien des traités, bien des récits de voyage, des films ou des photos de revues ont familiarisé la plupart de nos lecteurs avec les différentes phases de cette observance.

Pour mieux réaliser le rôle et l'importance du pèlerinage musulman à la Mekke, envisagé comme un contact unique

avec le divin, le sacré, il peut être utile de le comparer avec nos pèlerinages chrétiens qui, tous, sont des pèlerinages de dévotion. Pour le chrétien, comme le Christ l'a déclaré si nettement à la Samaritaine, il n'y a plus sur la terre de lieu spécial où adorer Dieu ou si l'on préfère, plus de lieu unique et sacré qui soit le sacrement d'une présence divine impossible à trouver ailleurs. Pour le chrétien, il peut y avoir des lieux de prière et de culte privilégiés : il n'y a rien d'équivalent à ce que le temple de Jérusalem a été pour les Juifs jadis ou à ce que les lieux saints de la Mekke sont pour les musulmans. « Crois-moi, femme, l'heure vient où ce n'est ni sur cette montagne, ni à Jérusalem que vous adorerez le Père. (...) Mais l'heure vient, et nous y sommes, où les vrais adorateurs adoreront le Père en esprit et en vérité » (*Jean,* 4, 21.23). Quelle signification revêt le voyage d'un chrétien venu visiter la Palestine ? Il s'agit d'un retour émouvant vers la terre sur laquelle s'est déroulé jadis le drame du salut. Le chrétien cherche des souvenirs qui l'aident à mieux vivre sa foi, à mieux saisir l'enseignement des Ecritures. Et s'il y a, au sens très large, un sacrement de Jérusalem, comme aime le dire le Père Benoît, il faut l'entendre d'une grâce, d'une possibilité de mieux comprendre l'Evangile sur place, sur le terrain même où les faits jadis se sont déroulés. Il ne s'agit pas d'une grâce comme celle que les Juifs venaient chercher au cours de leurs trois montées annuelles obligatoires, lors des trois grandes fêtes de l'année, ou comme celle que les musulmans vont quêter à la Mekke.

Par ailleurs, les faits bibliques et évangéliques dont le pèlerin relève les traces sont des faits du passé, même si la vie qui découle d'eux est toujours débordante à l'heure actuelle. Il n'est pas possible de les reconstituer sans un effort d'imagination, car ils ont été caractérisés par la convergence, en un moment donné de l'histoire, de toute une série de facteurs que l'on ne trouvera plus jamais réunis de la même façon. Le christianisme s'est manifesté à travers l'histoire pour s'en dégager aussitôt et tourner vers l'avenir un regard neuf ; il

n'est pas lié à des points fixes de l'espace, ou s'il l'est, c'est accessoirement. Que signifie cet effort d'imagination pour reconstituer le passé ? L'exemple de Noël et de la grotte de Bethléem le montrera. Si l'on n'admet pas que l'atmosphère de Noël doit aujourd'hui être recomposée à l'aide d'éléments variés, la visite de la grotte de Bethléem risque de terriblement décevoir. Le sens de Noël n'apparaît guère aux yeux de celui qui pénètre dans l'actuelle grotte surchargée de lampes, de décorations, encombrée parfois de touristes qui viennent en simples curieux, sans le moindre souci de la plus élémentaire prière... sans parler de certains guides qui, détaillant les titres de propriété des différents rites ou communautés chrétiennes sur tel ou tel coin du sanctuaire, soulignent douloureusement le déchirement de la chrétienté. Et cependant, si l'on dépasse le cadre purement matériel, si l'on ne demande à la grotte qu'un minimum de coordonnées géographiques et sociales, si l'on ajoute tout ce que donne le voisinage, tout change. Le paysage encore traditionnel de la campagne à deux ou trois kilomètres de là, avec les oliviers, les troupeaux de moutons, et aussi les grottes qui servent toujours d'abri pour le bétail, ce paysage fournit la paix qui fut celle de la nuit de Noël ; tandis que la bousculade des pèlerins dans la basilique, le 24 décembre, s'apparente davantage à celle du caravansérail où Joseph et Marie ne trouvèrent pas de place. Les ruines de la forteresse de l'Hérodion qu'Hérode le Grand fit élever sur un sommet à quelques kilomètres de là, les souvenirs de Ruth, de David évoquent le cadre historique grandiose dans lequel s'insère cette naissance. La pauvreté de Noël semble absente. Elle est ailleurs, tout près, dans la vie et le témoignage de ceux qui prennent au sérieux, parfois maladroitement, la Béatitude des pauvres. L'immense amour de Dieu qui illumina la nuit de Noël apparaît encore là où Dieu se penche sur ceux qui s'ouvrent à Lui. Quant à la prière de Marie et de Joseph, pour s'y associer, il est bon d'attendre à la grotte que le vaste mouvement diurne des touristes et des curieux se soit calmé. Le soir ou à l'aube, on peut venir prier ; à moins que l'on ne demande ce même recueillement à des chapelles silencieuses

et voisines, ou à moins qu'un vrai pèlerinage ne vienne rayonner durant quelques instants sa foi pour transformer la grotte.

Bref si le pèlerinage chrétien ajoute une grâce particulière aux grâces de prière et de culte normaux, il n'est pas un absolu. Pour le musulman, le pèlerinage rituel à la Mekke revêt une toute autre importance. Il est, lui, un absolu dans la mesure où sur cette terre un acte peut être dit tel, et étant bien entendu que Dieu seul est l'absolu au sens fort. Les lieux saints de la Mekke et des environs ne sont pas des endroits privilégiés, chargés de souvenirs, où le musulman aimerait venir accomplir des observances dont il pourrait aussi bien s'acquitter ailleurs. Pour lui et pour sa foi, ce sont des lieux uniques, saints en eux-mêmes de par une décision de Dieu, où, à une date précise de l'année, s'accomplissent des rites propres qui ne se pratiquent nulle part ailleurs. Le Sacré culmine, pour le musulman, dans une présence spéciale et unique de Dieu en cet endroit. Il s'agit d'un pèlerinage à la « maison de Dieu » suivant le nom donné à la Kaaba, ce petit temple antique situé dans la cour de la mosquée de la Mekke et vers lequel se tournent les musulmans du monde entier lorsqu'ils disent leurs cinq prières rituelles quotidiennes. Les pèlerins sont appelés les hôtes de Dieu tandis que leur invocation principale, redite des milliers et des millions de fois par cette foule immense, proclame : « Nous voici, ô Dieu ! Nous voici ».

Les lieux saints de la Mekke sont considérés comme sacrés en eux-mêmes. Seuls les musulmans ont le droit d'y pénétrer. Une zone interdite, dont les frontières passent de vingt-cinq à cinquante kilomètres de la ville suivant les directions, entoure la Mekke. Le pèlerin lui-même se met dans un état de sacralisation lorsqu'il arrive à un certain point de son itinéraire et en général bien avant de pénétrer dans la zone interdite proprement dite. Après avoir précisé juridiquement son intention et accompli ses ablutions, il revêt une tenue spéciale (formée pour les hommes de deux pièces, un pagne et une écharpe en tissu blanc dans lequel aucune couture n'a été effectuée) tandis que les pieds sont chaussés dans des sandales

et qu'une sacoche de cuir en bandoulière permet de serrer l'argent et les papiers dont on préfère ne pas se séparer. Pour les femmes, la tenue ressemble davantage à la tenue ordinaire ; les coutures sont permises dans la confection du vêtement féminin. Le voile cachant jadis la figure a disparu et est remplacé depuis quelques années par une sorte de guimpe.

Plus important que la série des interdits juridiques hérités de la vieille religion antéislamique (interdit de se couper ongles, poils ou cheveux tant que l'on est en état de sacralisation ou *ihrâm ;* interdit de tuer bête ou bestioles, de pratiquer aucune activité sexuelle, etc.) est l'esprit dans lequel le pèlerin aborde ces observances. Les jours inoubliables qu'il vit à la Mekke et aux environs sont une cure, un bain de monothéisme. Les formules traditionnelles qu'il répète souvent le redisent toutes : Dieu est unique, Il n'a pas d'associé, Il est le plus grand. Le côté intransigeant du monothéisme musulman est encore davantage mis en valeur par l'unanimité de ceux qui le proclament. Tous ceux qui associent à Dieu d'autres divinités ou qui sont accusés de le faire sont exclus du pèlerinage. Transgresser l'interdit pourrait leur coûter la vie à moins que dans un dernier sursaut, ils ne renient leurs croyances passées pour embrasser l'Islam ; ou à moins que des imprévus toujours possibles ne leur permettent de s'échapper *in extremis.* Bien rares sont ceux qui ont assisté au pèlerinage sans être musulmans.

Aussitôt après l'évocation du monothéisme vient le sens de la communauté. Ce grand rassemblement de foules fait toucher du doigt la puissance de l'Islam. Tous les partis politiques, toutes les religions le savent, les congrès, les meetings comportent toujours un aspect social. Le musulman qui a côtoyé pendant dix ou quinze jours des coreligionnaires venus de tous les coins d'Afrique et d'Asie[2] est frappé à la fois par l'unité et la diversité du monde musulman. Tous les témoi-

2. L'Islam est une religion appelant tous les hommes mais qui a été jusqu'ici et surtout à l'heure actuelle une religion afro-asiatique avec seulement une dizaine ou une quinzaine de millions de fidèles (sur 450 millions) en dehors de ces deux continents.

gnages le soulignent. L'uniformité du costume de sacralisation contribue à effacer les différences extérieures entre riches et pauvres, entre nationaux des différentes contrées. Le spectacle de la foule à Arafat est extraordinaire, avec un rassemblement pouvant atteindre 150.000 fidèles venus de l'étranger et autant et plus venant de l'Arabie même[3]. Tous sont en vêtement sacré. Mais le lendemain à Mina après la désacralisation, l'infinie variété des costumes régionaux réapparaît, formant un contraste saisissant avec le tableau de la veille. Tous se voient, se côtoient ; mais les rapports effectifs entre les différents groupes de pèlerins sont réduits, m'a dit un témoin, à cause des occupations de chacun et des barrières de langues. Et le souhait que le pèlerinage de la Mekke devienne un immense congrès islamique est encore assez théorique, bien que des contacts individuels puissent s'y ébaucher. La présence de nombreuses personnalités a cependant déjà été mise à profit pour réunir un congrès islamique groupant un nombre restreint de participants choisis.

Par dessus tout, ce sont les souvenirs de Mahomet et les textes coraniques qui cimentent l'unité de la communauté à la Mekke. On ne soulignera jamais assez la place que Mahomet tient dans le cœur des musulmans. Durant le pèlerinage, autant que les brochures et les émissions de la radio permettent de s'en faire une idée, les références à Mahomet sont conti-

3. Ce chiffre de pèlerins peut varier suivant les années. On constatera qu'il représente une toute petite minorité de la population lorsqu'il s'agit de pays éloignés de l'Arabie. La proportion est plus forte dans les pays contigus à l'Arabie ; malgré tout des masses immenses de musulmans ne pourront jamais y prendre part. Mais comme le pèlerinage est un événement social, tous en parlent et bien rares sont ceux qui n'ont pas un parent ou une connaissance qui aille au Hedjaz : on lui rendra visite avant son départ, on lui rendra visite à son retour. Et tout le voisinage participera ainsi d'une façon ou d'une autre par la pensée ou le désir à cet événement qui polarise l'attention du monde musulman pendant plus d'une semaine. Le jour de la fête des sacrifices sera célébré partout en terre d'Islam et des moutons immolés partout en union avec les immolations de la vallée de Mina.

nuelles. C'est parce qu'il a pris telle allure en accomplissant le rite de circumambulation autour de la Kaaba que bien des musulmans prennent la même allure. C'est parce qu'il a fait un long sermon à Arafat lors du pèlerinage d'adieu (celui qu'il fit en 632 l'année même de sa mort) qu'un prédicateur prêche chaque année de la même manière. On mentionne les dernières prescriptions qu'il laissa à cette occasion. L'aspect politique de l'Islam est évoqué à propos de l'entrée de Mahomet à la Mekke, cette prise de la ville qui permit aux musulmans de revenir en vainqueurs accomplir le pèlerinage. Certes, la visite de dévotion aux lieux mêmes sur lesquels vécut la première communauté à la Mekke aurait pu à elle seule renforcer le sens communautaire (maison de al-Arqam, tombe de Khadidja la première épouse de Mahomet, etc.). Mais il n'y a pas à aller si loin ; les rites du pèlerinage eux-mêmes donnent suffisamment d'occasions pour évoquer les souvenirs du Prophète. Quant à l'aspect politique de ces souvenirs, il est encore renforcé par la présence de musulmans arrivant de régions en lutte contre des puissances occupantes ; aussi bien des fidèles prient-ils pour que Dieu accorde aux musulmans la victoire politique.

Monothéisme, sens communautaire, évocation de la personne de Mahomet, cette énumération serait incomplète si l'on ne mentionnait pas les souvenirs d'Abraham. C'est à dessein que j'ai attendu jusqu'ici pour en parler bien que souvent les chrétiens vibrent à la pensée que le pèlerinage musulman est un contact avec la personne et la foi d'Abraham, spécialement dans le sacrifice du « fils », préfiguration du sacrifice du calvaire. En fait les réactions sont différentes. Les textes coraniques souvent récités à l'occasion du pèlerinage enseignent qu'Abraham et son fils Ismaël bâtirent la Kaaba. Abraham appela au pèlerinage et tandis que la Bible présente Abraham comme l'ancêtre de la promesse qui aboutit au Christ, le Coran le présente comme l'ancêtre qui a prié. C'est essentiellement aux prières d'Abraham qu'est due la bénédiction divine permettant aux Mekkois de vivre dans cette terre désertique, dans

ce « vallon sans culture » ; c'est aux prières d'Abraham qu'est due la protection divine garantissant la pureté du monothéisme ainsi que la venue d'un prophète issu des descendants d'Ismaël et qui fut Mahomet. Les lieux eux-mêmes sont rattachés au cycle des souvenirs abrahamiques, mais comme ces traditions ne sont pas coraniques, leur valeur est bien moindre aux yeux des musulmans. La course entre Safa et Marwa (quatre allers et trois retours), deux buttes proches de la Kaaba, est faite en mémoire de la course d'Agar affolée et sur le point de voir son fils Ismaël mourir de soif dans le désert avant que la source sacrée de Zem-zem ne lui soit miraculeusement montrée. Les lapidations de trois colonnes de pierre maçonnée à Mina sont l'imitation du geste d'Abraham et des siens, ayant jeté des pierres au diable pour l'écarter lorsqu'il suggérait de ne pas obéir à Dieu qui demandait le sacrifice du « fils ». Et l'immolation de centaines de milliers de bêtes à Mina le 10 Dhu'l Hidjdja rappelle le sacrifice du bélier substitué au « fils ».

Ces récits sont connus des pèlerins ; mais tous ne leur accordent pas la même valeur. Plusieurs pèlerins égyptiens du peuple, que j'ai interrogés, leur donnaient grande importance. Mais j'ai l'impression que pour certains membres de l'intelligentzia, ils restaient à l'arrière-plan. L'un d'eux me disait n'avoir guère pensé à Abraham durant son pèlerinage accompli lorsqu'il était étudiant et fit partie d'une délégation officielle. Un autre me racontait avoir donné à un bédouin la somme nécessaire comme prix d'un mouton que celui-ci est allé égorger au lieu voulu sans que le pèlerin en question y assiste ni s'en soucie. En tout cas, les émissions religieuses de Radio-Caire, ces dernières années, tout en insistant sur ce qui est coranique dans ces traditions, avaient tendance à rejeter à l'arrière-plan tout ce qui n'était pas coranique. Et tandis qu'elles s'appuyaient sur les traditions solides pour affirmer que le pèlerinage bien fait est un « Pardon » de tous les péchés commis et regrettés, elles prenaient bien garde de ne pas lier ce pardon à l'accomplissement d'un acte précis comme l'immolation d'une bête. C'est l'ensemble du pèlerinage qui est le grand « Pardon ».

Certaines émssions même rappelaient que, juridiquement parlant, l'offrande d'une bête est facultative, sauf dans le cas où la réparation d'une infraction au rituel du pèlerinage la rend obligatoire. Elles enseignaient que le lieu d'immolation de ce sacrifice de réparation n'est pas précisé pourvu qu'il reste à l'intérieur de la zone sacrée de la Mekke. Mais quoi qu'il en soit, la pensée du sacrifice d'Abraham, cet acte parfait d'Islam, c'est-à-dire de soumission totale et de plein gré à la volonté divine, reste présent à la majorité des esprits. Un texte coranique le rappelle même s'il ne le localise pas et ne mentionne pas le nom du fils.

Intérieurement, dans l'âme des fidèles, que représente le pèlerinage ? Il est difficile de le savoir. Des motifs extérieurs jouent parfois pour décider tel ou tel à se mettre en route. L'appel du désert en est un. De même durant tout le moyen âge, la Mekke était à l'époque du pèlerinage un immense lieu de transactions sur la route commerciale reliant les Indes à la Méditerranée, et il est vraisemblable comme le notent certains témoins européens pour le dix-huitième siècle que certains s'y sont rendus principalement sinon uniquement pour leurs affaires. L'auréole, la gloire du titre de Hâdjdj porté par l'ancien pèlerin a pu être pour certains un attrait supplémentaire. Des souverains ont mis à profit ce grand rassemblement humain pour envoyer leurs agents faire de la propagande. Malgré tout, lorsque l'on constate les efforts que consentent bien des musulmans pour pouvoir accomplir ce voyage et lorsque l'on est témoin du bonheur de ceux qui en reviennent, on voit bien qu'il s'agit de tout autre chose. Pouvoir aller au pèlerinage est le rêve de millions de musulmans et beaucoup d'entre eux économisent patiemment pour être capables un jour de faire face aux dépenses qu'il suppose. Certains même partent à pied, quêtant ou travaillant aux étapes, faisant de l'auto-stop. C'est pour Dieu, pour obéir à Dieu que la plupart se mettent en route. C'est Dieu qu'ils prient, auquel ils pensent, à qui ils offrent leurs prières pour toute leur famille et pour la communauté, spécialement durant la station de Arafat, le 9 Dhu'l Hidjdja.

Parfois ce pèlerinage coïncidera avec une « conversion » intérieure. Lorsqu'un homme déjà mûr revient à une pratique plus régulière de ses devoirs de musulman, il n'est pas rare qu'il sanctionne ce retour par l'accomplissement du pèlerinage. Jusqu'au siècle dernier d'ailleurs, les difficultés du voyage transformaient cette observance en une expédition pleine de risques. Le pèlerin savait qu'il pouvait y laisser sa vie. Par le don de soi qu'il exigeait, par la vie commune qu'il faisait mener durant la route, par le support des difficultés, ce voyage était une véritable école de fraternité et d'endurance. Quoi qu'il en soit du passé, l'on peut dire encore aujourd'hui que le pèlerin reste marqué par ce qu'il a vu et accompli. Si son Islam est intérieur, il en retourne plus pieux. Si son Islam est politique, il en revient plus intransigeant.

Si le pèlerinage joue un grand rôle dans la vie individuelle des fidèles, il exerce également une influence sociale. Dans l'histoire du monde musulman, on constate qu'il a été à l'origine d'un brassage de population. Que de lettrés, de soufis, se sont mis en route pour la Mekke et se sont arrêtés de longues années en chemin pour enseigner ou pour étudier. Que de rencontres faites à l'occasion de ces déplacements ont ainsi orienté l'histoire de l'Islam. Le pèlerinage a certainement été un facteur d'unité dans le monde musulman, sans parler de la fierté donnée à ceux qui y avaient participé et de la ferveur qu'il a contribué à entretenir. Quant à l'aspect économique du pèlerinage, il mériterait aussi toute une étude. On a pu dire que, durant le moyen âge, la foire de la Mekke a été chaque année sur toute la terre celle où s'effectuaient les transactions les plus importantes pendant l'intervalle de temps le plus restreint.

* * *

Si nous avons accordé au pèlerinage de la Mekke la place la plus importante, il serait injuste de passer sous silence les autres pèlerinages musulmans. Une tradition bien connue enseigne qu'il est licite de seller sa monture pour se rendre à trois sanctuaires : la Mekke, Médine, Jérusalem. Les deux

derniers noms sont des lieux de pèlerinages de dévotion. A Médine, c'est la tombe de Mahomet que les fidèles visitent. Et bien des chants de pèlerins, très populaires, montrent tout l'écho que cette démarche rencontre dans l'âme des fidèles. En fait une fraction importante des pèlerins de la Mekke, surtout ceux qui habitent loin de l'Arabie, profitent de l'occasion pour faire un crochet par Médine, à l'aller ou au retour.

Jérusalem est célèbre comme la première des deux Qiblas. Car c'est tournés vers cette ville que les premiers musulmans prièrent à Médine pendant presque deux ans. On veut que la mention dans le Coran de la mosquée al-Aqsa, littéralement le « lieu d'adoration le plus éloigné », désigne à Jérusalem la mosquée de ce nom construite bien plus tard. C'est par là que Mahomet serait passé lors de son ascension nocturne, en se rendant au septième ciel. Enfin les souvenirs de Zacharie et de Marie pour le passé, l'attente de Jésus devant y revenir à la fin des temps confirmer l'Islam et abattre l'antéchrist font de Jérusalem un lieu cher à la piété musulmane.

Outre ces deux pèlerinages de dévotion, officiels si l'on peut ainsi parler, il en existe des centaines d'autres que seuls les Wahhabites poursuivent avec un zèle purificateur. Mais l'ensemble des musulmans s'y rend et aime s'y rendre. Il y a les pèlerinages aux tombes ou aux reliques des membres de la famille de Mahomet, au Caire (Sayyidna Hossein, Sayyida Zaynab, etc.) ou ceux des chi'ites sur la tombe de 'Ali ou sur les lieux de martyres ou d'enterrement des Imams et de leurs proches (Kerbela, Nedjef, Samarrâ, et, dans la banlieue de Bagdad, al-Kâzimiya pour l'Irak ; Meched, Qomm, et, dans la banlieue de Téhéran, Shahr-é Ray pour l'Iran, etc.) ou les tombes de compagnons du Prophète tués durant les premiers raids devant les remparts de Byzance (Ayyoub) ou devant Kaboul, etc. ou les innombrables fondateurs de confréries ou membres de celles-ci que le peuple a canonisés si l'on peut dire (Abd el-Qâder al-Jailani à Bagdad, Djalâl ed-Dîn Roumi à Konya, etc.) sans parler des docteurs ou des fondateurs

d'écoles juridiques[4]. Et dans les campagnes, d'une façon peut-être moins orthodoxe, on constate l'existence de santons, avec souvent un arbre sacré ombrageant la coupole... L'on retrouve alors ce besoin de protection, de guérison, de sécurité qui pousse là ceux qui souffrent de difficultés familiales, les malades, les femmes stériles aspirant à la joie d'être mère et craignant la répudiation ou la co-épouse, etc. A ce niveau humain, le pèlerinage rejoint une forme qui se retrouve dans toutes les religions et qui mériterait une autre étude. Trop en parler ici risquerait de faire oublier ce caractère unique du pèlerinage à la Mekke pour les musulmans, sur lequel nous voudrions insister en terminant. Peut-être devrait-on encore distinguer entre le grand pèlerinage à la Mekke comme disent les juristes et qui est celui dont nous avons parlé plus haut, celui qui s'effectue à une date fixe de l'année, en commun, et le petit pèlerinage ou Omra qui peut être effectué individuellement à la Mekke durant toute l'année. Mais comme en fait ce dernier joue un rôle très secondaire, il suffira de le signaler en passant.

Jérusalem, juin 1966

Jacques JOMIER, o. p.

---

4. Cette liste est bien sommaire. Elle n'a d'autre but que d'évoquer la multitude des lieux de pèlerinage. Elle devrait être complétée... spécialement pour le Pakistan et les pays plus à l'Est ainsi que pour l'Afrique sub-saharienne. Puisse cette mention attirer l'attention de ceux qui résident dans ces pays sur l'importance de tel ou tel lieu de pèlerinage.

PÈLERINAGE AUX SOURCES DU GANGE

J'ai levé les yeux vers les monts...
O ma joie, quand on m'a dit :
Nous allons à la demeure de Iahvé...
C'est là que montent en foule
les tribus du Seigneur...
Elles s'en iront ainsi de hauteur en hauteur,
et Dieu leur apparaîtra en Sion...

(*Psaumes* 121, 122, 84)

I

Chaque année, le peuple d'Israël marchait vers le haut-lieu de Jérusalem. Il y montait pour adorer Iahvé en son temple, choisi par Lui pour établir sa demeure terrestre.

Jésus, lui aussi, accomplit ce pèlerinage, mêlé aux fils de son peuple. Et son ultime montée à Jérusalem le mena au Calvaire.

Chaque année aussi, les foules de l'Inde s'en vont en pèlerinage aux lieux saints des Himalayas, au mont Kailas, aux sources du Gange.

Partout, la même réponse de l'homme à l'appel qui lui vient des hauteurs où, instinctivement, il situe le séjour de Dieu, son Créateur.

Irrésistiblement il y monte, comme pour retourner à sa « source », là-haut, d'où viennent toutes les eaux : celles qui se répandent par toute la terre pour la féconder, celles aussi où mystiquement vont s'abreuver les âmes.

Jérusalem elle-même n'est-elle pas une source, ainsi qu'il fut révélé au prophète Ezéchiel ? Sous le seuil de son Temple, à l'Orient, naissait un fleuve, qui subitement s'enflait ; il couvrait bientôt la Terre sainte tout entière et portait partout, jusqu'à la mer, ses eaux bénies et vivifiantes.

Les grands pics des Himalayas, la cime de l'Univers, l'effort suprême de la Terre pour atteindre le Ciel.

Tendant au plus haut qu'ils peuvent, ils s'élancent vers le firmament, comme pour capter ces eaux d'en-haut dont parle la *Genèse.*

Pour les capter et les faire retomber sur la terre : torrents impétueux d'abord qui déchireront le flanc de la montagne, plus tard rivières apaisées qui traverseront la plaine et la rendront fertile, pour le bien-être et la joie des hommes.

Car les sources du Gange, ce sont moins ces glaciers aux lèvres desquelles filtrent ses premières eaux que ces grands sommets piqués en plein ciel — lieu de la rencontre du monde d'en-haut, inaccessible, d'où vient pourtant l'homme et où il va, et du monde d'en-bas, où se déroule sa provisoire vie terrestre.

Le mythe hindou l'avait bien vu, qui fit du Gange un fleuve céleste. Shiva, le dieu par excellence des montagnes, le reçut au nom des hommes sur son chef, et sur tout son corps en laissa couler les eaux de grâce.

Shiva, c'est l'ascète qui médite dans les ravines et les gorges des Himalayas, creusant plus profondément au dedans de soi, parvenant aux sources de l'Etre, accédant à la Présence.

II

Le mont Kailas est désormais interdit aux pèlerins. Les nouveaux maîtres de la Montagne n'en connaissent plus le secret. Ils voudraient en extirper jusqu'au souvenir dans le cœur des hommes. Mais ces maîtres d'un jour passeront, et le Kailas demeurera. Les pèlerins reviendront se plonger dans le lac Manasarovar et faire le tour de la montagne sacrée entre toutes.

Les foules continuent de monter aux autres sanctuaires, Gangotri, Kédarnath, Badrinath, les lieux où prennent leur source les trois branches maîtresses du Gange, la Bhaguirati, la Mandakini, l'Alakananda.

Le pèlerinage commence à Haridwar, la « Porte de Hari », l'un des lieux les plus saints de l'Inde. C'est là que le Gange — la *Ganga,* comme on dit ici, car c'est une mère — pénètre dans la plaine. Peu à peu, en effet, la vallée du fleuve s'est élargie, les crêtes qui l'enserraient se sont écartées et abaissées. Finalement, entre deux derniers contreforts, couronnés chacun d'un temple, la Ganga, telle une reine, sort majestueusement de son palais de rochers et de nuages.

C'est ici d'abord, à Haridwar, que doit se prosterner le pèlerin. Il doit se plonger dans les eaux encore toutes bouillonnantes de leur descente vertigineuse, il doit s'y abreuver et comme en obtenir la bénédiction qui, seule, lui donnera accès au sanctuaire intérieur : nul, en effet, ne peut jamais monter jusqu'aux sommets de grâce et parvenir à sa source si d'abord la grâce elle-même ne l'a prévenu. C'est ici que, au long des siècles, les fidèles adorèrent, les ascètes se cachèrent et cherchèrent Dieu. C'est ici que dès les temps védiques, les rishis faisaient monter la flamme et l'encens de leurs sacrifices.

Remontant alors le cours du Gange, le pèlerin passe par Rishikesh, la cité des sadhous, et parvient à Dévaprayag, le « confluent divin », où se réunissent les branches originelles du fleuve et où le Gange reçoit son nom.

Les rites traditionnels une fois accomplis dans les eaux du confluent sacré, il poursuit sa route le long de la Bhaguirati, traverse Tehri, l'ancienne capitale de Garhwal, s'arrête à Uttarkashi, la Bénarès (ou Kashi) du nord (*uttara*), et atteint enfin Gangotri. Il adore aux sources, se plonge avec foi dans les eaux glacées et, portant précieusement avec lui une urne remplie de l'eau sainte, redescend le long du torrent. A Malla, il s'engage dans la pleine montagne, la traverse et rejoint au Kédarnath les sources de la Mandakini, la rivière qui semble tomber du ciel. De Kédarnath, il va jusqu'au

Gouptakashi, traverse à nouveau la montagne, adore au sanctuaire le plus élevé des Himalayas, le Toung-Nath, à près de quatorze mille pieds, et parvient ainsi au dernier sanctuaire, Badrinath, le plus fréquenté de tous, aux sources de l'Alakananda.

Avec le Gange ensuite, il retourne chez les hommes ; la montagne, elle, s'appelle *deva-bhouni,* la « terre des dieux ».

Sur la route du retour cependant, il ne laisse pas de s'arrêter pour offrir et adorer encore, particulièrement à chaque *prayag* ou confluent, où le fleuve reçoit le tribut des eaux qui, de toutes parts, se dirigent vers lui et viennent perdre leur identité dans la sienne : Vichnou-prayag, Nanda-prayag, Karna-prayag, Roudra-prayag...

Le pèlerinage complet s'étend sur plus de mille kilomètres et dure au moins trois mois. On le fit, on le fait encore de nos jours. Mais actuellement les pèlerins devenus pressés le coupent souvent en plusieurs voyages et surtout utilisent de plus en plus les autocars qui, chaque année, s'avancent un peu plus loin, à mesure que des routes nouvelles se creusent plus avant dans la montagne. Cependant entre l'arrêt dernier des cars et le lieu final du pèlerinage, il reste encore — et Dieu merci, il restera pour des années à venir — de longs kilomètres qu'il faut à tout prix accomplir par ses propres moyens, peinant et haletant, le nom de Dieu au cœur et sur les lèvres. D'ailleurs routes et véhicules sont tels que l'ascèse qu'ils imposent ne le cède que de bien peu à celle de la marche elle-même.

C'est de toute l'Inde que l'on vient en pèlerinage aux Himalayas, mais ce sont naturellement les provinces du Nord qui fournissent le plus fort contingent de pèlerins. Le Sud est si loin, la langue n'est pas la même, et surtout le Sud a, lui aussi, ses lieux saints, qui ne le cèdent en rien, dit-on là-bas, à ceux de la montagne nordique, son Arounachala, par exemple...

Cependant les plus fidèles de tous, ce sont toujours les paysans du Rajasthan, avec leurs turbans hauts en couleurs

et les saris non moins brillants de leurs femmes. La pauvreté ne les arrête pas, ni les difficultés du voyage. Ils partent chaque jour par centaines de l'un ou l'autre de leurs villages, sous la conduite de l'un d'entre eux, déjà monté aux saintes sources. Ils s'entassent dans les trains bondés, chargés de leurs hardes et portant leurs provisions. Ils s'arrêtent le soir dans quelque gare, y font cuire leurs galettes de maïs ou de froment, s'étendent à même le quai pour la nuit et, au petit matin, reprennent le premier train qui passe. Au bout de trois ou quatre jours enfin, ils atteignent Haridwar. Ils contemplent la Ganga, la mère tant désirée, et s'engagent dans les saintes montées.

III

Le pèlerinage commence dès que la neige a cessé de recouvrir les sanctuaires et de rendre impraticables les pistes qui y conduisent.

L'hiver, dit-on, ce sont les *gandharvas* — sortes d'anges de la mythologie pouranique — qui assurent le service liturgique dans les temples de la haute montagne. Quelques ermites aussi y résident, bloqués dans leurs huttes par la neige, témoins de la Présence.

Vers le milieu de mai, les foules commencent donc à venir aux Himalayas, remplissent Haridwar et Rishikesh, s'égrènent le long des sentiers de la montagne.

Y viennent tous les âges, toutes les conditions.

Y viennent même des enfants, des bébés de quelques semaines, portés aux bras de leurs mères. Y viennent des vieillards appuyés sur leurs bâtons, de pauvres femmes toutes courbées, se traînant péniblement.

Y viennent aussi les *babous,* les gens d'importance. Ceux-ci voyagent à dos de mule, suivis d'une armée de coolies portant sur leurs épaules, ou attachés à la courroie sur leurs fronts, les volumineux bagages dont ne sauraient se passer les pèlerins distingués. Les femmes et les enfants des babous sont portés en litière ou bien dans des hottes, à dos d'homme.

Mais ce sont les pauvres et les humbles, ceux que béatifia l'Evangile, qui forment la grande masse de cette procession ininterrompue remontant le cours du Gange. Pieds nus ou chaussés de mauvaises sandales, le bâton à la main, le sac sur l'épaule ou, pour les femmes, le ballot sur la tête, ils s'en vont, sans rien regarder, peinant, mais joyeux, chantant le nom du Seigneur.

Le soir, ils s'arrêtent aux *dharmasala,* les caravansérails de l'Inde. Ils achètent aux rares boutiques du hameau — et les prix augmentent à chaque étape — un peu de farine, du riz, des lentilles, rassemblent quelques copeaux, font du feu entre deux pierres et préparent leur repas. Puis ils s'étendent où ils peuvent, dans ces caravansérails toujours remplis, s'enveloppant dans leurs pauvres couvertures — car le froid est rigoureux là-haut et éprouve les gens accoutumés au soleil brûlant de la plaine. Ainsi se reposent-ils quelques heures, avant de repartir pour obtenir le *darshana*[1] du Seigneur, là-haut, en son sanctuaire.

C'est alors que, bien souvent, d'un groupe de femmes, s'élève un chant, d'ordinaire un refrain ou une phrase unique indéfiniment répétée sur un rythme envoûtant. C'est Shiva, c'est Râma, c'est Krishna, dont on rappelle ainsi le nom avec amour, que l'on prie et que l'on chante, oubliant dans le souvenir de Dieu toute la fatigue de la route.

Les hommes, eux, à ce moment, se mettent parfois à faire de la théologie. Il y a toujours, en effet, parmi les pèlerins, quelqu'un qui a lu davantage et qui trouverait égoïste de garder sa science pour lui seul. Ses voisins l'écoutent, généralement avec grande attention, lui répondant, approuvant, discutant, demandant de nouvelles explications. Cela peut durer des heures. Tard seulement dans la nuit, les demandes deviennent plus rares, plus brèves, bientôt se réduisent à quelques monosyllabes à peine articulés, tandis que le discoureur, lui, continue inlassablement et toujours à voix très

1. Le sens des termes qui ne sont pas expliqués dans le texte insuffisamment éclairés par le contexte est donné dans un bref *Vocabulaire* qui se trouve à la fin de cet article.

haute, insoucieux de l'assoupissement de ses auditeurs, jusqu'à ce que le sommeil le gagne à son tour.

C'est alors le grand silence, que seule rythme la respiration des dormeurs. Il n'est plus interrompu que par les pleurs des enfants et les oraisons jaculatoires de ceux qui ne parviennent pas à s'endormir et de ceux qui se réveillent : « Om, Shiva, Shiva », murmure l'un. « Om, Krishna, Krishna », entonne un autre.

A peine le jour commence-t-il à poindre que l'on s'étire sous les couvertures, dans les chambres et les vérandas des caravansérails. Les hommes réveillent femmes et enfants ; chacun descend faire sa toilette matinale. Quand on le peut, on prend une tasse de thé bien chaud à l'auberge, et, très vite, on charge le sac, on prend le bâton et on se remet en marche.

Chaque jour ce sont de nouveaux visages sur la route et dans les caravansérails. Et cependant ce sont toujours les mêmes pèlerins, les mêmes gestes, les mêmes chants. L'homme, quel qu'il soit dans la plaine, n'est plus ici qu'un pèlerin qui « remonte » à Dieu.

Elles sont dures pourtant, les étapes de la route, dans cette « remontée ». Pentes à gravir, à descendre, sans cesse, suivant les caprices de la montagne, la succession des gorges, la direction des vallées. Souvent les sentiers sont à peine tracés. Cailouteux presque toujours ; boueux et terriblement glissants, quand la pluie s'en mêle. Etroits parfois à faire frémir : deux ou trois pieds de large, creusés en pleine falaise, l'abîme à pic en dessous, à quelques centaines de mètres... Parfois, pour pont, une poutre jetée en travers d'un torrent.

Au fond du ravin, le Gange coule sur ses cailloux, impétueux, se lançant de roche en roche, dans un fracas qui se répercute contre les falaises, amplifié et multiplié en échos infinis. Même lorsque les falaises s'écartent, le fleuve accepte rarement d'élargir son lit ; il se prélasse alors en de lents et voluptueux méandres, comme s'il voulait se reposer quelques instants au moins de sa course hallucinante, et ménager les

pèlerins, dont la marche, sur le chemin de la berge basse, est enfin moins dure.

Partout la nature est magnifique. Elle appelle à la joie esthétique, mais plus encore à la joie spirituelle, à l'action de grâces de ceux qui, en tout lieu, savent reconnaître la main et le visage de Dieu. De chaque côté du chemin, c'est en effet la haute montagne, avec ses pentes couvertes de sapins et coupées de gorges où se déverse incessamment l'eau des sommets. Au loin, à travers les cols, ce sont les hautes neiges, dont la ligne change à chaque détour du sentier et la couleur à chaque nouveau rayon du soleil.

Mais, de la beauté des paysages, les pèlerins, dans leur ensemble, n'ont cure. Leurs corps, leurs pieds, leurs épaules sont trop pesants de fatigue, pour qu'ils pensent même à lever les yeux pour admirer. Pour eux, seul compte le but du pèlerinage, le *darshana* du Seigneur en son sanctuaire. La route, qu'importe ? Le paysage, qu'importe ? Unicité d'intention et concentration intérieure qui sauvent des sirènes de la route et empêchent de se complaire et de s'arrêter à ce qui n'est point l'essentiel : ceci même qui rendit possible aux sages et aux rishis de l'Inde de pénétrer jusqu'au plus intime du mystère de l'Etre et du Soi — jusqu'aux « Sources ».

Cependant, quelles que soient leur fatigue et leur concentration intérieure, il est peu de pèlerins qui, se croisant, ne se lancent joyeusement le salut traditionnel du pèlerinage : *Ganga mayi ki jai !* (Salut, Mère Gange !).

Celui qui va vers la Source, ou en redescend, son visage ne rayonne-t-il pas déjà du mystère de cette Source ? Où donc Dieu est-il plus présent que dans ses saints ? Comment le Seigneur ne serait-il pas déjà chez celui qui n'a plus en son cœur qu'un unique désir, celui du Seigneur ? C'est pourquoi, à chaque fois qu'ils se rencontrent, les pèlerins se renvoient mutuellement leur cri d'amour et de louange pour Mère-Gange, ici *mourti* et manifestation par excellence du mystère de l'Amour et de la Grâce.

Parfois aussi, le salut est plus direct : Salut au pèlerin du

Gange ! Salut au pèlerin du Kédar ! Ou bien, c'est le mantra rituel : *OM, namah shivâya !* (OM, gloire à Shiva !). Et sur la route de Badrinath : *OM, namo nârâyanâva !* (OM, gloire à Narayana !). Quel qu'il soit, aucun n'est indifférent à l'autre, sur la route du pèlerinage. Tous sont frères en cette remontée. Tous communient en l'unique Source.

Dans cette foule de pèlerins, les sadhous sont toujours nombreux, et c'est normal. Ne sont-ils pas par vocation le signe même des sources, au milieu de leurs frères les hommes, le signe de Shiva, le Seigneur des Sources et des Sommets, le rappel permanent de cette Présence que les foules s'en vont chercher aux sanctuaires lointains ?

Toutes les espèces y sont représentées, depuis les sannyasis distingués, suivis de coolies et marchant le transistor à la main, jusqu'aux pauvres hères tout nus, le corps frotté de cendres et tenant seulement entre leurs mains leur bol à aumône. Et puis tout l'entre-deux : demi-nus, ou couverts des défroques les plus invraisemblables pour se garder du froid, à l'épaule des ballots de toute espèce ; à la main, le trident ou le *danda,* signe de leur ordre ; les yeux égarés parfois de monomaniaques, souvent aussi et davantage encore, des yeux doux et profonds, reflétant le mystère du dedans.

Sur la route, les sadhous ont leur rythme propre, et aussi leurs rites. Ils ne sont jamais pressés comme les autres pèlerins. Leur vie n'est-elle pas par tradition une perpétuelle errance, un perpétuel cheminement, l'hiver sur les routes de la plaine, l'été dans les sentiers de la montagne, de village en village, de temple en temple, de pèlerinage en pèlerinage ?

Le matin, alors que les autres pensent avant tout au bol de thé qui les empêchera de geler, les sadhous s'en vont à quelque source ou quelque ruisseau voisin pour prendre leur bain dans l'eau glacée. Puis, ils rentrent dans le dharmasala pour leurs mantras et leur méditation. Plus tard seulement ils partiront, le plus souvent en groupe. S'ils ont d'aventure quelque monnaie, ils cuisineront une fois arrivés à l'étape ; sinon quelque pèlerin charitable se fera une joie de partager avec eux son repas. Le

soir, alors que les autres chantent ou sont déjà endormis, les sadhous, eux, prolongent leurs prières, souvent devant quelque icône conservée précieusement au fond de leurs sacs, et qu'ils déposent respectueusement devant eux contre le mur, entre des bâtonnets d'encens.

On meurt parfois sur la route du pèlerinage, ayant trop présumé de ses forces. On n'a pu supporter la nourriture, le froid, la pluie, l'air trop vif des hauteurs.

Alors on s'assoit sur le bord de la route. Fortunés ceux qui voyagent en groupes, sinon qui saurait dire si l'homme couché contre le talus se repose simplement ou bien est près de rendre l'âme ?

Il y a sans doute quelques postes de secours dans les dharmasalas les plus importants. Mais il faut d'abord les atteindre, ces dharmasalas. Et que faire, quand les jambes refusent tout service ? Et puis quand l'heure est venue, qui peut lutter contre l'appel de Dieu ?

Qui d'ailleurs se plaindrait d'être rappelé au cours de son pèlerinage ?

La mort sur le chemin de la Source, n'est-ce pas l'atteinte immédiate de la Source ?

Et, si c'est sur le chemin du retour que la mort attend, qui donc ne chanterait en toute sérénité et joie son *Nunc dimittis ?*

Parfois l'appel est brutal quand, par exemple, un autocar verse dans le Gange du haut d'une falaise de cinq cents ou mille pieds.

Quand l'heure est venue pour le pèlerin de passer à l'au-delà, ses compagnons l'entourent et chantent avec lui le nom de Dieu.

On fait un brancard de quelques branches, on descend le corps au Gange, un brahme psalmodie les mantras védiques, puis le feu est mis au bûcher funéraire.

Le lendemain matin, on jette les cendres dans les eaux saintes, et ceux que l'*heure* n'a pas encore atteints continuent leur chemin vers la Source.

L'homme est retourné à son Dieu.

Cependant quand un sadhou meurt, on ne le brûle pas.

Sa consécration l'a mis à part, et le feu intérieur qui le consuma détruisit plus sûrement ses impuretés que tout feu matériel ne saurait le faire. Et puis le sadhou n'a plus de foyer. Il n'a plus de droit au feu — le signe de la vie d'homme. Où prendrait-on le feu qui allumerait son bûcher ?

Le sadhou est simplement mis en « posture de contemplation », les jambes croisées au-dessus des cuisses. On le dépose ainsi au milieu du fleuve, le corps recouvert d'un tas de pierres.

Nul jamais ne pleure le sadhou, car, en exhalant son dernier OM, il a obtenu ce pour quoi il avait tout laissé.

Heureux qui meurt à Bénarès, la cité sainte, dit la Tradition.

Plus heureux encore celui que la Source engouffre !

C'est ainsi que chaque année l'Inde remonte vers ses sources, vers ces sommets d'où coule la grâce, aux grands sanctuaires des Himalayas.

IV

Il fallait bien alors que le Christ lui aussi montât aux Himalayas, comme il était monté jadis à Jérusalem et au Calvaire.

Qu'il y montât, non plus seulement en la personne de ceux qui sont siens sans le savoir et qui L'adorent encore et Le servent sous des images et des signes dont ils ne perçoivent pas le sens final, mais en la personne enfin de ceux dont le front fut signé de la sainte croix et qui portent son nom gravé au plus profond de leur cœur.

Qu'en leurs corps pesant de fatigue Il offrît au Père le prix du rachat des hommes ; qu'en leurs yeux ravis de la beauté des cimes Il dit au Père la joie rayonnante des rachetés ; que, par leurs lèvres avides enfin, Il abreuvât son Eglise aux sources admirables...

Qu'en eux Il *réalisât* tous les symboles et comblât toutes les attentes, qu'en eux enfin Il amenât tous les signes à la Réalité qui est Lui !

Car le Christ lui aussi est le Dieu des Hauteurs. C'est sur le Mont qu'Il donna aux disciples la charte de l'Evangile ; sur le Mont qu'Il leur apparut dans sa gloire ; sur le Mont enfin qu'Il les emmena pour les bénir une dernière fois et disparaître à leurs yeux de chair — cette Transfiguration dernière, plus mystérieuse encore que celle du Thabor, et qui annonçait son *darshana* définitif, son épiphanie dans l'Esprit, au plus profond des âmes.

Avant de mourir, n'avait-Il pas dit à ceux qui Le cherchaient : « C'est quand Je serai élevé de terre — par la Croix d'abord, par l'Ascension ensuite — que J'attirerai tout à moi » ?

C'est sur les nuées enfin qu'Il apparaîtra quand Il reviendra, enveloppé Lui-même, dit l'Ecriture, dans ces nuages qui enveloppent les cimes.

C'est Lui la Cime que signifie toute cime. Il est ce sommet qui s'élève en plein ciel pour y capter l'Etre et la Vie. De son Chef, Il pénètre jusqu'au plus haut du mystère du Père. La Terre, elle, est l'escabeau de ses pieds, plus encore la base solide en laquelle Il s'enracine jusqu'en la profondeur la plus dense de notre humanité.

Il est Celui que signifiait le mythe de Shiva, l'Ascète des Himalayas, lequel recevait sur son chef la grâce d'en-haut et par son corps la faisait ruisseler sur les hommes. Il est le Médiateur, Celui en qui Dieu se fait connaître à l'homme et lui donne la joie de contempler son Visage.

Il est cette Colonne de Lumière et de Feu que chantait le mythe de Shiva-Arounachala, qui pénétrait les cieux, s'enfonçait en terre, et nul homme, nul dieu ne put jamais savoir jusqu'où elle montait, plus haut que tous les cieux, ni jusqu'où elle descendait, plus profond que le centre même de la terre...

Il convenait en vérité que le chrétien lui aussi vînt adorer en ces hauts lieux, qu'il vînt y « accomplir » tous les signes,

tous les mythes, toutes les images, y porter jusqu'en sa *res*, sa réalité christique — donc eucharistique — l'immense sacrement cosmique.

Plus que tout autre, sans aucun doute, il revient au chrétien de venir méditer ici la montée de la terre vers le ciel en ses sommets neigeux, la descente du ciel jusqu'en terre sous la forme de nuées épaisses et lourdes des eaux vivifiantes — leur rencontre alors au mystère de ces hauts pics qui captent et retiennent sur leurs flancs l'eau du firmament avant de la déverser sur la terre des hommes.

Le Christ est le Sommet de tout. Il est l'Everest de la divine Manifestation. Il est la Source d'où se répandent à flots la grâce et l'amour du Père. C'est de son flanc ouvert par la lance du centurion que jaillit l'Eglise sur le Golgotha, en même temps que le sang et l'eau, signes du bain rédempteur et de la coupe de vie.

Il fallait que le Christ montât le sentier qui gravit le Mont qu'Il est lui-même.

Il fallait qu'en la personne des siens Il montât jusqu'à *Soi*, de cette montée qui ne s'achèvera qu'au jour eschatologique, au jour des consommations ultimes puisque, selon saint Paul, la plénitude n'est réalisée dans le Christ que lorsque tous enfin sont en Lui, Lui-même désormais et pour toujours tout en tous et en tout.

Le temps de l'Eglise, ce n'est rien d'autre en réalité que l'accomplissement de cette montée au mystère de l'Esprit.

L'Eglise en effet dure dans le monde et le chrétien pérégrine dans le temps — le temps de la montée à Jérusalem, de la montée au Calvaire, du retour aux Sources.

La Source c'est le cœur du Christ, la Source c'est le sein du Père.

V

Un jour donc il me sembla que, moine chrétien, j'avais ma place toute marquée parmi la foule des pèlerins qui se rendent chaque année aux hauts-lieux des sanctuaires himalayens.

Je me rendis d'abord au Kédarnath, le lieu d'origine de la Mandakini, à près de quatre mille mètres d'altitude.

C'était en fin de saison. Il n'y avait plus sur la route que de rares pèlerins. Pendant trois jours, presque seul et pratiquement silencieux, depuis Rudraprayag, je remontai les méandres de la rivière. La route était dure, mauvaise, souvent coupée de ruisseaux en crue qui obligeaient à de pénibles détours. La pluie fréquemment tombait, rendant l'ascension plus difficile encore. Cependant, à chaque détour du sentier et du torrent, c'étaient des beautés de nature que l'homme avec tout son génie sera à jamais incapable d'égaler, ces cascades et ces chutes d'eau surtout nourries par les pluies de septembre et qui, de partout, tombaient à pic dans la vallée, de plusieurs centaines de pieds de hauteur.

Plus j'avançais, plus le monde me devenait lointain. Ses villes, ses bruits, ses véhicules, tout cela me semblait comme abandonné très loin, de plus en plus loin derrière. Et plus s'estompait le souvenir du monde, plus aussi la paix envahissait l'âme.

C'était comme si, à chaque pas, on pénétrait toujours plus profondément *en soi,* on se rapprochait davantage de ses origines essentielles — à chaque pas de la montée par le chemin dur ; trempé, haletant, courbé sous le poids du sac qui devenait chaque minute un peu plus lourd, enveloppé de la brume qui partout s'élevait du sol.

La dernière étape fut particulièrement rude, pendant huit ou dix kilomètres. Il fallait s'arrêter constamment, déposer le sac, reprendre haleine.

J'arrivai à Kédarnath en fin d'après-midi, épuisé, par un brouillard épais qui couvrait et cachait tout, pénétrant tout d'une humidité glaciale. Rien ne pouvait se distinguer des hauts pics de sept et huit mille mètres, qui, me disait-on, se dressaient juste à proximité. A peine pouvait-on deviner les contours du Temple qui s'élevait à l'extrémité du village, à l'endroit précisément où les multiples filets d'eau coulant du glacier supérieur formaient enfin un ruisseau, la Mandakini.

Je montai jusqu'à ce Temple pour assister à l'offrande du soir. Puis j'errai dans le hameau, en quête de nourriture et d'un gîte pour la nuit. Quand on m'eût donné une chambre, je m'y enfermai et, enveloppé de couvertures, tâchai de m'endormir.

Vers minuit, soudain, je me réveillai ; j'eus alors l'idée d'entrebailler la porte et de risquer un œil dans la nuit froide.

Merveille ! Plus de traces de brouillard. Un ciel d'une limpidité que ne ternissait plus le moindre nuage. La lune, en son plein, brillait au zénith. Elle éclairait le village et son temple. Elle se reflétait argentée dans les ruisselets qui sillonnaient le sol. Elle révélait surtout dans tout leur éclat les flancs et les cimes enneigées des sommets vertigineux : le cirque de monts et de neiges au milieu duquel jaillissaient *les eaux*, le sanctuaire non fait de main d'homme que la nature avait érigé à la gloire de Shiva, le Seigneur du Kédar (*Kedar-natha*) et vers lequel les hommes, de partout dans la plaine, montaient pour adorer.

Eblouissement au dehors, éblouissement au dedans. Tout n'est-il pas signe ? Et n'est-ce pas de l'unique Mystère que tout est signe ? L'atteinte au mystère même de cette naissance indécelable de soi, à la fois au fond du cirque des montagnes neigeuses et au haut du sentier inexorablement grimpant, à la fois aux origines d'où tout vient et se répand, et aux consommations, vers quoi tout tend, où finit la route et où tout se recueille...

En vérité, n'est-ce pas le Christ qui est l'unique Seigneur du Kédar ?

Il n'est qu'une Naissance, au sein même de l'Etre, celle en laquelle l'Etre à soi-même se révèle, en ce lieu au-delà de tout lieu, d'où tout vient et à quoi tout retourne...

Il n'est qu'une Source.

VI

Quelques années plus tard, je montai à Gangotri.

Avec les pèlerins cette fois — car on était au mois de juin, la pleine saison des pèlerinages — je suivis la Bhaguirati par les chemins rocailleux et escarpés, ma besace sur l'épaule, à la main mon bâton de bambou, échangeant avec les passants le salut traditionnel au Gange, l'*Alma Mater,* plus souvent cependant leur répondant le OM, qui, dans la montagne, est le salut habituel qu'on adresse au sadhou et qu'on attend de lui en retour.

OM, en effet, n'est-ce pas le *mantra* par excellence, sinon l'unique, du vrai sadhou, surtout du sadhou pèlerin ? Tout au long de la route, n'est-ce pas le OM qui sourd de son cœur comme il sourd du fleuve, de la montagne, de la forêt, comme il sourd de chaque être vivant rencontré sur le chemin ? Le OM qui se délivre au bruit du Gange, au frémissement des feuilles, au gazouillement des oiseaux, qui se répercute indéfiniment sur les falaises à pic, et qui trouve au cœur du sadhou comme un écho infini où il rejoint le OM primordial au silence duquel tout est dit ?

Et ce OM qui sourd de son cœur, tout au long de la route aussi, le sadhou pèlerin le murmure de ses lèvres. Il le psalmodie à mi-voix quand la fatigue n'est pas trop grande. Il s'essaie encore à le prononcer pour tâcher d'oublier cette fatigue. Alors, quand il croise d'autres pèlerins, il lui suffit de le dire un peu plus haut pour répondre à leur salut et les bénir au nom de Dieu.

J'atteignis ainsi le lieu de la source, remontant pas à pas le cours du fleuve, comme au rebours de tout ce qui en moi cherche à s'échapper vers le dehors, au rebours du désir et de la pensée elle-même, laissant sans cesse un peu plus loin derrière moi le monde et ses attraits, mes soucis et mes préoccupations, mon envie de savoir, de spéculer, de tout comprendre des choses — en route vers le silence des origines.

On me donna une hutte en bois dans un enclos réservé aux sadhous, de l'autre côté du fleuve naissant.

Je pris deux jours pour faire connaissance des gens et reconnaître les lieux, puis j'entrai dans le grand silence. J'avais

décidé en effet que je profiterais de ce séjour à Gangotri pour vivre au moins pendant quelque temps en *mouni*. Je ne me permettrais que juste les quelques signes absolument indispensables. Qui plus est, je n'avais emporté aucun livre. Je voulais faire l'expérience de cette nudité intérieure, qui réfléchirait plus sûrement, je l'espérais, le mystère dont j'étais ici enveloppé. Je voulais ainsi participer de plus près à la vie de mes frères sadhous et tâcher de saisir, en l'éprouvant personnellement, ce qui se passe dans le silence intérieur et extérieur de l'âme des *mounis*.

Chaque jour, dans la matinée, en silence bien entendu, les reins ceints de mon pagne ocre et les épaules couvertes d'une vieille couverture de même couleur, je me mêlais aux autres sadhous pour aller chercher ma nourriture à l'*anna-kshétra*. Aux principaux lieux saints de la montagne en effet, il y a toujours de ces *kshétras* où les sadhous sont nourris « pour l'amour de Dieu ». Ces fondations pieuses datent maintenant de plusieurs générations et sont sans cesse entretenues et renouvelées par les pieux Hindous, soit à l'occasion de leur venue ici en pèlerinage, soit à la suite de quelque vœu ou d'événements marquants de leur vie familiale.

A la queue leu leu, nous nous présentions donc à la porte de la cuisine du *kshétra*, tendant nos mains pour recevoir quelques galettes de millet ou de blé, puis nos pots pour recevoir la louche de lentilles ou de pois cassés. Comme le pèlerinage battait son plein, il arrivait alors, à notre grande joie, plusieurs fois par semaine que quelque riche pèlerin offrît aux saintes gens que nous étions une nourriture plus abondante et plus raffinée, surtout de ces mets sucrés dont l'Inde du Nord est particulièrement friande. Parfois, il préparait lui-même ce repas et nous le servait en personne aidé de sa famille. D'autres fois, le donateur faisait tout préparer et servir par le *kshétra*, mais il se tenait lui-même à l'entrée de la cuisine, saluant respectueusement et remerciant les sadhous qui avaient daigné accepter son offrande de nourriture.

Avant de prendre ce repas, j'allais, comme il se devait, prendre mon bain dans le Gange. Eau de glace en vérité, tout

juste jaillie des neiges des cimes. Le court instant pendant lequel on se plonge — trois fois, rituellement — dans le courant glacé brûle comme une piqûre de scorpion et engourdit tout le corps. Symbole du contact avec la « source » : qui peut supporter le contact direct avec les archétypes de ses profondeurs ? Celui qui osa jamais penser ou parler de Dieu ne se trouve-t-il pas littéralement figé quand enfin il est confronté avec la réalité de Dieu ? Heureusement le soleil alors haut dans le ciel avait tôt fait de réchauffer le corps nu et cela aussi était un symbole...

La plus grande partie de la journée, je demeurais dans ma hutte, ou bien assis dans un coin à l'intérieur, emmitouflé de couvertures, ou bien, quand le soleil donnait, dehors, sous l'étroite véranda, face aux grands pics.

A l'Est en effet, la montagne s'entrouvre et laisse apparaître au loin les très hautes cimes, toujours couvertes de neige. Murs de neige ici, là chaînes striées qui rappelaient des cathédrales flamboyantes. A côté, une aiguille piquant droit vers le firmament ; surtout un cône extraordinaire, dont la blancheur se découpe sur le bleu du ciel, un *Arounachala,* mais élevé à des hauteurs vertigineuses, qui vous regardait, vous appelait, vous fixait en son mystère.

Les nuits étaient rarement claires. Une fois ou deux seulement la pâle clarté de la lune prêta à cet horizon les couleurs de rêve qui m'avaient enchanté au Kédar. Mais les matins étaient généralement magnifiques, quand les premiers rayons du soleil, *arouna,* venaient caresser les hauts pics. Et le soir, longtemps encore après que l'ombre ait recouvert la haute vallée de Gangotri, par delà les montagnes du Sud, le soleil couchant venait encore saluer les grandes cimes.

Tout près de moi, à mes pieds, c'était la cascade du Gaurikund. Le torrent y avait creusé dans le roc comme des bouches par lesquelles il se déversait avec un bruit de tonnerre cinquante pieds plus bas. Cent mètres plus loin, il y avait une autre cascade plus bruyante encore, car en ce lieu la gorge se rétrécissant ne laissait plus qu'un étroit passage, ce dont le

Gange se vengeait en rugissant et en frappant l'obstacle avec plus de véhémence encore.

Sous le soleil de juin, les neiges fondaient cependant, et le torrent s'enflait chaque jour un peu plus. Les bouches du Gaurikund furent bientôt recouvertes. D'une berge à l'autre, ce ne fut plus qu'une mer moutonnante, une succession de vagues échevelées, se poursuivant, se rattrapant, se heurtant, se fracassant contre les roches. Dans leur retombée au fond de la cascade elles lançaient leurs embruns à plus de cent pieds en l'air, le soleil se mirant alors en un merveilleux arc-en-ciel dans le brouillard qui s'élevait de leurs crêtes.

Le bruit arythmé des cascades se développa alors en une immense clameur qui comprenait tout mais où rien n'arrivait à se fondre : le ruissellement des eaux, la frappe contre les rochers, le roulement des cailloux, la lutte entre les eaux qui s'entrechoquaient. Dans mon vide mental, cela prenait parfois des formes hallucinantes qui me réveillaient la nuit. C'était des chœurs de cathédrales aux voix multiples avec accompagnement de grandes orgues. C'étaient des psaumes en faux bourdon qui déroulaient leurs versets, je n'avais qu'à tendre l'oreille pour reconnaître les paroles. C'étaient les chants et les cris de la foule dans la *Jeanne au bûcher* de Honegger. C'étaient des bruits de cloches et de tambours innombrables, s'appelant, se recouvrant, se répondant indéfiniment. Parfois c'était une multitude inimaginable de *siddhas* qui surgissaient de chaque anfractuosité de la montagne, qui jaillissaient des eaux du Gange et qui sauvagement chantaient *Shiva, Shiva,* hors toute mesure. C'était souvent aussi, Dieu merci, des litanies de OM recueillies et reposantes, qui pénétrant plus profondément que tout le reste, venaient rythmer, exprimer et délivrer le silence de mon esprit.

VII

L'après-midi j'allais souvent me promener dans la forêt de pins qui, à flanc de coteau, borde le fleuve en aval. Ou bien j'allais le long de la rive même, grimpant, escaladant, sautant

même, selon les caprices du fleuve et de la falaise, de rocher en rocher.

Il y avait un peu partout de ces huttes cachées sous les arbres, de ces grottes à l'ouverture dissimulée dans la paroi d'un rocher, où vivaient des sadhous. Certains d'entre eux venaient chaque matin avec moi au *kshétra,* d'autres ne quittaient point leur demeure, vivant des fruits de la jungle ou de la pitance qu'ils se préparaient eux-mêmes. Plusieurs étaient nus ou à peu près, et même quelques-uns d'entre eux passaient ici tout l'hiver, par six pieds de neige. Naturellement, il y avait aussi des sadhous « distingués », ceux qui ont pignon sur rue, et qui laissent pendre à chaque porte et fenêtre de leur logis une pancarte déclinant leurs noms, titres et qualités. C'était bien entendu une invitation aux pèlerins toujours avides de bénédictions, à entrer, à se prosterner, à écouter les instructions spirituelles du « maître » et — cela se devine — à déposer à ses pieds en partant une offrande généreuse. Il va sans dire que ceux-là n'allaient point avec nous au *kshétra* : ils auraient dérogé. Des disciples plus ou moins bénévoles pourvoyaient à tous leurs besoins.

Un jour j'étais descendu tout près du lit du Gange par un minuscule sentier, de l'autre côté de la cascade du Gaurikund. Appuyé contre un pin, simplement je regardais le fleuve couler. J'entendis alors comme un bruit de mains frappées l'une contre l'autre qui semblait m'appeler. Soucieux de ne pas interrompre mon silence, je fis mine de ne pas entendre. Une forme nue cependant eut tôt fait de s'approcher de moi et de m'inviter à la suivre. Je fis signe que je ne parlais pas. Le nu me fit signe que lui aussi était un silencieux. Il insista par gestes pour que je le suivisse. Il me conduisit à sa hutte, faite de planches brutes et de branchages, dans le prolongement d'une grotte. Il me fit asseoir sur le sable. Il y avait au milieu de la hutte un foyer avec un feu de bois. Sur un trépied se trouvait une marmite, qui contenait son dîner. Par signes toujours, il me demanda si j'avais pris mon repas. Sur ma réponse affirmative, il retira la marmite du feu et la remplaça par un pot de cuivre. Il y versa de l'eau du Gange et la mit à bouillir. Il écrasa

quelques grains de poivre qu'il y jeta, ajouta du thé, du sucre, du lait, passa le tout dans quelque haillon et m'invita à boire la décoction. Tout comme au bon vieux temps de la Thébaïde et de Scété, n'est-ce pas ? sauf le thé et la neige.

Assis en face l'un de l'autre, de chaque côté du foyer, nous nous regardions. Il me montrait le Gange, par une ouverture ménagée dans la paroi. Il me faisait comprendre que, pour lui, le Gange était tout. Le regarder lui suffisait pour oublier tout le reste. Les choses du dehors, son corps lui-même, sa pensée, tout disparaissait, on le devinait à sa mimique, quand son regard se tournait vers le flot sacré. On devinait aussi qu'en son cœur il n'y avait place que pour la paix et pour la joie, une sérénité que rien n'avait le pouvoir de troubler, une joie totale, car il était comblé, et nul désir ne pouvait désormais venir altérer sa félicité.

Près de lui il y avait un morceau d'ardoise cassée et un crayon. Je les lui demandai. Mon hindi sans doute était bien pauvre, et encore plus pauvre écrit que parlé. Néanmoins je voulais en savoir un peu plus sur mon hôte. C'est ainsi que j'appris qu'il vivait depuis douze ans dans un silence total, partageant son temps entre Rishikesh et Gangotri. Je lui demandai son *mantra,* sa prière. Il m'écrivit immédiatement : *OM, Ganga Maï !* OM, Mère Gange !

L'acosmisme pur en vérité !

Acosmisme de ces sommets vêtus de neige, qui captent la fécondité du ciel. Ils la retiennent à leurs flancs nus. Cependant ils n'accrochent rien à eux. C'est la neige qui s'accroche à eux, un temps, le temps de prendre contact avec la terre. Puis elle descend en torrents sur le monde. Le haut pic, lui, demeure immobile, *a-cala.* Le soleil levant le caresse. Le soleil couchant lui envoie son dernier baiser de lumière et de chaleur. La lune s'élève et se reflète sur lui, à son tour elle l'enveloppe et elle aussi le baise. Il brille à nouveau, mais lui ne sait même pas qu'il brille, ni que, du ciel, on le regarde, ni que, de la terre, on l'admire. Les nuages montent, le recouvrent, le dérobent aux yeux de l'homme. Lui ne bouge pas, *linga* superbe, se dressant seul et unique dans le ciel, Shiva sous sa forme de montagne.

Le vrai *mouni*, c'est celui qui n'a plus besoin de parler, ni au-dedans, ni au-dehors. S'il lui faut encore *parler* à Dieu, à un Dieu qu'il concevrait ou imaginerait encore sous quelque forme, cette forme fût-elle au dedans de lui, à quoi bon faire le muet au dehors ? Qu'il reste alors avec les hommes, et qu'il chante en chœur avec eux. Le *mouni*, c'est celui qui a découvert en soi le Transcendant et n'a plus été capable de subsister *devant* lui ; *A, a, a Domine*, comme disait Jérémie, *nescio loqui*, Seigneur je ne sais plus rien dire. Il se tait. Tout est fini. Et il ne s'amuse pas à répéter, comme les esthètes de la Transcendance, qu'il se tait et que Dieu est indicible...

Henri LE SAUX

Ce texte constitue le début d'un ouvrage qui sera publié prochainement aux Editions du Seuil, à Paris, sous le titre Une messe aux sources du Gange.

Vocabulaire

A-CALA. Im-muable, montagne.

ANNA-KSHETRA. *Anna :* nourriture ; *kshétra :* champ, lieu, lieu saint.

AROUNA. La couleur rosée du ciel au soleil levant, le soleil levant lui-même.

AROUNACHALA. Colline et pèlerinage fameux du pays tamoul (*Arouna, A-cala*).

DANDA. Bâton à nœuds, propre à certains Ordres.

DARSHANA. Vision, vue ; particulièrement la vue de Dieu, d'un saint, d'une idole, d'un temple, d'un lieu sacré, etc...

JI. Ce suffixe est une particule honorifique habituellement jointe aux noms propres dans le Nord de l'Inde.

HARI. Nom divin, spécialement de Vichnou-Khrishna.

LINGA. Signe ; très particulièrement la pierre debout cylindrique qui, signe du Sans-Forme, est le centre du culte dans les temples shivaïtes.

MAI. Mère.

MANTRA. Formule de prière ou d'incantation.

MOUNI. Ascète, spécialement celui qui a fait vœu de silence (*mauna*).

MOURTI. Forme, manifestation ; idoles des temples, membres des ashrams.

NATHA. Seigneur.

OM. Le *mantra* par excellence, d'origine védique, chanté et médité par toute l'Inde. Il signifie l'ineffabilité de Dieu. Il représente le « son » ineffable en lequel tout fut fait et en lequel aussi tout retourne à Dieu, son origine.

PARIVRAJAKA. Autre nom des sadhous ou sannyasis. Il se réfère à leur perpétuelle « errance » (littéralement : circum-ambulant).

SADHOU. Bon, vertueux ; par extension, renonçant.

SANNYASI. Celui qui a renoncé au monde par un vœu définitif.

SIDDHA. Etres fabuleux qui sont supposés demeurer dans les lieux saints et dans certaines régions du ciel. Etymologiquement, *siddha* signifie quelqu'un qui est parvenu à la perfection, qui est totalement « accompli ».

LES DISQUES

Pèlerinages

La Salette, la journée du pèlerin

Ce disque permet de passer trente minutes dans le célèbre sanctuaire de La Salette afin d'y vivre les principaux moments d'une journée de pèlerinage. Un commentaire du Père Roguet indique les étapes, suggère le sens de cette montée à la « montagne sainte » et invite à se mêler à la foule des pèlerins. Bruits de la foule, chants traditionnels de louange ou de pénitence, acclamations en forme de litanies, carillon égrenant des refrains connus, cloches sonnant à la volée, rien ne manque pour restituer cette ambiance sonore propre aux grands sanctuaires de piété mariale. Lectures et chants du propre de la messe complètent la première partie de ce reportage. La seconde est consacrée au message de La Salette, présenté par le prédicateur, alors qu'une voix féminine reprend en surimpression les paroles de la Dame. Un disque pour les fervents de la Salette qui prolongeront ainsi leur séjour sur la montagne sainte (1 d. 25 cm., Studio SM 25 A 189).

Pèlerins de la Salette, quatre chansons

L'auteur semble avoir voulu condenser en quatre chansons l'essentiel d'un pèlerinage à La Salette. C'est d'abord un chant pour la rude montée, « Pèlerins de La Salette » et l'hommage rendu à Notre-Dame, « Litanies », puis le message « Sur la montagne », enfin l'histoire des deux enfants « Bergers de La Salette ». Les textes ont la naïveté des cantiques populaires et la musique agréablement rythmée porte le pas du pèlerin. A ce niveau ce petit disque atteint son but : mettre la sensibilité du pèlerin en harmonie avec le lieu saint qu'il aborde. Il est interprété avec conviction et justesse par un ensemble vocal et un orchestre sous la direction d'Henri Veysseyre. Paroles et musique de Eric Thibor (1 d. 17 cm. 45 tours, Pastorale et Musique PM 17 050 M).

Taizé, Réjouis-toi Jérusalem

On connait le pouvoir d'attraction de la vie liturgique de la communauté de Taizé. Plusieurs disques[1] permettaient déjà aux

1. Par exemple, un office quotidien (SM 33-19), l'office de la nuit de Noël (SM 33-26), l'eucharistie du dimanche (SM 33-93), la prière pour l'Unité (SM 45-10), etc...

pèlerins de la petite église romane de réentendre la prière des frères ou les morceaux d'orgue chargés de prolonger le recueillement. Grâce à ce nouveau disque nous sommes associés aux premiers offices célébrés cette fois dans l'église de la Réconciliation, érigée pour rassembler les croyants en quête de l'Unité des chrétiens. Deux offices particulièrement représentatifs de ce «rassemblement» ont été choisis: un office œcuménique, qui est une liturgie de la parole (chants de psaumes, lectures, prière chantée et intercession avant de conclure par le Notre Père), puis un office orthodoxe, célébré par Monseigneur Meliton, métropolite du Patriarcat de Constantinople, assisté d'un Père du Patriarcat de Moscou, le petit chœur étant dirigé par Trajan Popesco. Si l'un atteint directement notre entendement, le second frappe surtout notre sensibilité (en particulier l'Hymne à la Vierge selon le rite de saint Basile le Grand) et donne un aperçu des splendeurs d'une liturgie que le disque contribue beaucoup à faire connaître. Le rapprochement est significatif : au delà même d'une date importante dans la vie de Taizé, cet enregistrement rappelle la rencontre de deux traditions dans l'unité d'une même foi. Taizé est un lieu privilégié où souffle l'esprit des grandes montées à Jérusalem. Pèlerins du temps présent, orthodoxes, catholiques et protestants chantent et prient dans l'église de la Réconciliation (1 d. 25 cm., Studio SM 25 M 117).

Un deuxième disque, offrant des extraits des autres offices, a paru depuis, encarté dans un album de photographies et de textes sur l'*église de la Réconciliation* (Co-édition. Studio SM, Presses de Taizé).

Le Pape en Terre Sainte

C'est la relation du pèlerinage que fit Paul VI en Palestine les 4, 5 et 6 janvier 1964, à l'aide de documents sonores recueillis par Radio-Luxembourg, liés par un bref commentaire situant les principales étapes de ce voyage.

Nous revivons d'abord l'arrivée à Jérusalem (il s'agit du reportage en direct, tel qu'il a été transmis), la prière du Pape au Saint-Sépulcre, Gethsémani et la lecture de la passion en plusieurs langues, le salut du Pape à son entrée en Israël aux fils du peuple de l'Alliance, de larges extraits du discours de Nazareth. Paul VI s'exprime en français : il dégage le sens du travail des hommes et paraphrase les Béatitudes. De la rencontre avec le patriarche Athénagoras, nous entendons une brève interview, donnée à la radio française, où celui-ci exprime sa grande joie de cette rencontre, et le *Pater* récité par les catholiques et les orthodoxes. Enfin, avant la rapide évocation du retour triomphal à Rome, nous entendons l'émouvant message de paix au Monde, appel adressé à tous et surtout à ceux qui portent la

responsabilité des peuples. « Le pape s'est fait homme parmi les hommes » peut conclure le commentateur. Il est vrai qu'on est frappé par cette fraternelle simplicité qui a conquis tous les hommes. Ces documents sonores sont livrés à l'état brut, comme ils ont été captés et c'est la force de ce disque, au-delà des rumeurs de ce pèlerinage qui ont leur intérêt, de rendre l'accent avec lequel Paul VI adresse son message et affirme son immense sympathie aux hommes (1 d. 25 cm., Jéricho 252).

Palestine, terre d'élection, terre de salut

Un texte conçu par Stanislas Fumet et dit par l'auteur, de cette voix chaude et parfaitement articulée que connaissent bien ceux qui à la radio suivent ses émissions culturelles. Ce long monologue sera seulement ponctué de quelques versets de la Bible, chantés en hébreu par Magdalith et de rythmes de tambour palestinien. Stanislas Fumet semble penser tout haut à la vocation de la Palestine, terre choisie pour être donnée à Abraham, père des croyants, et à ses descendants, terre promise au peuple hébreu, pays de la naissance et de la vie du Christ. C'est une large fresque historique, où les grandes étapes de la vie du peuple choisi et leur portée spirituelle sont mises en valeur, depuis Abraham jusqu'à la venue du Messie, sans négliger la renaissance du peuple d'Israël de nos jours et la valeur de signe du récent pèlerinage de Paul VI. Le cadre géographique, cette terre modeste, en harmonie avec le rôle qu'elle est appelée à jouer, diverse dans ses régions, est habilement évoqué. Il est difficile de caractériser la manière de narrer de Stanislas Fumet qui n'appartient qu'à lui : elle mêle le sens des événements à leur rappel, sait procéder par grands traits, mais s'attarder aussi au détail, sans que l'attention soit dispersée. Elle est toujours prenante. Belle méditation sur cette terre d'élection, d'incarnation, de salut (1 d. 25 cm., Pastorale et Musique, PM 25 057).

Aujourd'hui Noël à Bethléem

Il faut écouter ce bouleversant témoignage d'une petite sœur de la communauté du Père Gauthier, qui, à Bethléem, la nuit de Noël, trouve Jésus dans un nouveau-né mourant dans une grotte, alors que la cacophonie des rites se disputant la préséance dans la basilique de la Nativité l'a mise en fuite. Accusation terrible dans ce récit proféré d'une voix égale et douce, comme dans ce dialogue avec un ouvrier de Nazareth qui ne comprend pas cette diversité d'églises et de fêtes (Jésus est-il né plusieurs fois pour que les uns célèbrent cette naissance le 25 décembre, d'autres à l'Epiphanie ?). Espérance cependant d'un rassemblement autour du Christ, reconnu dans le plus pauvre de nos frères, quand les chrétiens comprendront la parole évangélique:

« J'avais faim et vous m'avez donné à manger » (1 d. 17 cm. 45 tours, Jéricho 601).

Terminons par un pèlerinage aux lieux maudits qu'évoquent les noms des camps de concentration. Nous y allons en esprit en écoutant *Prière pour les morts d'Auschwitz : El Mole Rahamine,* Dieu plein de miséricorde. A l'origine, c'est une prière de rite polonais pour le repos de l'âme d'un défunt. Schalom Katz, chantre de Bucarest, la dédie ici à toutes les victimes de la barbarie nazie. Cet enregistrement déjà ancien a été réédité pour sa valeur de document (la voix est poignante), malgré sa mauvaise qualité technique (avec trois autres prières de la liturgie juive, 1 d. 17 cm. 33 tours, Chant du Monde LDY-6011).

Henri LAXAGUE, François SANSON

LES LIVRES

I. Comptes Rendus

Jules PÉRON, *L'attente du Seigneur. Lecture de l'Apocalypse de saint Jean*, Paris, Equipes Enseignantes, 1965, 128 p., 7,70 f.

Dans la série des livres bien connus du P. George mis au point pour la recherche religieuse des instituteurs (*Connaître Jésus-Christ, Prier les Psaumes*, etc.), voici un petit chef-d'œuvre. La rencontre et le dialogue avec les instituteurs des Equipes Enseignantes est pour un bibliste une excellente école : il retrouve chez eux le même sérieux de la recherche, la même loyauté qui le guident lui-même dans son travail quotidien; et il apprend à transmettre dans un langage accessible aux honnêtes gens les résultats d'une technique savante, en les fécondant par le souci profond des militants chrétiens qui se veulent présents à leur milieu et à leur temps.

L'abbé Péron a « testé » cette étude dans des sessions et pendant une année elle a été travaillée en équipe. Mais il ne fait aucune concession à la tentation facile qui viserait à tirer de l'*Apocalypse* une « théologie de l'histoire » immédiatement applicable aux événements de notre temps. C'est bien le texte lui-même qui est déchiffré pour lui-même, à travers des symboles parfois compliqués, justifiés en partie par le caractère des apocalypses qui sont des « écrits de résistance ». Et l'effort ainsi fourni permet bientôt de communier avec la foi de l'auteur qui s'est employé à comprendre les événements de son temps à la lumière de la Révélation et dans l'attente du Seigneur. Cette communion vivante entraîne alors un dynamisme nouveau de notre foi qui se trouve ainsi capable d'affronter le temps présent et d'apporter aux problèmes qu'il pose des solutions neuves.

Remercions vivement l'abbé Péron, appelé depuis à des responsabilités pastorales qui ne lui laissent plus le loisir nécessaire au travail exégétique, pour ce livre dont l'équivalent n'existait pas encore pour les lecteurs catholiques de langue française. Nous le recommandons sans hésiter aux prêtres, religieuses et surtout laïcs désireux de se nourrir de la Parole de Dieu, source de notre espérance.

Louis-Marie ORRIEUX

Béda RIGAUX, *Témoignage de l'Evangile de Marc*, Paris, Desclée De Brouwer, 1965, 194 p.

Voici le premier volume d'une nouvelle collection : « Pour une histoire de Jésus », dirigée par des professeurs de l'Université de Louvain, et destinée à fournir au public cultivé une base

critique suffisante pour permettre d'aborder le « Jésus de l'histoire ». Le but est nettement formulé : il s'agit de montrer que la foi et l'histoire s'accordent.

La méthode employée sera celle de l'histoire des formes, dont l'instruction *Sancta Mater Ecclesia* du 21 avril 1964 a reconnu la légitimité. Cette étude sur saint Marc, due à un des meilleurs exégètes catholiques de l'école de Louvain, est très classique de forme, presque scolaire, respectant la problématique des « introductions » aux livres bibliques. C'est en effet le propos de l'auteur. Il faudra attendre les ouvrages annoncés sur les paroles de Jésus, les miracles de Jésus ou les récits de la Résurrection pour voir dans quelle mesure la méthode de l'histoire des formes s'est acclimatée en milieu catholique.

Louis-Marie ORRIEUX

Henri TROADEC, *Evangile selon saint Marc,* Tours - Paris, Mame, 1965, 254 p.

« L'Evangile est moins une restitution du passé qu'une catéchèse par laquelle l'évangéliste révèle à ses destinataires la Parole de Dieu qui les concerne personnellement, dans le présent. Et par conséquent la seule façon de respecter le caractère catéchétique de l'Evangile est de le recevoir, à notre tour, *comme une catéchèse,* précisément, qui nous concerne personnellement aujourd'hui » (p. 136). Ces lignes semblent exprimer le propos du P. Troadec dans ce commentaire suivi de l'Evangile selon saint Marc : situer l'Evangile dans son milieu de vie originel et dans notre propre milieu de vie. Peut-être eût-il fallu insister davantage sur l'aspect théologique et moins sur l'aspect littéraire ? En tout cas cet essai, destiné primitivement aux Equipes Notre-Dame, met à la portée des laïcs cultivés une nourriture solide de leur foi et nous le recommandons vivement.

Louis-Marie ORRIEUX

Alfred LAPPLE, *Les récits bibliques des origines*, traduit et adapté de l'allemand par A.-M. SELTZ (Coll. Ecole de la foi), Paris-Tours, Fayard-Mame, 1965, 182 p.

Voici un ouvrage qui rendra service à tous ceux qui se trouvent un jour ou l'autre devant la question posée certes par des enfants, mais aussi souvent par les « grandes personnes » : le paradis terrestre, le serpent, la pomme, le déluge, la tour de Babel, qu'est-ce que c'était au juste ? L'auteur aborde ces questions de catéchèse biblique par une étude historique et critique du texte scripturaire ; puis, à la lumière des directives de l'Eglise qui insistent sur la nécessité de comprendre le genre littéraire, le milieu de vie, les mentalités, pour dégager le contenu spirituel, il indique des thèmes de catéchèse et des orientations méthodologiques. Ce livre est le premier d'une série qui étudiera par la suite les autres questions posées à la catéchèse par l'Ancien Testament et par les Evangiles : le renouveau catéchétique français bénéficiera ainsi des efforts entrepris depuis longtemps en Allemagne.

Louis-Marie ORRIEUX

Helga RUSCHE, *Femmes de la Bible, témoins de la foi,* traduit de l'allemand par Roger TANDONNET, Paris, Ed. de l'Orante, 1965, 175 p.

Méditations bibliques sur la foi vécue par les femmes, ce livre concerne surtout la spiritualité et une certaine façon de sentir de l'intérieur la Parole de Dieu. On voudrait peut-être qu'une attention plus grande ait été portée au genre littéraire et à l'intention propre des écrits qui nous font connaître les femmes de l'Ancien et du Nouveau Testament : Judith ou Esther ne sont pas des personnages historiques au même titre que Débora ou Jézabel, et celles-ci n'ont pas la densité théologique propre à Marie, mère de Jésus...

Louis-Marie ORRIEUX

Visages bibliques de la femme, par des moniales bénédictines de Herstelle, traduit de l'allemand par H. ROCHAIS, Paris, Desclée De Brouwer, 1965, 184 p., 7,70 f.

Ces études théologiques et spirituelles concernent la condition de la femme dans l'histoire du salut, dans la ligne de *La femme éternelle* de Gertrude von Le Fort. Un culte bien justifié de la virginité consacrée empêche sans doute d'apprécier à sa juste valeur la réalité charnelle du mariage, qui ne s'exprime pas seulement, même au plan naturel, en termes d'Eros « besoin de complétude dans la possession de l'être aimé »... Un renouveau de vocations féminines à la virginité consacrée ne peut provenir d'une méconnaissance du couple humain telle qu'il faudrait pour le justifier chercher en dehors de lui-même : c'est le couple humain comme tel qui est image de Dieu, et c'est la virginité qui a besoin d'être justifiée, comme l'a fait Jésus, en fonction du Royaume, comme un don gratuit.

Louis-Marie ORRIEUX

Luc-Henri GIHOUL, o. p., *Femme, vocation de l'homme. Essai d'une théologie de la féminité,* Bruxelles, Ed. Vromant, 1965, 235 p.

L'idée de ce volume vient de l'Association des Femmes Universitaires Catholiques Belges : c'est donc le résultat d'un dialogue et d'une prise en considération sérieuse des données du problème au plan de l'histoire, de la psychologie, de la biologie et de la théologie biblique enfin. Il s'agit d'un essai, certes, mais contenant une synthèse solide, qui ne craint pas de s'attaquer à de non moins solides préjugés. Prenons acte de la réhabilitation de la pensée thomiste sur ce sujet, qu'il nous est arrivé de taquiner, fraternellement...

Louis-Marie ORRIEUX

Les Albums de l'Arc-en-ciel : Noé, images d'A. LE FOLL ; *Elie et le feu du ciel,* images de J. JACOUTON ; *Le baptême de*

Jésus, images de J. LE SCANFF ; *Saint Paul rencontre Jésus*, images de J. LE SCANFF ; *Abraham*, texte de J.-M. GEORGEOT, images de J. LE SCANFF ; *Jacob*, images de J. LE SCANFF ; *Noël*, images de A-M COCAGNAC ; *Naaman guéri dans le Jourdain*, images d'A. LE FOLL ; texte du P. A.-M. COCAGNAC, Paris, Ed. du Cerf, 1965, chaque album : 24 p. illustrées, 2,85 f.

Voici huit nouveaux albums de la collection de l'Arc-en-ciel, dont nous avons salué avec joie les débuts dans *Lumière et Vie* (n°71, p. 135). Le souci pédagogique s'est accru, et chaque volume contient une note destinée aux éducateurs, qui dégage nettement la valeur religieuse du récit. Les images échappent toujours à la puérilité des dessins dits « enfantins » ; le trait est ferme et les couleurs fraîches ; bien sûr chacun des imagiers a son style propre et chaque récit est bien individualisé. Le succès de cette collection montre qu'il est possible de faire connaître la Bible par les moyens employés par la Bible elle-même, dont un des plus parlants est l'image. Heureux les enfants qui dès leur jeune âge seront ainsi initiés au Livre qui reste si souvent encore fermé à nos contemporains.

Louis-Marie ORRIEUX

M.-A. GENEVOIS, o. p. *Le psautier du Christ* (Coll. Sous la main de Dieu), Paris, Ed. Fleurus, 1963, 192 p.

Cet essai de lecture des psaumes « dans, par, avec le Christ » donne en une page imprimée pour chaque psaume une indication du contenu littéral, puis une application au Christ et au Corps Mystique, enfin une formule de prière personnelle.

Louis-Marie ORRIEUX

Gabriel MORAN, *L'Ecriture et la Tradition* (Coll. Horizons de la catéchèse), Paris, Ligel, 1966, 167 p.

Eduard STAKEMEIER, *Die Konzilskonstitution über die göttliche Offenbarung* (Konfessionskundliche und kontroverstheologische Studien 18), Paderborn, Verlag Bonifacius Druckerei, 1966, 288 p., 18,50 DM.

Ces deux ouvrages se complètent. L'édition originale du premier, qui porte en sous-titre « Histoire et dépassement d'une controverse », est parue aux Etats-Unis au début du Concile. Le fr. G. Moran y présente, de façon claire, les deux positions théologiques, défavorable et favorable à la notion de « tradition constitutive » ; ce que l'on pourrait appeler en d'autres termes les doctrines de la « source unique » et des « deux sources », si l'auteur ne montrait pas précisément que, par suite du flou du vocabulaire, ces équivalences ne sont pas si simples. La position personnelle de l'auteur — qui reste fort discret — s'exprime peut-être dans une comparaison des deux thèses (chapitre V) qui s'efforce de les rapprocher l'une de l'autre, mais en restant trop,

à notre avis, au niveau du vocabulaire, sans mettre en évidence les options théologiques profondes. Pour cette raison, on accueillera avec grande reconnaissance, le chapitre VI, ajouté pour l'édition française pas le fr. Michel Sauvage : il s'agit d'une rapide présentation historique et théologique de la Constitution *Dei Verbum* : là est l'amorce du véritable dépassement de la controverse résumée dans ce livre.

De cette Constitution *Dei Verbum* on trouvera une excellente présentation (texte latin, traduction allemande, commentaire) dans la collection de l'Institut œcuménique J.-A. Möhler de Paderborn que nous avons déjà bien des fois recommandée ici. Le professeur E. Stakemeier est le directeur de cet Institut; il enseigne la théologie fondamentale et il a pris part à tout le Concile : c'est dire qu'il est un guide très compétent.

René BEAUPÈRE

Roger SCHUTZ et Max THURIAN, *La parole vivante au concile*, Taizé, Les Presses de Taizé, 1966, 190 p.

Ce petit livre, dédié au Secrétariat romain pour l'Unité des chrétiens, est excellent. Un liminaire donne, très brièvement, un aperçu de la vie des frères de Taizé à Rome durant le concile : prière, contacts, dialogues... Puis vient une traduction de la Constitution conciliaire sur la Révélation : se tenant très près de l'original latin, elle nous apparaît comme l'une des meilleures publiées jusqu'ici. Enfin plus de cent pages sont consacrées à un ample commentaire. Les ouvertures œcuméniques du document conciliaire sont bien mises en évidence. Beaucoup des réflexions nous sont apparues particulièrement éclairantes et pertinentes. Enfin, ce qui ne gâte rien, la lecture de ce petit livre est aisée. Nous le recommandons très chaleureusement.

René BEAUPÈRE

Aline COUTROT et François-G. DREYFUS, *Les forces religieuses dans la société française*, Paris, A. Colin, 1966, 344 p., 22 f.

Ce volume s'insère dans la série « Société politique » de la collection U. Il s'efforce de mettre en évidence l'influence des forces religieuses chrétiennes, catholiques et protestantes (le judaïsme étant éliminé comme n'informant pas les comportements de l'homme en société et ne représentant qu'un pourcentage très faible dans la population française), sur la société française dans ses divers aspects : sociaux, moraux, culturels. Une première partie retrace l'évolution, de la fin du XIXe siècle à nos jours; la deuxième dresse le tableau des forces religieuses (églises, presse, mouvements, syndicats, partis) ; la troisième analyse l'affrontement de ces forces aux problèmes de l'actualité : élections, question sociale, relations internationales, morale et culture. Chacun des chapitres est accompagné d'une bonne bibliographie. Les épreuves d'imprimerie, qui ont peut-être été relues un peu vite, ont laissé passer quelques erreurs et quelques inexactitudes. Mais cela

n'empêchera pas ce manuel d'être fort utile à tous ceux qui se préoccupent de connaître les attitudes et l'activité des chrétiens en France.

René BEAUPÈRE

Georges RICHARD-MOLARD, *Oui et Non. Un Pasteur au concile,* Paris, A. Michel, 1966, 238 p., 12 f.

Dans ce troisième tome du Journal des « vacances romaines » du pasteur G. Richard-Molard, on retrouvera les qualités qui ont fait le succès des deux premiers : vivacité de la narration, souci de détendre le lecteur par quelques « bonnes histoires » conciliaires, sympathie pour la ville de Rome et pour les travaux du Concile. Mais cette sympathie n'aveugle pas l'auteur qui, s'il sait dire « oui », sait aussi dire « non » lorsqu'il estime en conscience devoir le dire.

Malgré les extraits de documents conciliaires reproduits en appendice, on ne cherchera pas dans ce livre une étude exhaustive de la quatrième session. Mais on trouvera, plus largement, les réflexions d'un homme qui veut faire comprendre à ses lecteurs que, après Vatican II, les chrétiens et le monde se trouvent à l'aube d'un ère nouvelle. Encore faudra-t-il que les disciples du Christ, qu'ils soient protestants ou catholiques, ne s'endorment pas. Ce livre les y aidera.

René BEAUPÈRE

Edmond ITTY, *Illusions et trahisons de notre temps,* Paris, Aux bons semeurs, 1965, 80 p.

Pamphlet anti-œcuménique et anti-catholique d'un pasteur baptiste. Quel dommage que les positions « fondamentalistes » et « professantes » s'expriment sur un ton qui décourage un dialogue pourtant nécessaire !...

René BEAUPÈRE

Hans KUENG, *La justification,* Paris, Desclée De Brouwer, 1965, 444 p., 30,85 f.

Jean BOSC, Georges LEFEBVRE, *Le Christ, notre vie commune, Ibid.,* 1966, 186 p.

Il nous aura fallu attendre près de dix ans la traduction du maître-livre de H. Küng, paru en allemand en 1957. Merci à H. Rochais et J. Evrard d'avoir comblé cette lacune. Depuis le Concile, le nom de H. Küng est universellement connu comme celui d'un théologien catholique courageux et « prospectif ». On lira avec d'autant plus d'intérêt cette thèse qui confronte la position de Karl Barth et la position catholique sur un des points fondamentaux de la controverse inter-confessionnelle : la justification. On sait que cette étude est précédée d'une lettre-préface de Karl Barth qui, non seulement reconnaît que H. Küng a exposé correctement sa pensée, mais déclare : « Si ce que vous dévelop-

pez... comme étant la doctrine de l'Eglise catholique romaine est de fait sa doctrine, alors je dois admettre que ma doctrine sur la justification concorde avec la sienne ». Les théologiens, catholiques et protestants, pourront peut-être apporter quelques nuances et quelques précisions à ce qui est dit dans ce livre, mais ils devront reconnaître que c'est bien une convergence fondamentale qui est mise intelligemment en valeur, entre la position catholique et celle d'un des plus grands théologiens protestants d'aujourd'hui.

Ceux qu'effrayeraient les dimensions imposantes de la thèse de H. Küng, trouveront dans le petit livre de J. Bosc et de Dom G. Lefebvre le même témoignage de convergence : le pasteur, professeur à la Faculté de théologie protestante de Paris, et le moine bénédictin de Ligugé évoquent ensemble la situation de l'homme pécheur et sa justification dans le Christ. Ce dialogue — sans doute enregistré au magnétophone puis retravaillé pour publication — a les inconvénients des œuvres de ce genre : il manque parfois un peu de «structure » et connaît quelques instants de bavardage ; mais il en a aussi les avantages : spontanéité, simplicité, bref les qualités d'un vrai dialogue. Le pasteur Marc Boegner note très justement, dans la préface, que « les lecteurs de ces entretiens ne pourront manquer d'être frappés... par l'extraordinaire accord que les deux interlocuteurs semblent eux-mêmes surpris de constater entre eux ».

Si les graves questions qui divisent aujourd'hui encore le catholicisme et les Eglises issues de la Réforme ne sont pas résolues pour autant, il est très encourageant de constater, par ces deux livres, une convergence extrêmement frappante sur un des points brûlants de la controverse du XVI[e] siècle : c'est un beau fruit du dialogue œcuménique auquel participent activement les auteurs de ces ouvrages.

René BEAUPÈRE

Encyclopédie de la foi, II (Cogitatio fidei 16), Paris, Ed. du Cerf, 1965, 530 p., 36 f.

Nous avons présenté longuement (*L. et V.* n° 74, p. 156-157) le premier tome de cet ouvrage important, fruit d'une interpénétration des différentes disciplines et signe du renouvellement de la théologie en ce temps conciliaire. Dans ce deuxième tome nous avons relevé principalement les articles consacrés au Saint-Esprit (par O. Semmelroth), à l'Eucharistie (par J. Betz), à la Foi (par M. Seckler), à la Grâce (par J. Auer), à l'Histoire du salut (par A. Darlapp), à l'Inspiration (par K. Rahner), au Laïc (par Y. Congar), etc. Les recherches des grands théologiens allemands et de quelques théologiens français sont mises, par ce volume, à la portée de lecteurs que nous souhaitons nombreux.

René BEAUPÈRE

Joseph GILL, *Constance et Bâle-Florence* (Histoire des conciles œcuméniques 9), Paris, Ed. de l'Orante, 1965, 410 p.

La collection de l'histoire des conciles publiée sous la direction du P. Dumeige réussit l'exploit de faire écrire une série d'ouvrages de haute vulgarisation uniquement par les meilleurs spécialistes. Le P. Gill, bien connu par ses ouvrages sur le Concile de Florence et Eugène IV, s'est chargé de retracer l'histoire des assemblées de Constance et de Bâle. De nombreuses références et un choix heureux de textes terminent le volume : le souci d'une exposition claire et vivante n'a pas éliminé celui du travail proprement scientifique.

La période envisagée est extrêmement intéressante et dramatique au triple point de vue humain, ecclésiologique et théologique. Elle bénéficie d'un éclairage nouveau acquis par les travaux récents ; le P. Gill s'y réfère très souvent. Il a lui-même travaillé personnellement la question de l'Union florentine. Sa thèse est que les discussions entre Grecs et Latins furent beaucoup plus profondes et sincères qu'on ne l'a, depuis, affirmé de part et d'autre.

En général, l'auteur recherche des positions équilibrées et modérées qui décevront ceux qui cherchent des solutions tranchées. Pour notre part, tout en étant sur le fond d'accord avec les pages écrites sur Jean Huss, nous aurions aimé une sévérité plus grande envers les juges conciliaires, en dépit de ce que l'on peut dire sur l'esprit de leur époque.

Il nous semble également que le conciliarisme de Constance n'est pas suffisamment distingué de celui de Bâle ou de celui de certains docteurs extrémistes comme Gerson ou Nieheim. Les décrets du 6 avril 1415 énoncent la supériorité du concile, mais ne lui soumettent pas le pape de façon habituelle. Cette nuance omise, on comprend que l'auteur veuille absolument prouver que Martin V a refusé de reconnaître la légitimité intégrale du concile auquel il devait la tiare. Mais les arguments qu'il donne pour nous convaincre de cette position du pape n'emportent pas la conviction (p. 111-115). On ne voit pas en particulier que l'interdiction portée le 14 mai 1418 d'en appeler à un concile contre le pape soit un désaveu des décrets de Constance. On désirerait en tout cas, pour y croire, que ce désaveu soit plus explicite.

Cette remarque, que d'autres ne manqueront pas de faire au P. Gill, n'enlève rien à la grande valeur de ce livre.

Régis GEREST

Johannes HARDER, *Kleine Geschichte der Orthodoxen Kirche*, Munich, Chr. Kaiser Verlag, 1961, 208 p.

Le pluriel conviendrait mieux que le singulier pour caractériser le contenu de cet ouvrage qui se présente comme une suite de notices sur les différentes Eglises orientales, bien plus que comme une histoire suivie de l'Orthodoxie (sauf dans les très courts trois premiers chapitres). L'auteur s'est surtout tourné vers la vie des communautés (missions, monachisme, piété, liturgie,

influence sur la nation) et, pensant non sans raison que les rapports de l'Orient avec l'Eglise catholique et les Eglises issues de la Réforme étaient plus connus des lecteurs, il a négligé les relations interconfessionnelles.

Ce livre sera utile au lecteur pressé et peu au courant des choses orientales, spécialement dans ses pages consacrées à la Russie (plus des deux tiers du livre), plus spécialement encore dans celles consacrées au début de la révolution de 1917. Mais nous regrettons que la rapidité de l'exposé le fasse tomber dans l'imprécision à plus d'une reprise. Le chapitre consacré au monachisme russe nous promène en quelques lignes de 1062 à 1429, puis de 1392 à 1508. Mais le plus grave se trouve au début de l'ouvrage : le schisme acacien y est présenté comme la première rupture entre Orient et Occident ; la question de la reconnaissance ou de la non reconnaissance du primat romain par les autres patriarches est traitée en cinq lignes alors que des volumes entiers viennent de lui être consacrés ; l'événement de 1054 n'est pas situé comme une tentative d'union manquée, etc.

Régis GEREST

Thierry MAERTENS, Jean FRISQUE, *Guide de l'assemblée chrétienne,* Tournai-Paris, Casterman, 5 vol., 1964-1966, le vol. : 12 f.

Entre 1925 et 1933, à Rome, Dom I. Schuster avait composé une œuvre remarquable, le *Liber sacramentorum* en neuf tomes : notes historiques et liturgiques sur le missel romain, comme l'indiquait le sous-titre, c'était un « travail d'étude privée et de préparation de l'esprit à la récitation intelligente des prières contenues dans le missel » (Préface, 1925). Vers la même époque, mais cette fois en Autriche, Dom Pius Parsch publiait un calendrier liturgique, qui aboutirait à la traduction connue en France, à partir de 1935, sous le nom de *Guide dans l'année liturgique,* en cinq volumes, un pour le cycle de Noël, deux pour celui de Pâques, et deux pour le temps après la Pentecôte. La diffusion de ces deux ouvrages fut extraordinaire, jusque pendant la dernière guerre, et ils devaient être encore fréquemment utilisés par la suite.

Mais Vatican II — avec la Constitution sur la liturgie du 4 décembre 1963 — devait susciter une nouvelle entreprise, ou plutôt la faire éclore : on connaît déjà le travail accompli par Dom Maertens, en particulier aux Editions Biblica de Bruges ; le *Missel de l'assemblée chrétienne* a fait date ; et voici maintenant le *Guide de l'assemblée chrétienne.*

Ce guide est centré sur la prédication liturgique, fortement recommandée naguère par Pie XII, mais plus encore par la Constitution *De sacra liturgia.* Parce qu'« elle est l'annonce des merveilles de Dieu dans l'histoire du salut qui est le mystère du Christ » (n° 35), cette prédication requiert deux conditions : du côté de celui qui annonce la Parole, qu'il soit en communion profonde d'une part avec le message qu'il exprime, d'autre part avec le peuple auquel il s'adresse ; du côté de l'auditeur de la Parole, qu'il accueille le message et qu'il le garde (cf. *Luc,* 8, 21) : écouter ne

suffit pas, il faut comprendre et conserver pour que mûrisse le fruit de la Parole (cf. *Matth.*, 13, 23 et par.). Il semble que ce soit ce double but que vise le présent ouvrage.

Il comprend cinq tomes : de l'Avent à l'Epiphanie, de la Septuagésime au Mercredi-saint, du Jeudi-saint à la Trinité, du 1er au 14e dimanche après la Pentecôte, du 15e au 24e dimanche après la Pentecôte, avec les fêtes primant le dimanche.

La présentation de la messe commence par une brève information sur l'exégèse des lectures, afin d'en dégager les axes essentiels, compte tenu des progrès récents de cette science. Ensuite vient l'analyse liturgique du formulaire tel qu'il se présente actuellement : l'histoire permet ici, quand cela est possible, de dégager l'intention de l'auteur, ou tout au moins de guider l'utilisation pastorale. Cette analyse s'achève par une conclusion, intitulée « Parole et Rite » : la Parole proclamée fait entrer dans la signification du Rite qui va suivre, et cela par le choix d'un thème. Dans une troisième partie, ce thème est enrichi de ses coordonnées scripturaires — grâce surtout au *Fichier biblique* de Dom Maertens — pour préparer la quatrième partie, qui est une réflexion théologique. Un double mouvement l'anime : mettre en valeur la prise de conscience progressive du thème à travers la Bible, jusqu'au mystère du Christ ; et par ailleurs projeter la lumière ainsi obtenue sur le mystère de l'Eglise et la condition du chrétien. On veut par là éclairer le dynamisme missionnaire tant de l'Eglise que de chacun de ses membres, et finalement permettre aux fidèles convoqués à l'Eucharistie de se situer activement dans l'Eglise, en réponse à l'appel de la Parole.

Ce Guide est donc avant tout un instrument de travail, de culture, tant pour le pasteur que pour le laïc. Des indications bibliographiques sont d'ailleurs jointes pour un approfondissement éventuel. Parce qu'il ne s'agit que d'un guide, centré sur la prédication, proclamée ou accueillie, il serait vain de lui reprocher de ne pas être une « Somme », ni théologique, ni liturgique. Il faut donc l'utiliser comme un guide, qui montre le chemin ; le meilleur guide est celui qui apprend à être capable de se passer de lui. Cet ouvrage est de cette veine, par sa richesse et par l'unité qui se dégage de ses multiples analyses. Peut-être regrettera-t-on cependant l'absence d'une présentation plus globale des temps liturgiques, et une synthèse du cycle liturgique : de nos jours, l'anthropologie et la théologie y auraient gagné.

L'œuvre de T. Maertens et J. Frisque mérite à coup sûr de devenir, pour les prêtres et les laïcs d'aujourd'hui, « le guide, le conseiller et l'éducateur » que fut pendant longtemps celle de Pius Parsch (cf. préface, 2e éd., p. 7).

Yves RUELLAN

E. RIDEAU, *La pensée du Père Teilhard de Chardin*, Paris, Ed. du Seuil, 1965.

La liste des ouvrages consacrés à la pensée du P. Teilhard de Chardin n'est pas près d'être close. Mais, jusqu'à présent, il man-

quait une introduction en bonne et due forme : le P. Rideau vient de l'écrire. Désormais, quiconque voudra s'initier trouvera un ouvrage synthétique pour commencer ce travail.

La méthode adoptée est facile à suivre. Après un chapitre sur les influences que Teilhard a subies, l'auteur dégage l'intuition et le projet fondamental de l'œuvre, dresse rapidement une synthèse de ses divers aspects et en reprend l'analyse point par point : cosmologie, anthropologie, théologie, spiritualité.

Matériellement parlant, l'ouvrage n'est pas d'un maniement facile. Tous les chapitres sont accompagnés de notes copieuses ; la masse imprimée après chaque chapitre et en caractères plus petits est plus volumineuse que le texte lui-même. Cela nous vaut une précieuse anthologie « à la fois méthodique et chronologique », un contact direct avec la pensée de Teilhard et la possibilité de vérifier les affirmations de l'essayiste, au demeurant très fidèle et objectif. Reste que l'attention est comme écartelée : il faut alors lire le texte d'une seule traite et se servir des notes pour une étude de détail, seule fructueuse il est vrai. Cette réserve faite, il faut avouer qu'on est fort heureux de la profusion des citations ainsi mises à portée de la main et l'ouvrage du P. Rideau fait naître un souhait : que l'éditeur nous donne rapidement un Teilhard complet dans une présentation analogue à celle de la Pléiade : cela faciliterait grandement le travail.

Moins personnel que d'autres, le travail du P. Rideau est, sous un aspect presque scolaire, plus modeste et plus total. Sans ménager critiques et questions, il est rédigé dans un parti pris de sympathie qui n'altère jamais l'objectivité du regard. Il ne résout pas toujours les questions qu'il pose, mais il aide à les bien poser. Il a le grand mérite d'ouvrir à tous les aspects d'une pensée aussi controversée que passionnante. Après la lecture d'une bonne biographie, c'est par lui qu'il faut commencer une étude approfondie et l'on gagnera toujours à s'y reporter au cours d'une lecture cursive des œuvres du P. Teilhard.

Claude BOURGIN

Josse ALZIN, *Juifs et chrétiens en dialogue. Tous leurs problèmes de A à Z*, Paris, Spes, 1966, 230 p.

Ce livre, écrit par un catholique, se présente comme un « premier instrument pour le dialogue » entre juifs et chrétiens. Ils contient, rangées par ordre alphabétique, environ cent cinquante notices (chacune ayant au maximum deux ou trois pages, souvent moins) sur des termes qui ont besoin d'être expliqués soit au lecteur juif soit au lecteur chrétien : par exemple, grâce, credo, circoncision, midrash, kaddisch, vulgate, etc.

Bien qu'il n'échappe pas totalement aux inconvénients de ce genre de travaux de vulgarisation, en particulier à certains raccourcis ou à certaines simplifications, et qu'il soit donc, de ce point de

vue, améliorable, ce petit livre a le mérite d'arriver le premier : nous sommes convaincu que, comme le souhaite son auteur, il favorisera et stimulera le si nécessaire dialogue judéo-chrétien.

René BEAUPÈRE

Georges FRIEDMANN, *Fin du peuple juif ?* (N.R.F. coll. Idées), Gallimard, Paris, 1965, 371 p.

Avec *Fin du peuple Juif ?,* le spécialiste et le promoteur de la sociologie du travail nous livre un ouvrage peu habituel qui vient d'ébranler les sentiments et les convictions du monde Juif de la Diaspora auquel il appartient. « Ce petit livre, nous dit-il dans sa Préface, né de deux séjours en Israël au cours des années 1963 et 1964, est une réflexion sur l'expérience israélienne et, à travers elle, sur le passé, le présent et l'avenir des juifs... ; prise de position à l'égard du judaïsme qui m'engage tout entier ». C'est dire tout l'intérêt et l'enjeu de cet ouvrage « engagé » qui n'a pu évidemment laisser indifférents ses coreligionnaires. D'autant que G. Friedmann, n'étant pas un juif croyant mais agnostique, aborde en sociologue des problèmes épineux tel celui de la religion (juive) en Israël (chap. VII, p. 205-260).

La part la plus importante du livre (et qui matériellement en constitue les deux tiers) est consacrée à l'Etat d'Israël. Menée de main de maître, l'enquête psycho-sociologique nous fournit une abondante moisson de chiffres, de faits et de raisons sur la vie économique sociale et politique du pays ; sur l'aventure des kibboutz ; sur l'éducation et la mentalité des jeunes « sabras » (sabra = cactus) nés dans le pays ; sur l'organisation de la vie ouvrière et sur le problème de l'intégration difficile des immigrants qui crée en Israël comme deux « israëls ». Le premier, de type occidental, qui fut l'Israël des pionniers et des créateurs de l'Etat, le second, de type oriental, qui s'assimile plus difficilement et crée en Israël une sorte de classe sociale inférieure. La documentation de l'auteur est sérieuse et s'appuie sur des données incontestables. Pour qui a séjourné quelque peu en Israël, cette enquête apparaîtra lucidement objective, ne masquant ni les petitesses ni les difficultés d'un pays qui a su par le courage et le dynamisme de ses habitants régler peu à peu les problèmes économiques, culturels, sociaux, politiques qui se présentaient sur sa route.

C'est à partir de « cette réflexion sur l'expérience israélienne » que l'auteur aborde ensuite — dans le dernier tiers de l'ouvrage — une série de questions pertinentes : les Juifs et l'Etat d'Israël (chap. VIII) ; la fin du peuple Juif ? (chap. IX) sur laquelle nous allons revenir ; angoisse et bonheur (chap. X). Quelques notes rapides complémentaires suivies d'un petit lexique de termes hébreux achèvent l'ensemble.

A travers cette seconde partie, bourrée d'intuitions et de questions, se dessine finalement une sorte de thèse qu'on peut en schématisant exprimer ainsi : avec, d'une part, le retrait de l'antisémitisme et le progrès de l'assimilation des juifs en Diaspora, leur

adaptation et leur désir de demeurer citoyens à part entière dans les pays qui les ont adoptés et, d'autre part, la laïcisation croissante de l'Etat d'Israël qui prend de plus en plus l'allure des pays occidentaux il semble que le peuple Juif aille à sa fin.

La spécificité juive que l'auteur désigne sous l'étiquette (discutable) de « judaïcité » lui paraît devoir disparaître. Elle disparaît en Diaspora puisque les juifs anglais, français ou américains veulent de moins en moins se singulariser aux yeux des autres et que l'antisémitisme qui resserrait les liens des communautés juives persécutées des ghettos d'Europe centrale est en train de desserrer son étreinte en en défaisant les liens. Elle disparaît en Israël puisque la laïcisation et l'indifférence d'une jeunesse réaliste provoquent une « israélisation » de la conscience israélienne qui, à la limite, ne se reconnaît plus comme « conscience juive ». Elle creuse en outre, chaque jour, un fossé de plus en plus grand entre Israël et la Diaspora.

Le problème posé à la conscience juive est donc sérieux. On aurait tort cependant de prendre tout ce que dit l'auteur à ce sujet sur un mode affirmatif, car aussi bien le titre de l'ouvrage que le chap IX[e] qui résume la thèse de l'auteur est posé sur un mode interrogatif. *Est-ce la fin du peuple Juif ?* Telle est la question qui a remué les milieux juifs de la Diaspora et qui atteindra certainement un jour les rives d'Israël. Ce n'est évidemment pas à nous de répondre car l'ouvrage ne nous est pas adressé. Il intéresse pourtant la conscience chrétienne qui trouvera, avec une excellente information, ample matière à réflexion. Ne serait-ce que par les pages (297-311) qui traitent, un peu trop rapidement, de l'antisémitisme chrétien subsistant dans la mentalité de la chrétienté ou par celles plus nuancées (363-368) qui tournent « autour des silences de Pie XII ».

C'est en sociologue que G. Friedmann a écrit son ouvrage et en sociologue agnostique. Ouvrage de grande probité mais marqué peut-être par la limite de ce regard psycho-sociologique sur la *res judaica* qui ne se laisse pas facilement embrasser si l'on oublie sa dimension religieuse. L'auteur l'a bien vu qui imagine dans les dernières pages de son ouvrage un « dialogue » entre le juif incroyant sociologue et le juif croyant théologien ou philosophe, pour conclure sur ces mots : « Vous avez raison : nous ne parlons pas la même langue. Vous ne m'avez pas entendu. Vous n'avez même pas perçu que ce livre est tout entier pétri d'inquiétude » (p. 354).

Livre d'interrogation donc et de questions, livre d'inquiétude. *Fin du peuple juif ?* se recommande à tous les chrétiens qui s'intéressent à Israël et qui, après la Déclaration Conciliaire sur les Juifs, voudront engager le dialogue dans l'estime et l'amitié.

Jean-Paul LICHTENBERG

C. Virgil GHEORGHIU, *La jeunesse du Docteur Luther*, Paris, Plon, 1965, 288 p.

Qui a raison ? Celui qui écrit une histoire terne, sans vie, sans souffle ou celui qui imagine avec audace le passé ? L'historien

ou le romancier ? Le romancier est peut-être nécessaire pour conter la jeunesse de Luther dans son climat romantique de légendes,. d'anxiétés, d'ardeurs. Ce n'est pas en vain que Goethe et Musset sont évoqués par Gheorghiu.

En ces pages il est d'ailleurs plus question du climat d'une éducation et d'une époque que de Luther lui-même. L'auteur s'arrête sagement à l'entrée de son héros chez les Augustins d'Erfurt. Aussi le livre n'aura-t-il rien ou presque rien à dire à l'historien des doctrines et à l'historien de la Réforme, sinon certains soubassements psychologiques, fouillés ici avec plus d'intuition que d'érudition. L'érudition n'est toutefois pas absente, les notes fréquentes témoignent que l'auteur a souci de n'avancer qu'étayé par de bonnes sources ou de bons auteurs (en nombre assez limité pourtant).

Certaines assertions sont contestables. Qui s'en étonnerait dans un tel sujet ? Pourquoi laisser entendre qu'Erasme est mort peut-être en athée (p. 93) ? Luther l'a laissé entendre ; mais sur ce point il parle avec une aveugle passion. Il n'est pas sûr que la mère de Luther ait été une « femme dure » (p. 150) : la trop fameuse histoire de la noix pour laquelle le jeune Martin fut battu ne le prouve pas à elle seule et l'épisode d'Ursula Cotta peut s'expliquer autrement que par la surprise d'un enfant mal aimé.

Nous apprécions l'amour de l'auteur pour une époque anxieuse et vibrante, ses protestations contre des duretés insoutenables, son sens de la bizarrerie que des critiques trop affinés ne savent pas évoquer par crainte de paraître peu sérieux, alors qu'il n'est pas sérieux de n'oser parler de ce qui remplit certains documents. Un regret : c'est qu'à côté du satanisme, des tensions intellectuelles, l'auteur n'ait pas fait place dans cette jeunesse de Luther à une certaine drôlerie qui la marque ici ou là et fait partie de l'atmosphère germanique du temps.

Régis GEREST

Peter LENGSFELD, *Adam und Christus* (Coll. Koinonia 9), Essen, Ludgerus Verlag, 1965, 256 p., 29 DM.

Dirigée par Th. Sartory, la collection « Koinonia » se propose de faire travailler théologiens catholiques et protestants sur des thèmes qui feront apparaître les différences confessionnelles plus comme des complémentarités que comme des oppositions. Dans ce volume le théologien catholique P. Lengsfeld traite de la comparaison entre le Christ et Adam chez saint Paul, Barth et Scheeben.

Dans la première Epître aux Corinthiens, la tension entre les deux Adams est surtout évoquée pour que nous sachions placer dans l'avenir la victoire définitive du Ressuscité. Mais lorsque Paul présente aux Romains le Christ comme second Adam, c'est davantage pour mesurer la totale universalité et le caractère « transtemporel » de sa victoire.

Les commentateurs modernes de l'Apôtre, Barth et Scheeben, se sont placés moins du côté de l'action du Christ que du point de vue du chrétien, pris entre l'Adam qui reste en lui et le Christ

qu'il tend à devenir. Barth commence par identifier cet Adam en nous avec l'universalité du péché qui règne sur l'homme. « L'être créature » était par là d'emblée dénoncé comme « être pécheur » ; ce qui n'allait pas sans insinuer une fatalité de la faute, notion que le donné paulinien semble bien exclure. Aussi bien, à partir de son écrit *Christ et Adam* (1952), Barth réinterprète-t-il la comparaison, en faisant d'Adam une possibilité de retombée en chacun de nous et une possibilité volontaire. « Ainsi chacun est son propre Adam », en ce qu'il fuit le Christ. Pour P. Lengsfeld, cette deuxième explication intériorise trop un drame que Paul voit sous un angle cosmique, « universel, total et eschatologique » (p. 228).

Scheeben, dans la tradition de la théologie catholique, considère le premier Adam surtout sous l'angle de l'héritage qu'il nous a transmis. Il historicise la typologie de l'Apôtre et laisse supposer qu'elle implique le monogénisme et la transmission naturelle du péché. On perd de vue l'aspect « transtemporel » de l'action salvatrice.

En conclusion l'auteur invite tous les dogmaticiens à revenir à une plus stricte perspective paulinienne, qui est mise en évidence de la totalité de la Rédemption.

Régis GEREST

Bleiben wir evangelisch ? (Arbeiten zur kirchlichen Wiedervereinigung 1), Graz, Verlag Styria, 1964. 182 p., 50 sh.

Cet opuscule, qui ne porte pas de noms d'auteurs, émane de l' « Alliance pour la réunion entre catholiques et évangélistes ». Ce mouvement rassemble des protestants allemands qui estiment désirable une réunion en corps de leurs Eglises avec l'Eglise catholique romaine. Non seulement ils pensent, comme beaucoup aujourd'hui, que l'unité des chrétiens doit tendre à une plus grande « visibilisation », mais ils voient par avance ce souhait accompli lorsque l'Eglise romaine accueillera les autres Eglises en sa propre unité, tout en leur laissant une certaine « vie propre de forme évangélique ».

Les auteurs des pages que nous présentons s'estiment relativement près du but puisqu'ils posent des problèmes aussi précis que ceux de l'économie des signes liturgiques, de la présence des tabernacles dans les églises, de la forme de la confession, etc. Les dernières définitions mariales de l'Eglise romaine ne sont pas à leurs yeux des obstacles insurmontables, car les Réformateurs ont admis l'impeccabilité de Marie. Sans admettre comme telle la définition de Vatican I, ils pensent qu'un ministère de Pierre est posé dans l'Ecriture. Mais quelle est la signification de ce ministère pour l'Eglise d'aujourd'hui ?

Ces pages révèlent une tendance très catholicisante chez certains protestants allemands. Le lecteur catholique se gardera de majorer le contenu de ces affirmations et il n'oubliera pas qu'elles expriment l'opinion de cercles sympathiques, certes, mais limités.

Régis GEREST

Dieter VOLL, *Hochkirchlicher Pietismus,* Munich, Ch. Kaiser Verlag, 1960, 136 p.

Cet ouvrage aux dimensions modestes est une intéressante contribution à l'histoire de la spiritualité dans les Eglises issues de la Réforme. On y voit comment le Piétisme (situé « à gauche », au XVIII[e] siècle) contribue aux réveils de l'anglicanisme, au méthodisme, puis au Mouvement d'Orford (lequel se situe « à droite »). En particulier l'insistance sur la conversion, élément typique d'une piété « *evangelical* », redonnera du nerf au vieil anglo-catholicisme à un moment où il tend à se figer dans le ritualisme.

Régis GEREST

Olivier DE LA BROSSE, *Le pape et le concile. La comparaison de leurs pouvoirs à la veille de la Réforme* (Unam Sanctam 58), Paris, Ed. du Cerf, 1965, 350 p.

Nous trouvons dans cet ouvrage un peu moins que ce que titre et sous-titre nous promettent. Dans une première partie l'auteur décrit la crise de Gallicanisme sous le règne de Louis XII et au temps du conciliabule de Pise. Puis, remontant aux sources de l'attitude française, il étudie l'ecclésiologie de Gerson et sa notion de « pouvoir ecclésiastique ». Une troisième partie est consacrée à la controverse doctrinale entre Jacques Almain et Cajetan. Sur de tels sujets, actuellement très travaillés, on ne peut que se permettre d'être très précis. La précision n'empêche pas l'auteur de resituer les protagonistes et les querelles dogmatiques dont il parle dans une vaste fresque historique. Appuyé sur les meilleurs auteurs, il se révèle alors un écrivain agréable et talentueux.

Régis GEREST

John WU, *Humanisme chinois et spiritualité chrétienne,* Tournai-Paris, Casterman, 1965, 296 p., 15 f.

Ce livre est en réalité un ensemble d'articles et de conférences de l'auteur de *Par delà l'Est et l'Ouest,* rassemblés sous la direction du thème central : le Christianisme, seule synthèse possible entre l'Orient et l'Occident. Présent dans tout le livre, ce thème fait l'objet d'une réflexion explicite dans le dixième chapitre. La présentation par John Wu du confucianisme, de la philosophie de Lao-Tzu et des différentes tonalités de la mentalité chinoise s'éclaire d'une vive clarté quand on lit ces lignes, au début du dixième chapitre : « A proprement parler, Jean-Baptiste fut l'unique précurseur du Christ... Cependant en aucune partie du monde, le Seigneur n'est resté sans hérauts : ceux-ci, par analogie, ont lancé les « semences du logos » dans le cœur des hommes avant que le Verbe ne prît chair ».

Avec cette thèse, nous avons plaisir à suivre le cheminement de John Wu qui cherche à montrer que la morale du Confucianisme et la mystique du Tao chez Lao-Tzu et chez ses disciples se

complètent dans l'âme chinoise pour la préparer à l'accueil du Christ et de l'enseignement de son Eglise. Cette orientation non dissimulée de sa recherche n'empêche pas le lecteur d'apprécier la sobriété et l'humour de l'auteur qui parle, dans son livre, des grands maîtres de la pensée chinoise avec amour et respect filial.

L'essai de rapprocher Lao-Tzu de la « petite voie » de sainte Thérèse de l'Enfant Jésus peut paraître curieux de prime abord. Au cours de la lecture, l'intérêt grandit à mesure qu'on comprend que c'est l'auteur qui livre simplement son expérience spirituelle et son effort de confronter la mystérieuse voie du Tao à la mystique de la religion chrétienne.

Ce livre représente un effort très louable pour rapprocher l'Orient de l'Occident, et cet effort aboutit à montrer qu'entre les deux mondes le pont ne peut s'établir que grâce au Christianisme, ou, pour être plus exact, par le Christ comme Verbe du Père et comme Vérité. On peut regretter que cet effort en reste — et cela, par la visée de l'auteur lui-même — à la sphère personnelle de la vie intérieure et au plan de la culture et de la pensée. La lecture de ce livre, loin d'apporter une réponse satisfaisante à un problème important et capital pour notre temps, nous invite à aller plus radicalement dans la recherche des ressemblances et des différences entre l'Orient et l'Occident, et il est alors évident qu'elles ne sont pas seulement de l'ordre culturel et intellectuel. C'est alors qu'il est passionnant de voir comment le Christ établit le lien entre ces deux mondes.

Albert VAN HOA

Joseph A. GRASSI, *A World to Win. The missionary methods of Paul the Apostle*, 184 p.

Reappraisal : Prelude to Change, Ed. by W.-J. RICHARDSON, 125 p.

The modern Mission Apostolate, Ed. by W.-J. RICHARDSON, 308 p.

The Church in Mission, Ed by R.-E. CAMPBELL, 278 p. ; les 4 vol., New York, Maryknoll Publications, 1965.

Ces livres venus d'Amérique permettront aux lecteurs français de connaître et d'apprécier l'effort réalisé par les missionnaires de Maryknoll pour remettre en question leurs méthodes et leurs objectifs à la lumière du Concile.

Le premier volume est rédigé par un bibliste : il étudie les méthodes missionnaires de saint Paul dans un but pratique. Chaque chapitre se termine par une application à l'apostolat moderne.

Les trois autres volumes sont collectifs. Celui qui est intitulé *Reappraisal : Prelude to Change*, court et de format commode, est formé par une sélection des communications présentées au symposium organisé par les sociétés missionnaires catholiques des Etats-Unis à Washington en septembre 1964. On lit avec beaucoup d'intérêt ces études portant sur les difficultés actuelles des missionnaires catholiques, sur le renouveau de la « théo-

logie des missions » devenue une « théologie de la mission » et sur les fondements bibliques de la mission chrétienne dans le Nouveau Testament. L'ouvrage suivant, qui porte sur les mêmes thèmes, édite les conférences d'une session destinée à un « recyclage » des missionnaires de Maryknoll en congé. Le dernier donne en traduction anglaise des articles de missiologie publiés en français surtout dans la revue *Parole et Mission*. Ces articles sont signés de l'abbé Coudreau, de Dom Botte et des P. Liégé et Beaupère.

Louis-Marie ORRIEUX

Pierre GHEDDO, *L'Eglise du Tiers-Monde*, trad. de l'italien, Paris, Ed. du Centurion, 1965, 271 p.

Ce livre présente une trentaine d'interviews réalisés pendant le Concile pour l'*Osservatore Romano*. Les évêques du tiers-monde y exposent leurs problèmes missionnaires dans les situations particulières de chaque région du monde afro-asiatique et sud-américain. Ces témoignages, dont plusieurs sont des documents de valeur, montrent les deux grands axes de la réflexion missionnaire dans ces régions : le dialogue avec les religions non-chrétiennes et le développement.

Louis-Marie ORRIEUX

Brüder der Welt. Orden und Kommunitäten unserer Zeit, Hamburg, Freiburg et Zurich, Furche-Verlag, Verlag Herder et Zwingli Verlag, 1965, 74 p. + 96 p. photos, 28 DM.

Ce bel album relié intitulé *Frères du monde* présente des ordres et des communautés de notre temps : les Petits frères de Jésus, la Communauté de Taizé, la Communauté d'Iona. Les textes d'introduction (en allemand) sont de Gerd Heinz-Mohr et de Hans-Eckehard Bahr : ils font largement appel aux documents officiels de ces trois communautés. Les photographies, très évocatrices, sont de Toni Schneiders. L'œcuménisme de cette publication vient non seulement de ce que trois éditeurs, protestants et catholique, se sont unis pour le présenter ; non seulement de ce que les communautés rassemblées se rattachent à des Eglises ou à des traditions confessionnelles différentes, mais, plus profondément encore, de la convergence que, au delà de légitimes diversités, ces trois communautés manifestent dans leurs perspectives et leurs recherches spirituelles.

René BEAUPÈRE

Albert PEYRIGUÈRE, *Le temps de Nazareth, Mystique d'une vocation*, Paris, Ed. du Seuil, 1964, 223 p.

« L'homme du Christ au milieu des chrétiens, l'homme du Christ au milieu des musulmans : il rêva d'être cela et il le fut tellement à fond. Devant les uns et les autres, il ne pouvait pas l'être de la même manière. Aux uns il parlait son Christ ; devant les autres, il vivait son Christ. Peut-être vivre le Christ est-ce

la suprême manière de le parler ! Il y a trop d'apôtres pour le parler, pas assez pour le vivre » (p. 21-22). Ces lignes du P. Peyriguère consacrées à son ami le P. Poissonnier, jeune franciscain mort du typhus en 1938 dans l'Atlas marocain, résument bien le message contenu dans ce livre, qui réunit avec une introduction et une présentation de Michel Lafon, un certain nombre d'articles datés de 1938 à 1959.

Le P. Peyriguère a été l'homme d'une idée, qu'il a répétée et reformulée sans cesse : cette idée, puisée dans la vie et la pensée du P. de Foucauld, il essayait de l'exprimer théologiquement, gêné incontestablement par la missiologie de son temps, qui ne concevait guère de « mission » que là où rapidement des paroisses de type traditionnel pouvaient être instituées. Ne parlait-on pas d'un institut missionnaire qui refusait d'envoyer des religieux dans une terre d'Islam pour le motif qu'il n'y avait pas de chrétiens en cet endroit... Le P. Peyriguère se vit donc contraint de qualifier de « prémissionnaire » l'apostolat de la présence qu'il vivait à El Kbab. On sait maintenant que cet apostolat est missionnaire au plein sens du terme.

Louis-Marie ORRIEUX

Albert PEYRIGUÈRE, *Ecrits spirituels, II. Par les chemins que Dieu choisit,* Paris, Ed. du Centurion, 1965, 206 p.

« Aller jusqu'au bout de l'amour » (p. 18), mais par les chemins que Dieu choisit : ce principe de la spiritualité chrétienne est aussi le premier principe de l'apostolat tel que le concevait le P. Peyriguère. Cette seconde série de lettres, adressées cette fois à un ancien compagnon de captivité, marié et père de famille, puis à une jeune fille malade, donne un nouveau témoignage de la valeur évangélique et humaine du Père, à travers des mots de la vie quotidienne.

Louis-Marie ORRIEUX

II. NOTES DE LECTURE

Karl BARTH, *Dogmatique* IV/1, fasc. 17, Genève, Labor et Fides, 1966, 390 p., 34,80 f. s.

Au moment où K. Barth est fêté pour son quatre-vingtième anniversaire voici que paraît en français le début du quatrième tome de sa *Dogmatique,* qui traite de la doctrine de la réconciliation. Dans ce fascicule particulièrement riche on trouvera non seulement une vue d'ensemble de la doctrine de la réconciliation, mais des pages suggestives sur la tentation du Christ, ainsi que sur sa passion, sa mort et sa résurrection ; et une analyse, importante dans le dialogue œcuménique, de la notion de grâce dans le protestantisme et dans le catholicisme.

Saint JEAN DAMASCÈNE, *La foi orthodoxe*, suivie de *Défense des icônes*, Paris, Ed. Cahiers Saint-Irénée, 1966, 236 p., 25 f.

Cette traduction française — œuvre du Dr E. Ponsoye — d'un texte fondamental de la dernière grande autorité patristique de l'Eglise d'Orient (VIIIe siècle) rendra incontestablement service. On regrette seulement que la brève introduction nous laisse sur notre faim et qu'aucune annotation n'aide le lecteur à mieux profiter de ce beau texte.

Max LACKMANN, *Mit evangelischen Augen*, V, Graz, Verlag Styria, 1966, 437 p., 19,80 DM.

Cinquième et dernier volume d'un commentaire de Vatican II écrit par un pasteur luthérien allemand qui suit les efforts de renouveau du catholicisme avec bienveillance (cf. *L. et V.*, n° 71 p. 143 et n° 75, p. 155).

Alphonse MAILLOT et André LELIÈVRE, *Les psaumes*, II, Genève, Labor et Fides, 1966, 290 p.

Après les *Psaumes* 1-50 (cf. *L. et V.*, n° 62, p. 125), voici une traduction nouvelle et un commentaire des *Psaumes* 51-100. On est d'autant plus reconnaissant aux pasteurs Maillot et Lelièvre de continuer leur entreprise courageuse qu'ils ne cachent pas, dans la préface, que le tome I de cette série a essuyé des critiques, et de « spirituels » qui ne l'ont pas trouvé assez christologique et de laïcs — auxquels il était pourtant destiné — qui l'ont jugé trop difficile.

Eugène BERSIER, *Souviens-toi*, Vevey, Ed. des Groupes missionnaires, 1965, 251 p., 9 f.

Choix de prédications du célèbre pasteur parisien (1831-1889).

GEOFRANC, *En lisant saint Marc*, Paris, Berger-Levrault, 1966, 248 p., 22 f.

Geofranc est le pseudonyme du pasteur G.-F. Grosjean, directeur du « tiers-ordre » protestant des Veilleurs. Il nous donne un riche commentaire spirituel du deuxième Evangile. Mais pourquoi le prix de ce volume est-il si élevé ?

MANUEL II PALÉOLOGUE, *Entretiens avec un musulman* (Sources chrétiennes 115), Paris, Ed. du Cerf, 1966, 248 p., 27 f.

En marge d'un travail d'ensemble sur *Les théologiens byzantins et l'Islam* (deux volumes parus, Beyrouth, 1966 ; trois volumes en préparation), Théodore Khoury nous offre dans ce volume un texte grec critique et une traduction introduite et annotée d'un fragment inédit (la *septième controverse*) des *Entretiens* tenus à Ancyre (Ankara) en 1390-1391 ou 1391-1392 par l'empereur Manuel II Paléologue avec un musulman. Le débat porte sur la valeur comparée des morales musulmane et chrétienne. Outre son intérêt pour l'histoire du dialogue islamo-chrétien, ce

texte est un témoin de l'étonnante renaissance byzantine du XIVe siècle.

ANSELME DE HAVELBERG, *Dialogues*, I (Sources chrétiennes 118), Paris, Ed. du Cerf, 1966, 158 p., 13,50 f.

Dans la série des « Textes monastiques d'Occident », voici, d'un auteur du XIIe siècle, un ouvrage extrêmement « moderne ». L'évêque Anselme (vers 1100-1158), conseiller et ami des papes, des rois et des empereurs, fut à la fois un pasteur d'âmes et un homme politique. Il voyagea beaucoup et participa à plusieurs colloques entre représentants de l'Eglise latine et de l'Eglise orientale. Ses *Dialogues*, écrits sur la demande du pape Eugène III, sont précisément le compte rendu (dans les livres II et III) des discussions théologiques auxquelles il prit part en 1136 à Constantinople avec des théologiens orthodoxes; elles portèrent sur le *filioque*, sur l'autorité et la primauté de l'Eglise romaine et sur des divergences liturgiques. Le livre I de ces *Dialogues*, présenté ici en son texte latin traduit et annoté par le P. Gaston Salet, constitue une introduction destinée à éclairer et à rassurer les catholiques qui se scandalisent des nouveautés dans l'Eglise : il montre qu'il doit y avoir un perpétuel renouveau, l'unité essentielle demeurant à travers le temps et l'espace.

Oscar CULLMANN, *Le Nouveau Testament* (Que sais-je 1231), Paris P.U.F., 1966, 126 p.

L'auteur et la collection dans laquelle paraît ce petit volume sont à juste titre célèbres. Il nous reste donc à dire qu'on trouvera ici une brève histoire du texte du N. T., une rapide étude des des écrits du N. T. (Evangiles et Actes, corpus paulinien, Hébreux, Epîtres catholiques, Apocalypse) et quelques pages sur la formation du canon. Le tout est clair et précis. La biliographie sommaire signale des ouvrages catholiques et protestants.

LUC, *édition œcuménique*, Tournai-Paris, Casterman, 1966, 208 p., 7,50 f.

Traduction française très sommairement annotée du troisième Evangile et des Actes. Cette édition est « œcuménique » en ce sens qu'elle a été soumise à des exégètes catholiques et protestants.

S. WINDASS, *Le christianisme et la violence* (L'Eglise aux cent visages 23), Paris, Ed. du Cerf, 1966, 192 p., 11,40 f.

Etude sociologique et historique de l'attitude du christianisme à l'égard de la guerre. Ce volume est paru en édition originale anglaise en 1964 sous le titre *Christianity versus violence.*

Gustave TOPHEL, *Le Saint-Esprit*, Vevey, Ed. des Groupes missionnaires, 1965, 124 p., 6 f.

Réédition de cinq études bibliques publiées à la fin du siècle dernier par le pasteur Gustave Tophel (1839-1917), de l'Eglise libre de Genève.

PHILON D'ALEXANDRIE, *De Abrahamo* (Œuvres 20), Paris, Ed. du Cerf, 1966, 140 p., 15 f.

L'introduction, la traduction et les notes de ce nouveau volume des *Œuvres* de Philon (contenant, comme les volumes précédents, le texte grec du traité) sont de Jean Gorez, professeur au Lycée du Parc à Lyon.

Gaston WESTPHAL, *Vie et foi du protestant* (Coll. L'Eglise en son temps), Paris, Ed. du Centurion, 1966, 175 p., 9 f.

L'autorité dans l'Eglise, la prédication comme présence réelle du Christ, spiritualité biblique et vie quotidienne, la prière comme présence réelle du Saint-Esprit, catéchèse pour un laïcat adulte, catholiques et protestants redécouvrent leurs richesses communes, la dimension missionnaire et le sens du prochain, théologie biblique de Marie, la Réforme servante de l'unité : les têtes de chapitres de ce petit volume, œuvre d'un pasteur protestant très soucieux d'œcuménisme, en laissent deviner l'intérêt.

Francis BAUDRAZ, *Les épîtres aux Corinthiens*, Genève, Labor et Fides, 1965, 208 p., 12 f. s.

Ce volume du pasteur Baudraz s'insère dans une collection protestante de commentaires bibliques qui s'adresse, non à des spécialistes, mais à tout chrétien soucieux d'approfondir sa connaissance de l'Ecriture.

Itinéraires bibliques, Paris, Ed. du Cerf et Ed. Mame, 1966, 336 p., 22,50 f.

Ce nouveau guide de terre sainte pourra être utilisé avec fruit par les pèlerins dont le souci religieux n'exclut pas le sens de la recherche historique. Il offre des itinéraires, des plans et des cartes, des chronologies, des notices bibliques, archéologiques, géographiques, etc. Il est l'œuvre d'une série de spécialistes sous la direction de D. Auscher, Ph. Béguerie et J. Tournus. La préface est de notre collaborateur le chanoine R. Leconte. Malgré la richesse de la documentation, le livre reste très maniable : on peut l'emmener facilement en voyage. Deux souhaits pour une réédition que le succès prévisible de cet ouvrage entraînera certainement : qu'on choisisse des teintes plus gaies que le jaune et le gris. Qu'un index général des noms de lieux soit placé à la fin : le « pèlerin moyen » ne sait pas s'il doit chercher telle localité dans l'index « Israël » ou dans l'index « Jordanie ».

M. BLONDEL et P. TEILHARD DE CHARDIN, *Correspondance*, commentée par Henri DE LUBAC, Paris, Beauchesne, 1965, 168 p., 16,50 f.

Cet ouvrage nous livre une série de mémoires échangés entre le jeune Teilhard et Blondel par l'intermédiaire du P. Valensin. Ils sont éclairés par une introduction et un commentaire abondants du

P. de Lubac. Un tiers du livre est occupé par des études teilhardiennes sans rapport direct avec cette correspondance.

François RODÉ, *Le miracle dans la controverse moderniste* (Coll. Théologie historique 3), Paris, Beauchesne, 1965, 288 p., 27 f.

Cet ouvrage contient une étude fouillée sur un thème qui fut au centre du grand débat inauguré en 1896 par Maurice Blondel avec sa *Lettre sur l'apologétique*. Après avoir retracé clairement et minutieusement les grandes étapes de la controverse dont Blondel, Loisy, Le Roy furent les principaux protagonistes, l'ouvrage se termine par une étude des résonances qu'elle rencontra dans la réflexion doctrinale ultérieure. Une chronologie et des index facilitent la consultation de ce travail sérieux.

Maurice GIULIANI, *Prière et Action* (Coll. Christus), Paris, Desclée De Brouwer, 1966, 184 p., 9,60 f.

Sous un titre synthétique sont ici regroupés des articles parus dans la revue *Christus*. Dans le cadre de la spiritualité ignatienne, ils visent à mettre en harmonie la vie de prière et la vie quotidienne en prenant pour axe le discernement de ce que Dieu demande en toutes choses.

Henri RONDET, s.j., *Hégélianisme et Christianisme*, Paris, Lethielleux, 1966, 160 p., 9,70 f.

L'auteur voudrait donner à la fois une présentation de la pensée de Hegel et une appréciation sur son utilisation possible en théologie. Les problèmes soulevés par une telle visée sont malheureusement trop vastes pour être traités en un si petit volume.

L'Esprit nous a rassemblés. Témoignages d'évêques au Concile (Coll. L'Evangile au XXe siècle), Paris, Ed. du Cerf, 1966, 256 p., 12 f.

Que pensent les évêques du Concile qu'ils ont vécu et qu'ils ont fait ? En rassemblant une série de témoignages dans lesquels des évêques traduisent leur expérience, leurs impressions, leurs découvertes, ce volume permet de pénétrer plus avant, et comme de l'intérieur, dans l'esprit du Concile.

A.-M. CARRÉ, A.-M. HENRY, F. AMIOT, P. HOFFMANN, *Pourquoi le baptême ?* (Coll. Epiphanie), Paris, Ed. du Cerf, 1966, 120 p., 6 f.

C'est une petite somme sur le baptême qui est offerte en ces quelques pages. Ce livre sera utile aux catéchumènes et à tous ceux qui s'interrogent sur la nécessité et le sens du premier sacrement de la foi.

Saint AUGUSTIN, *Traités anti-donatistes*, V (Œuvres n° 32), Paris, Desclée De Brouwer, 1965, 800 p., 45 f.

Ce volume présente une série de textes qui sont autant de documents sur la controverse donatiste à son terme. Comme à l'accou-

tumée dans cette collection, introduction, notes, commentaires et tables permettent une lecture pleinement fructueuse.

Paul TIHON, *Foi et théologie selon Godefroid de Fontaines* (Museum Lessianum, section théologique), Paris-Bruges, Desclée De Brouwer, 1966, 272 p.

Sur la question fondamentale de la nature de la théologie, l'auteur étudie la pensée de celui qui fut un des maîtres de la faculté de théologie de Paris à la fin du XIII[e] siècle.

Lettres de Saints, par une bénédictine, Paris, Ed. John Didier, 1965, 381 p., 14,50 f.

Traduite de l'anglais, cette anthologie, qui fait pénétrer dans la familiarité des saints les plus éloignés dans le temps et les plus divers de tempérament, est une entreprise originale et réussie. Ces réponses de grands spirituels aux situations concrètes les plus variées sont regroupées sous cinq grands titres : le chrétien dans le monde, le chrétien et la famille, le chrétien dans l'Eglise, le chrétien face à la vie, le chrétien devant la mort. Une courte notice renseigne sur la personnalité de chaque auteur.

Marc ORAISON, *Le Célibat, aspect négatif, réalités positives* (Coll. Psycho-guides), Paris, Ed. du Centurion, 1966, 192 p., 9 f.

C'est à partir de l'observation psychologique que l'auteur réfléchit sur le célibat : dressant un inventaire des principaux types de célibataires, positifs et négatifs, chez l'homme et chez la femme, ce petit ouvrage peut aider à mieux comprendre que « comme situation vécue, le célibat... est de nature à recevoir un sens ». Un dernier chapitre traite, toujours au plan de la psychologie, des célibats religieux et ecclésiastique.

B.-M. CHEVIGNARD, O. P., *Réconciliés avec Dieu* (Coll. L'évangile au XX[e] siècle), Paris, Ed. du Cerf, 1965, 256 p., 9,60 f.

«Ce livre voudrait aider les laïcs dans l'approfondissement de leur sainteté de baptisés ». Dans ce but, de courts chapitres, très simplement écrits, forment une série de méditations sur des paroles du Nouveau Testament dont ils manifestent tout le dynamisme.

Jean-Pierre DE CAUSSADE, *Lettres spirituelles*, II (Coll. Christus), Paris, Desclée De Brouwer, 1964, 280 p.

Ce second volume des lettres de direction adressées aux Visitandines de Nancy par le spirituel jésuite montre comment il a su prolonger fidèlement l'héritage de François de Sales. Le P. Olphe-Galliard, s. j., éditeur de ces lettres, dresse en postface un portrait de l'auteur qui marque les grands traits de sa spiritualité. Un index analytique permet de suivre dans les deux volumes les traits de son enseignement.

Pierre TEILHARD DE CHARDIN, *Lettres à Léontine Zanta* (Coll. Christus), Paris, Desclée De Brouwer, 1965, 135 p.

Cette correspondance qui se déroule entre 1923 et 1939 est un important document sur la vie intellectuelle et la personnalité de l'auteur. Deux introductions, l'une de M. Robert Garric, l'autre du P. de Lubac, fournissent les informations biographiques et théologiques nécessaires à la pleine intelligence de ces lettres.

Maurice CORVEZ, o. p., *De la science à la foi, Pierre Teilhard de Chardin* (Coll. Siècle et catholicisme), Tours-Paris, Mame, 1964, 192 p., 7,50 f.,

Le propos de l'auteur n'est pas d'écrire sur Teilhard mais, « à partir de lui, et avec le secours de nouveaux apports, d'esquisser la ligne générale de ce qui pourrait être une des formes de l'apologétique chrétienne à l'adresse des hommes de science de notre temps ». C'est une reprise nuancée de la pensée de Teilhard sur l'évolution, qui en souligne les harmonies avec la foi chrétienne.

H. TURNER, *Jésus le Sauveur, essai sur la doctrine patristique de la rédemption* (Coll. lumière de la foi), Paris, Ed. du Cerf, 1965, 176 p., 10,50 f.

Cet ouvrage d'un théologien anglican donne sous une forme simple et précise une présentation d'ensemble des redécouvertes dont la recherche patristique du début du siècle a enrichi la théologie de la rédemption. Les éditeurs français proposent à la fin de l'ouvrage un choix de textes des Pères destiné à illustrer les analyses de l'auteur.

Henri RONDET, *Essais sur la théologie de la grâce*, Paris, Beauchesne, 1964, 272 p., 17,10 f.

Les circonstances n'ont pas permis au P. Rondet d'écrire le second volume qui devait faire suite à *Gratia Christi*. Il rassemble ici, avec quelques retouches, un certain nombre d'articles qui portent sur des points importants et qui constituent un heureux complément du premier ouvrage : anthropologie religieuse de saint Augustin ; grâce, vertus, mérite ; la divinisation du chrétien ; prédestination, grâce et liberté.

Raul DE ALMEIDA ROLO, o. p., *L'évêque de la réforme tridentine, sa mission pastorale d'après le vénérable Barthélemy des Martyrs*, Lisbonne, C. E. H. U., 1965, 430 p.

La traduction française de cette thèse, soutenue à l'*Angelicum* de Rome, nous met en contact avec la grande figure de l'archevêque de Braga, qui fut un des promoteurs de la réforme pastorale inaugurée par le concile de Trente. Les documents étudiés montrent avec quel zèle et quel discernement il s'appliqua à la réaliser en son diocèse.

Le Gérant : M.-R. BEAUPÈRE
Imprimerie Artistique P. Jacques, Aix-les-Bains (Savoie)
Dépôt légal : 4me trimestre 1966